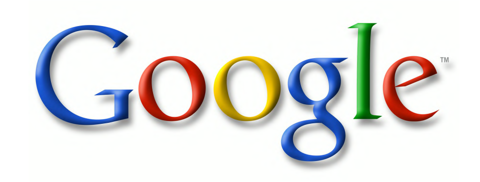
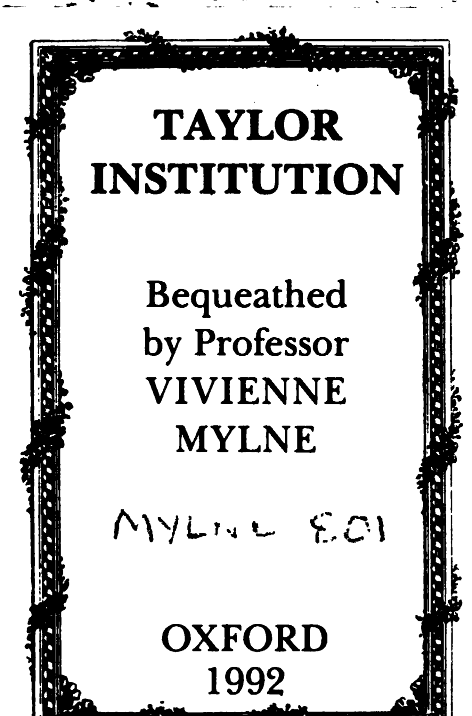






3 vols

£2/10/-

(45)

by M. de C. Saint-Ard.

LE
DANGER
DES LIAISONS.

LE DANGER
DES LIAISONS,
OU
MEMOIRES
LA BARONNE
DE BLEMON.

Par Madame la M.... de....

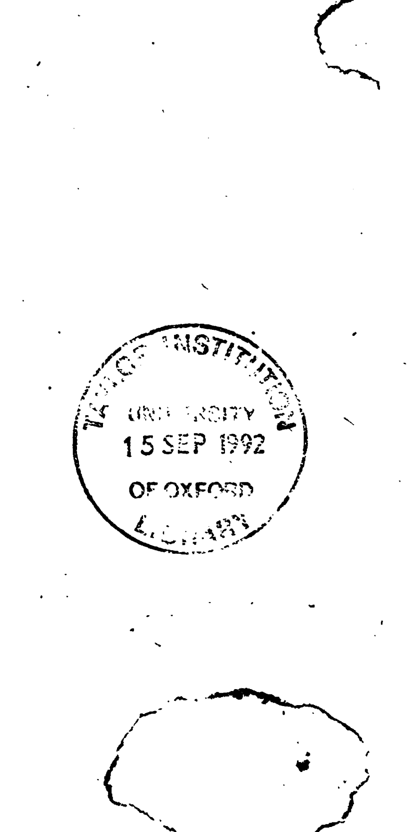
TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

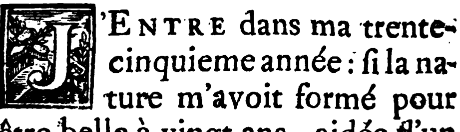
M. DCC. LXIII.





LE DANGER DES LIAISONS, OU MEMOIRES DE LA BARONNE DE BLÉMON.

PREMIERE PARTIE.



J'ENTRE dans ma trente-cinquieme année : si la nature m'avoit formé pour être belle à vingt ans, aidée d'un peu d'art, je pourrois l'être encore à trente-cinq ; mais, revenue

LE
DANGER
DES LIAISONS.

LE
DANGER
DES LIAISONS.

vêcu avec des femmes vertueuses, j'ai paru l'être ; & je l'étois en effet comme elles. L'époque qui me coûte aujourd'hui mon repos, après m'avoir coûté mon innocence, est marquée par la connoissance d'un monstre né pour le vice & pour ma honte ; c'est ce que prouvera l'histoire de ma vie : il est temps de la commencer.

Le Comte d'Oville, mon pere, étoit d'une famille ancienne & distinguée dans l'Auvergne : il avoit épousé une fille de condition de sa province, aussi avantageusement partagée des dons de la nature, qu'elle l'étoit mal des biens de la fortune : celle de mon pere, sans être considérable, étoit honnête, & les parens de ma mere, qui n'avoient rien trouvé de mieux pour elle, la lui avoient accordé volontiers. Quoiq..e M.

d'Oville eût passé sa premiere jeunesse, ma mere prit pour lui les sentimens que devoit lui inspirer l'espéce de fortune qu'il lui avoit faite, & les attentions les plus tendres & les mieux soutenues.

Mais leur bonheur dura peu; après dix années de mariage, mon pere tomba malade d'une fluxion de poitrine, dont il mourut. Accablée de ce malheur, Madame d'Oville, grosse de quatre mois, avec un fils âgé de cinq ans, quitta Clermont, où elle demeuroit, & se retira dans une terre de son mari, à quatre lieues de cette ville. Ce fut là où je reçus le jour & où le perdit ma mere peu d'instans après me l'avoir donné. La Marquise de Clarcy, sœur de mon Pere, qui n'avoit point quitté sa belle-sœur, les derniers mois de sa grossesse, & à qui elle nous

avoit recommandés en mourant, voulut bien se charger de mon frere & de moi. Nous fumes donc transportés l'un & l'autre à la terre qu'habitoit la Marquise, & où elle s'étoit retirée à la mort de son mari.

Quoique dix années se fussent écoulées depuis la perte qu'elle en avoit faite; qu'elle eût été très-belle, qu'elle le fût encore, rien n'avoit été capable de la consoler; son unique occupation, ses seuls plaisirs se bornoient à l'éducation de deux fils qu'il lui avoit laissés, dont l'aîné, à la mort de ma mere, avoit douze ans, & le cadet onze.

Nous eumes bientôt, mon frere & moi, part aux bontés de la Marquise. Ses plus tendres soins nous furent prodigués; mais quelque plaisir qu'elle éprouvât à nous les

faire partager avec ses enfans ; notre intérêt la fit résoudre, quoiqu'avec peine, à nous séparer d'elle. Dès que j'eus atteint ma huitiéme année, je fus envoyée dans un Couvent à Clermont ; mon frere fut mis dans un Collége ; & lorsqu'il fut en âge de prendre un état, s'étant décidé pour les armes, Madame de Clarcy obtint pour lui une Compagnie de Dragons dans le Régiment de B***, où servoient Messieurs ses fils.

Pour moi, je passai six années au Couvent, où rien ne fut négligé pour mon éducation. La Marquise, satisfaite de mes progrès, dont elle avoit eu soin de se faire rendre compte (l'éloignement de sa Terre ne lui ayant pas permis d'en venir juger elle-même) céda volontiers au desir que

je lui marquois de retourner auprès d'elle ; elle vint me chercher à Clermont avec mon frere, qui pour lors se trouvoit chez elle : elle parut surprise de me voir aussi grande & aussi formée que je l'étois, m'accabla de caresses, & donna beaucoup d'éloges à ma figure ; je fus de mon côté très-satisfaite de celle de mon frere ; il étoit grand, bien fait, l'air noble, la physionomie spirituelle, & auroit en tout été très-aimable, s'il eût voulu prendre la peine de l'être ; mais un goût dominant pour les sciences lui ayant fait préférer dès sa plus tendre jeunesse le soin de cultiver son esprit, à celui de tirer parti des avantages de sa figure, il manquoit à la sienne ce desir de plaire, qui peut seul la faire valoir.

Nous quittames Clermont dès

le lendemain de leur arrivée, & primes la route de la Terre de la Marquise, où nous devions trouver Messieurs de Clarcy qui étoient depuis quinze jours de retour de leur Régiment. Il s'agissoit d'un mariage pour l'aîné, qui devoit se conclure incessamment. Leur mere me dit avec bonté que, cette affaire terminée, elle ne s'occuperoit plus que du soin de m'établir d'une façon à me prouver sa tendresse, & à remplir les idées de bonheur que je pouvois me former.

Nous arrivames le quatriéme jour de notre route; nous ne nous étions point vûs, Messieurs de Clarcy & moi, depuis mon entrée dans le Couvent; notre surprise, au premier abord, fut réciproque. J'étois effectivement très-jolie, & je commençois d'entrer dans cet

âge où le desir de la paroître embellit encore. A l'égard de Messieurs de Clarcy, dont l'aîné, qu'on appelloit le Marquis, avoit alors vingt-six ans, & son frere le Chevalier vingt-quatre, on ne peut être mieux faits, & avoir plus de régularité dans les traits. La seule différence de leur caractère faisoit celle de leur figure : l'aîné, naturellement tendre & sérieux, avoit cet air de mélancolie douce que donne le sentiment, & qui si souvent l'inspire ; le cadet, vif & dissipé, cet air d'enjouement qui ne respire que le plaisir, & qui presque toujours le fait naître. La Marquise, qui les adoroit l'un & l'autre, jouit avec satisfaction de notre mutuel étonnement : quel que fût le mien, il ne m'empêcha point d'être attentive à l'impression que je faisois sur le Marquis.

Je n'avois que quatorze ans ; mais eſt-il un âge où nous ne ſoyons éclairées par l'amour-propre ſur le pouvoir de nos charmes : c'eſt chez toutes les femmes le premier des amours qui ſe fait ſentir, & c'eſt chez beaucoup le ſeul qu'elles ne ſentent jamais.

Le Chevalier m'embraſſa d'un air libre, & m'accabla d'éloges les plus galans ; le Marquis ſe contenta de me baiſer reſpectueuſement la main, de me regarder beaucoup, & ne me dit preſque rien ; mais, en me regardant, il avoit un air ſi occupé, cet air avoit je ne ſçais quoi de ſi tendre, que, ſans trop ſçavoir ce qu'il pouvoit ſignifier, il me flattoit davantage que toutes les galanteries de ſon frere.

Les premiers jours de notre arrivée furent employés à rece-

voir les visites de la Noblesse des environs, qui venoit féliciter la Marquise sur le prochain établissement de son fils. La jeune personne qu'il devoit épouser, étoit fille unique d'un Gentilhomme voisin de la Terre de Madame de Clarcy, & son ami de tous les temps.

M. le Baron de Blémon (c'étoit son nom) étant veuf, & n'ayant point d'autre enfant, l'avoit confiée dès son bas âge à une de ses parentes, femme respectable dont il étoit sûr, pour être élevée auprès d'elle. Cette parente demeuroit à Paris, & Mademoiselle de Blémon, âgée alors de dix-sept ans, n'en étoit pas encore de retour, lorsque son pere & la Marquise arrêterent son mariage. Quoique M. de Clarcy ne l'eût point vue, la réputation de la jeu-

ne personne, qu'on disoit très-jolie, une dot considérable pour le présent, de grandes espérances pour l'avenir, & plus que tout cela, sa déférence aux conseils de sa mere, qu'il aimoit tendrement, l'avoit fait cònsentir sans peine ni plaisir aux démarches qu'on avoit exigées de lui.

Les choses étoient dans cet état, lorsque je sortis du Couvent. On attendoit de jour en jour Mademoiselle de Blémon. Si le Marquis avoit paru jusqu'alors sans empressement pour son retour, bientôt il vint à le craindre. Je fus la premiere à m'en appercevoir, & à en pénétrer la cause ; elle flatta d'abord ma vanité, & finit par intéresser mon cœur.

Près d'un mois s'étoit écoulé depuis mon retour chez la Marquise, lorsqu'un matin que nous

étions, son fils aîné & moi, dans son appartement, elle reçut une lettre de M. de Blémon, qui lui apprenoit enfin l'arrivée de sa fille. Après nous avoir lû ce qu'elle contenoit, elle nous annonça qu'il falloit nous préparer à partir le lendemain pour nous rendre chez le Baron, où nous étions attendus avec impatience pour prendre les derniers arrangemens. Le Marquis frémit à cette nouvelle, & j'éprouvai un saisissement peu différent du sien ; nos yeux, qui se rencontrerent dans cet instant, nous instruisirent du trouble qu'elle nous causoit, & du tendre intérêt que nos cœurs nous y faisoient prendre. Le Marquis, cependant, après s'être un peu remis, répondit à sa mere qu'il seroit toujours disposé à suivre ses ordres ; mais j'oserai, Madame,

vous repréſenter, continua-t-il avec embarras, qu'avant que de rien conclure, il eſt abſolument néceſſaire d'accorder, à Mademoiſelle de Blémon & à moi, un temps ſuffiſant pour nous bien connoître. Qui ſçait ſi nous nous conviendrons ? Et quel malheur ne ſeroit-ce pas pour tous deux ſi, une fois engagés l'un à l'autre, nous allions ne nous pas convenir ? c'eſt un peu tard faire cette réflexion, lui dit la Marquiſe; tout eſt diſpoſé pour votre mariage; vous y avez conſenti; votre parole & la mienne ſont données; le moindre retardement, aux termes où nous en ſommes, ſeroit une offenſe, & pourroit vous faire manquer une affaire que vous devez regarder comme une fortune par les biens conſidérables qu'elle vous aſſure. Cette raiſon,

reprit avec vivacité son fils, ne déterminera jamais les vûes d'établissement que je pourrai avoir : je cherche le bonheur, & ce n'est pas toujours une grande fortune qui le donne ; je veux une femme que j'aime, ajouta-t-il en me regardant : voilà le bien réel, celui qui donne du prix à tous les autres, à qui en sçait véritablement jouir. Vous trouverez cette femme dans celle qu'on vous destine, répondit Madame de Clarcy ; je n'en peux douter après le portrait que j'en ai entendu faire ; mais, au reste, poursuivit-elle avec douceur, quelle que soit la cause du subit éloignement que vous paroissez prendre pour Mademoiselle de Blémon, je n'exige qu'une chose de vous, qui est que vous la voyez. Si elle ne produit pas sur votre coeur l'effet que je m'en étois promis, en

prenant des mesures honnêtes pour engager son pere à rompre, vous resterez votre maître ; je ne vous en parlerai plus. A ces mots, la Marquise passa dans son cabinet, & me laissa seule avec son fils.

Pensez-vous comme ma mere, me dit-il alors, & croyez-vous, ma chere *Laure*, (c'est le nom qu'on m'avoit donné dans mon enfance) que les charmes de Mademoiselle de Blémon puissent jamais faire impression sur mon cœur. Si elle est, répondis-je en rougissant, tout ce qu'on la dit être, la Marquise a sans doute raison de l'espérer ; vous êtes plus juste que vous ne le voulez paroître, reprit timidement M. de Clarcy, & je suis bien sûr que vous ne le croyez pas. Tout a dû vous dire que j'aime, tout sûre-

ment vous l'a dit ; je ſuis trop amoureux pour ne pas avoir l'air de l être, & vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir que je le ſuis. Alors il m'avoua que, dès le premier inſtant qu'il m'avoit vûe, j'avois fait ſur ſon cœur la plus vive impreſſion, mais que l'engagement qu'il avoit pris avec M. de Blémon, l'éclat que ſon prochain mariage avoit fait dans la province, la crainte de déplaire à ſa mere qui paroiſſoit le deſirer avec ardeur, la difficulté de le rompre preſqu'au moment de le conclure ; que tout cela, ſans balancer dans ſon cœur ſa paſſion pour moi, l'avoit engagé à la combattre. Pardonnez, charmante Laure, continua-t-il, ſi j'ai oſé croire que je parviendrois à la vaincre. Ce que m'a fait éprouver de cruel la ſeule idée de vivre

pour une autre que vous, vous a suffisamment vengée de mes inutiles efforts. Je sens que c'est vous seule que je puis aimer, que c'est vous seule que jaimerai jamais; daignez me dire que vous y consentez. Je connois la tendresse de ma mere : dès qu'elle sçaura mon amour, & que de cet amour dépend tout le bonheur de ma vie, elle trouvera, j'en suis sûr, des moyens pour m'affranchir du funeste engagement qu'on veut me faire prendre. Permettez seulement que je l'instruise ; je vole dans l'instant à ses pieds, & je reviens aux vôtres expiter de joie ou de douleur.

Le Marquis m'ajouta encore tant de choses, il me fit une peinture si touchante de ses sentimens, qu'il obtint facilement le consentement qu'il me demandoit : nous

conclumes donc que sur le champ il parleroit à sa mere, & je sortis de son appartement pour lui en laisser la liberté.

Je fus dans le jardin attendre qu'il vint me rendre compte de ce qu'il auroit obtenu. Quoique je n'eusse pas pour lui alors toute la tendresse que j'ai ressenti depuis, & que je fusse peut-être dans ce moment plus sensible au plaisir d'avoir inspiré de l'amour, que capable d'en ressentir, j'attendis avec inquiétude qu'il vint m'instruire du succès de sa démarche: après une heure de crainte & d'impatience, je le vis enfin paroître; l'amour, la joie, le bonheur, que sçais-je? toutes les sensations les plus tendres & les plus vives étoient peintes dans ses yeux: mon cœur, s'écria-t-il avec transport, peut à peine suffire aux

ſentimens dont il eſt rempli. Je ſuis heureux, ma chere Laure, & je le ſuis de l'aveu de la plus tendre mere; elle conſent que je vous adore, & que je m'impoſe la douce loi de vous adorer toujours; mais elle vous attend: venez, ajouta-t-il en me préſentant la main; uniſſons toute notre tendreſſe, elle peut ſeule payer celle qu'elle a pour nous.

Dans le trajet que nous avions à faire pour nous rendre à l'appartement de la Marquiſe, ſon fils me dit qu'elle n'avoit point été ſurpriſe de l'aveu qu'il venoit de lui faire; qu'elle étoit convenue que notre air d'embarras, à la nouvelle de l'arrivée de Mademoiſelle de Blémon, le délai qu'il avoit demandé, & mille autres circonſtances qu'elle avoit rapprochées, lui avoient fait naître

le soupçon de la vérité ; que c'étoit la raison qui l'avoit fait nous quitter, pour s'occuper seule des moyens qu'elle pourroit prendre pour dégager sa parole ; qu'elle croyoit en avoir trouvé un qui pourroit convenir au Baron ; qu'ayant deux fils dont la fortune étoit à peu près égale, il lui seroit sans doute indifférent lequel des deux épousât sa fille, qui ne connoissoit encore ni l'un ni l'autre ; qu'elle partiroit seule le lendemain pour se rendre chez lui & lui faire agréer cet échange ; qu'au reste cela ne dérangeoit rien à ses idées, puisqu'elle avoit projetté de me faire épouser le Chevalier, & que c'étoit dans ce dessein qu'elle m'avoit retirée du Couvent. Il ne put m'en dire davantage ; nous étions à la porte de l'appartement de sa mere, qui, dès qu'elle m'apperçut,

perçut, me tendit les bras, où je courus me précipiter ; elle m'y retint long-temps à m'accabler de caresses : le Marquis, à ses pieds, s'étoit saisi d'une de ses mains qu'il baisoit avec ardeur. Le Chevalier & mon frere, qui entrerent dans cet instant, regarderent avec surprise cette scène sans oser nous en demander la cause ; mais la Marquise la leur expliqua, & fit part au Chevalier de ses vûes au sujet de Mademoiselle de Blémon, en lui demandant s'il consentiroit à les remplir ; & sur la réponse qu'il lui fit, qu'elle seroit toujours maîtresse d'ordonner de son sort, il fut conclu que, supposé le consentement du Baron, dont on ne doutoit point, on prendroit des mesures pour les dispenses qui nous étoient nécessaires au Marq. & à moi, étant, comme on a dû le

remarquer, coufins-germains, & que, ces difpenfes obtenues, on concluroit le double mariage. Toutes ces chofes arrêtées, la Marquife partit le lendemain; elle eut lieu d'être fatisfaite de fon voyage. Le Baron fe prêta volontiers aux nouvelles propofitions; &, tout réglé entre eux, elle lui promit d'aller chez lui, avec fa famille, paffer tout le temps qui devoit s'écouler jufqu'après les mariages qui devoient s'y célébrer, & vint nous rejoindre, très-contente du pere, & enchantée de la fille, dont elle nous fit les plus grands éloges.

Peu de jours après, nous partimes tous pour nous rendre chez le Baron, où nous fumes reçus comme devant bientôt faire une même famille. Nous trouvâmes fon aimable fille bien au-deffus

du portrait que nous en avoit fait la Marquise ; &, quoique pour l'ordinaire l'idée qu'on cherche à faire prendre d'une jolie personne, fasse souvent tort à la réalité, nous fumes forcés de convenir que Mademoiselle de Blémon étoit fort au-dessus de celle qu'on pouvoit donner d'elle. Elle n'étoit pas grande, mais elle avoit une de ces tailles sous lesquelles on se figure les graces, & étoit exactement faite comme on les représente. Ses traits n'étoient point absolument réguliers, mais ils formoient un ensemble si agréable, qu'il n'y avoit que les femmes qui eussent remarqué qu'il étoit possible d'avoir les yeux plus grands & la bouche plus petite ; en un mot, elle étoit tout ce qu'il faut être pour toucher & pour plaire. Le Marquis en convint,

ſon frere l'éprouva ; il l'aima éperdument dès le premier inſtant. Pour M. de Blémon, c'étoit un homme de quarante-cinq ans qui avoit été très-bien, & qui étoit très-bien encore. L'ancienne & tendre amitié qui l'uniſſoit à la Marquiſe, la plus reſpectable de toutes les femmes, ſuffit à ſon éloge. Je me contenterai ſimplement d'ajouter qu'il s'étoit acquis à juſte titre l'eſtime de toute ſa province.

Il ne négligea rien, dans les commencemens, de ce qui pouvoit contribuer à nous rendre agréable le ſéjour que nous devions faire chez lui ; mais les plaiſirs qu'on s'empreſſoit de nous y procurer, furent bientôt troublés par le changement ſenſible qui parût ſe faire dans l'humeur du pere & de la fille. Mademoiſelle de Blémon tomba tout à coup dans

une mélancolie & une langueur dont rien ne la put tirer. Le Baron devint ſombre & rêveur ; la Marquiſe même prit un air d'inquiétude qui nous allarma.

Nous étions depuis près de trois mois chez M. de Blémon : il y avoit plus de ſix ſemaines que les diſpenſes étoient obtenues. Loin de s'occuper des préparatifs des mariages, il ſembloit qu'on en éloignât les apprêts. Meſſieurs de Clarcy, auſſi affligés que ſurpris de ces retardemens, preſſoient ſouvent leur mere de leur en apprendre la cauſe. La ſanté de Mademoiſelle de Blémon, qui effectivement dépériſſoit de jour en jour, étoit toujours le prétexte dont elle ſe ſervoit pour obtenir du temps. Le Marquis, à la fin, ennuyé de tous ces délais, un jour que nous nous trouvions enſem-

ble chez ſa mere, malgré le tendre reſpect qu'il avoit pour elle, ne put s'empêcher de lui dire avec émotion, que, déſolé des obſtacles qu'on oppoſoit à ſon bonheur, il craignoit de ſe trouver forcé de lui demander l'effet de ſes promeſſes d'une façon à ne devoir plus craindre de retardement. Après cette eſpéce de menace, il ſortit. Le Chevalier, qui étoit préſent, & à qui l'état de Mademoiſelle de Blémon cauſoit les plus vives allarmes, ſuivit triſtement ſon frere. La Marquiſe chargea le mien d'aller travailler à les calmer, & je reſtai ſeule avec elle. Je dois, me dit triſtement Madame de Clarcy, pardonner à mon fils l'emportement qu'il vient de faire paroître. Ma conduite doit en effet le ſurprendre : je ſens ſa ſituation & je la partage.

C'eſt à nous, ma chere Laure, & à votre frere, que je veux confier le ſoin de l'adoucir. Le Marquis vous adore ; le Chevalier a pour vous & pour M. d'Oville la plus parfaite amitié. Servons-nous du pouvoir que nous donne ſur tous deux leurs ſentimens. C'eſt trop long-temps, continua-t-elle, vous cacher l'embarras où je me trouve : je connois votre prudence & votre raiſon ; je vais donc vous confier tous mes ſecrets. Alors elle mit le comble à mon étonnement, en m'apprenant que le Baron n'avoit pû ſe défendre de prendre pour moi la plus violente paſſion, qu'ayant honte de ſa foibleſſe, & voulant ſincérement la ſurmonter, il n'avoit pas craint de lui en faire l'aveu, eſpérant qu'il trouveroit dans ſes conſeils des moyens de la vaincre. Ni la

diſproportion de vos âges, ni vos engagemens avec mon fils, pourſuivit la Marquiſe, n'ont pû garantir le Baron d'un amour que lui-même juge devoir être inutile, & qu'à tous égards il avoue être ridicule.... Mais, Madame, dis-je à Madame de Clarcy en l'interrompant, oſerois-je vous demander quelles peuvent donc être les vûes de M. de Blémon? Se flatte-t-il, & lui avez-vous promis que votre amitié pour lui pourroit à la fin l'emporter ſur votre tendreſſe pour M. votre fils, & ſur celle dont vous voulez bien m'honorer? Croit-il qu'avec le temps, par égard pour cette même amitié, vous conſentirez de rompre un engagement d'autant plus cher à mon cœur, qu'il devoit m'aſſurer pour jamais des droits ſur le vôtre. Vous me connoiſſez trop

pour le craindre, me répondit la Marquise en m'embrassant, & vous sçavez, ma chere Laure, s'il est pour moi d'autre bonheur que celui de mes enfans & le vôtre. Jamais ma tendresse n'a mis de différence entre vous; & c'est cette juste égalité qui redouble aujourd'hui l'embarras où je me trouve. Le Baron demande un délai de quelques mois; il espére qu'aidé du temps & de l'absence (car il est arrêté que nous partons dans peu de jours) la raison reprendra sur lui son empire : on pourroit bien, il est vrai, continua-t-elle, conclure votre mariage avec le Marquis; M. de Blémon sçait bien qu'il ne peut y former d'obstacle; mais il menace de ne consentir jamais à celui de sa fille, si l'on n'a pour lui la complaisance qu'il exige. Il ne m'a

d'ailleurs point dissimulé que Mademoiselle de Blémon, par une fatalité que lui-même avoit peine à comprendre, & dont je ne me suis que trop apperçue, avoit une répugnance extrême à s'unir au Chevalier; qu'au reste il étoit possible que le temps opérât dans leurs cœurs les changemens nécessaires à leur bonheur; qu'il pourroit affoiblir l'amour dans le sien, & le faire naître dans celui de sa fille; qu'on pouvoit être sûr qu'il feroit tous ses efforts pour détruire l'un & inspirer l'autre. J'avouerai cependant, ajouta Madame de Clarcy, que quelle que soit mon amitié pour le Baron, & quelle que puisse être la pitié que m'inspire sa foiblesse, il auroit difficilement obtenu ce qu'il me demandoit, si le Chevalier n'avoit eu rien à redouter de mon

refus ; mais ai-je dû, faute d'un peu de complaisance, lui faire courir le risque de perdre, & une maîtresse aimée & une fortune considérable. Je connois trop le Marquis, & je lui rends trop de justice, pour n'être pas certaine qu'il trouveroit l'avancement de son bonheur, payé de beaucoup trop cher, s'il en devoit coûter tout celui de son frere.

Pour conclusion, la Marquise me chargea d'employer tout le crédit que donne l'amitié, & tout l'empire que peut donner l'amour pour faire consentir ses fils au délai auquel elle s'étoit engagée.

Il fut convenu que je me tairois sur la passion de M. de Blémon, que le dérangement de la santé de sa fille seroit la seule raison que je ferois valoir, ainsi que l'impossibilité où étoit son pere

de ſonger à la marier dans l'état où elle ſe trouvoit ; mais toutes ces précautions, pour obtenir ce qu'on en deſiroit, devinrent inutiles : le hazard, qui prit ſoin de les inſtruire, leur en apprit plus que je ne devois leur en apprendre.

Dans le temps que je m'entretenois avec la Marquiſe, Meſſieurs de Clarcy, ſuivis de mon frere, étoient deſcendus dans les jardins : ils traverſoient triſtement une allée couverte qui faiſoit face à la maiſon, & qui aboutiſſoit à un cabinet de charmilles, lorſque leurs noms qu'ils entendirent prononcer de l'autre côté, & les voix du Baron & de ſa fille, qu'ils crurent reconnoître, tirerent le Marquis & le Chevalier de la rêverie où ils étoient plongés. Ils s'approcherent doucement, en faiſant

signe à mon frere de ne point faire de bruit : ils virent effectivement, à travers les feuillages qui les couvroient, M. de Blémon assis sur un banc, & sa fille auprès de lui ; elle avoit l'air défait & abbatu, & sembloit même répandre des larmes.

Votre réserve avec moi, lui disoit le Baron, me touche autant qu'elle m'afflige ; je vous traite plus en ami qu'en pere ; & à ce titre, je croyois avoir droit à votre confiance ; envain vous voulez me persuader que votre éloignement pour le Chevalier de Clarcy, n'est fondé que sur les craintes que vous donne en général toute sorte d'engagement : soyez de meilleure foi, ma fille ; mon inquiéte tendresse, justement allarmée de l'état où je vous vois, m'a fait pénétrer jusqu'au fond de

votre cœur ; je sçais mieux que vous ne pensez tout ce qui s'y passe : convenez donc que, jeune, aimable, amoureux, tel enfin qu'est votre amant, il étoit digne de vous plaire, & qu'il vous auroit plû, s'il n'avoit point eu de frere..... Ah ! Monsieur, interrompit avec vivacité Mademoiselle de Blémon ; ce frere m'a préféré Mademoiselle d'Oville ; il l'aime ; il en est aimé; ils sont au moment d'être unis, & vous pourriez penser que.... Mais, non, continua-t-elle en baissant les yeux, mon pere ne me doit point croire capable d'un choix qui a cessé d'être le sien : vous me destinez au Chevalier ; je connois tout ce qu'il vaut, & je lui rends justice ; & puisque, malgré vos ordres, mon cœur semble se refuser, c'est une preuve sans doute

qu'il est impossible qu'il se donne : quoi qu'il en puisse être, ajouta-t-elle en laissant couler quelques larmes ; il n'en sera pas moins disposé à l'obéissance, lorsque vous lui commanderez.

Je lis assez dans votre ame ; reprit le Baron, pour sentir tout le prix de cette obéissance ; mais, ma chere enfant, cessez de craindre que je veuille en abuser. Loin de ces maximes cruelles, qui font des tyrans de la plûpart des peres, je crois n'être le vôtre que pour me faire une obligation essentielle de votre bonheur ; que ne peut-il dépendre de moi ! vous n'auriez plus rien à desirer ; mais il ne faut point se flatter.... Laissez-moi poursuivre, continua-t-il, voyant qu'elle se disposoit encore à l'interrompre, je ne vous presse plus sur un aveu qui sans doute

doit vous coûter à faire ; mais, encore une fois, j'ai pénétré votre ſecret. Ah ! que ne puis-je vous donner à ce que vous aimez ! mais il en aime une autre, & il l'aimera toujours. Hélas ! les ſentimens qu'elle inſpire doivent durer autant que la vie : je plains, ſans oſer le blâmer, le tendre penchant qui vous entraîne : dépend-il en effet de nous d'aimer ou de n'aimer pas ? Mais, pourſuivit-il après un moment de ſilence, ſi vous ne pouvez être au Marquis, je puis du moins vous aſſurer que je ne vous forcerai jamais d'être à ſon frere ; j'en ai prévenu leur mere en lui demandant du temps ; je l'ai déterminée à me le promettre ; je la connois, elle me tiendra parole ; elle doit même propoſer à ſa famille de retourner à Clarcy : affranchiſ-

ſons-nous du danger, de les retenir ici davantage. Quelque cruels que ſoient l'abſence & les tourmens qu'elle cauſe, peuvent-ils être comparés à l'affreuſe contrainte d'aimer ſans oſer le dire, & à la douleur déchirante de voir ce que nous aimons en aimer un autre? eſpérons tout du délai qu'on nous accorde: que d'efforts il faudra ſe faire! que de combats il faudra ſe livrer. Ah! votre cœur ne ſera pas le ſeul qui en gémira.

Mais, Monſieur, reprit timidement, & à demi voix, Mademoiſelle de Blémon, quand ſe doit donc conclure le mariage de Mademoiſelle d'Oville. Madame de Clarcy eſt réſolue d'attendre que vous ſoyez déterminée au vôtre, répondit ſon pere: je ne vous cache pas que je lui ai laiſſé l'eſpérance que, dans quelques mois,

vous pourriez y consentir ; je vous dis plus, je l'espére moi-même ; mais, quoi qu'il en soit, je vous réïtére ma parole, de ne songer à la tenir au Chevalier, que lorsque vous aurez obtenu de votre cœur le triomphe que j'en attends, & que dans le vrai il mérite.

Mademoiselle de Blémon, pénétrée des bontés de son pere, ne put lui en marquer sa sensibilité que par ses caresses & ses pleurs. Le Baron, après quelques instans, ayant essuyé lui-même les larmes de sa fille, quitta avec elle la place où ils étoient, & reprit la route du Château.

Il seroit difficile de représenter quel avoit été l'état du Chevalier pendant cette conversation ; quoiqu'il eût conçu d'assez vives allarmes sur l'extrême indifférence de Mademoiselle de Blémon, qu'il

eût même fait part, à ce ſujet, à mon frere & à moi, de quelques doutes qui l'approchoient aſſez de la vérité, comme il y a toujours loin du ſoupçon à la certitude, il fut frappé de ce coup preſque auſſi fortement que s'il ne s'y étoit pas attendu.

Ayant appris, en quittant Madame de Clarcy, que ſes fils étoient dans les jardins, & m'étant rendue auprès d'eux, mon frere m'ayant inſtruite en peu de mots de ce qui venoit d'arriver, je fus témoin de tout le déſeſpoir du Chevalier, & des efforts inutiles que faiſoient ſon frere & le mien pour le calmer; j'avouerai que de mon côté je fus un peu allarmée en apprenant la tendreſſe de Mademoiſelle de Blémon pour le Marquis; j'étois ſur-tout ſurpriſe que, depuis plus de trois

mois que nous vivions ensemble ; elle eût pû la dérober à notre pénétration. Je l'avois presque toujours vûe sérieuse, assez souvent triste, très-indifférente pour le Chevalier. Mais, quoique m'eût pû dire son amant qui, sans avoir d'objet déterminé sur qui faire tomber ses soupçons, avoit cru appercevoir qu'elle étoit prévenue pour un autre, jamais je ne me serois avisée de penser que cette prévention eut pû regarder le Marquis ; rien ne lui étoit échappé qui en pût faire naître l'idée, si on en excepte cependant un air un peu plus que froid avec moi, qui m'avoit surpris d'abord, dont j'avois négligé d'approfondir la cause, & auquel je m'étois accoûtumée dans la suite.

Mademoiselle de Blémon, telle que je l'ai dépeinte, étoit sans

doute une rivale redoutable ; quelque assurée que je crusse être de l'amour du Marquis, je ne pus me défendre d'un peu d'inquiétude en apprenant qu'il en étoit aimé ; après m'être cependant remise de l'émotion que cette nouvelle m'avoit causé, je me joignis à Monsieur de Clarcy & à mon frere pour faire entendre raison au Chevalier. Nous eumes toutes les peines du monde à le calmer, & à obtenir de lui qu'il ne feroit point un inutile éclat, qui, loin de rapprocher les esprits, ne serviroit qu'à les éloigner davantage. Enfin, étant parvenus à le tranquilliser un peu, nous primes la résolution de ne rien laisser entrevoir des lumiéres que nous venions d'acquérir, & de presser la Marquise d'avancer son départ. Le

Marquis ſur-tout, qui, dans la converſation qu'il venoit d'entendre du Baron, avoit aiſément démêlé ſes ſentimens pour moi, inſiſta vivement ſur la néceſſité de retourner à Clarcy. J'y jouïrai du moins, me dit-il, de la liberté de vous jurer ſans ceſſe que je vous adore, ſans craindre qu'on puiſſe me troubler ni m'interrompre.... Et moi, interrompit le Chevalier, j'éprouverai ſans doute tout ce que l'abſence peut faire éprouver de tourmens; mais j'aurai la conſolation que l'ingrate qui me les fera ſouffrir, les ſouffrira tous elle-même.

La Marquiſe, M. & Mademoiſelle de Blémon, que nous apperçumes venir nous joindre, l'empêcherent de pourſuivre. Nous avançames au devant d'eux. Toutes les réſolutions du Chevalier

penserent s'évanouir en approchant de Mademoiselle de Blémon ; jamais elle n'avoit été si belle ni si touchante.

Rassurée sur son mariage & le mien, qu'après la p role de son pere elle ne regardoit plus que dans une sorte d'éloignement, elle avoit un air satisfait & tranquille que nous ne lui avions jamais vû, & qui lui donnoit de nouveaux charmes ; ses yeux s'arrêterent languissamment & avec intérêt sur le Marquis : le Chevalier, qui l'examinoit, ne put s'empêcher d'en frémir. Peut-être craignoit-il que la constance de son frere n'en fût ébranlée : moi-même qui la fixois dans cet instant, je sentis s'élever dans mon cœur un mouvement de jalousie qu'un tendre regard de mon amant dissipa cependant bientôt.

La Marquiſe, qui s'apperçut d'une ſorte d'altération ſur nos viſages, curieuſe de ſçavoir ſi elle étoit cauſée par la converſation qu'elle ſuppoſoit que je venois d'avoir avec ſes fils, me propoſa, ſous prétexte de difficulté à marcher, d'entrer avec elle dans le cabinet qui terminoit l'allée.

Eh bien, ma chere Laure, me demanda-t-elle lorſque nous fumes ſeules, puis-je eſpérer que Meſſieurs de Clarcy ne mettront point d'obſtacle à la parole que j'ai été contrainte de donner à M. de Blémon.

Je crus ne devoir rien taire à la Marquiſe de tout ce qui venoit de ſe paſſer; elle me parut peu ſurpriſe d'apprendre les ſentimens de Mademoiſelle de Blémon pour le Marquis, ce qui me fit penſer ou qu'elle les avoit pénétrés, ou que

que le Baron l'en avoit inſtruite. Je la priai enſuite, au nom de ſes fils, d'avancer notre départ.

Puiſque vous le deſirez tous, répondit-elle, nous partirons dès demain. Je crois qu'il ſera bien de nous ſauver l'embarras des adieux : je vais ſecrettement donner mes ordres, pour que tout ſoit préparé ; il faut ſur-tout le taire au Chevalier ; il ſera temps de l'inſtruire ce ſoir, lorſque M. & Mademoiſelle de Blémon retirés, il ne lui ſera plus poſſible de la voir : épargnons-lui l'inutilité des reproches qu'à l'inſtant de la quitter, il ne pourroit peut-être s'empêcher de lui faire : les explications ne conviennent qu'aux amans aimés ; elles ſont toujours dangereuſes pour ceux qui ne le ſont pas. Eſpérons tout, ajouta-t-elle, de l'éloignement & des



réflexions du Baron & de sa fille. L'un a honte de sa foiblesse, l'autre gémit de la sienne : ils travailleront, je n'en doute pas, à la distraire. Une passion, quelque violente qu'elle puisse être, n'est, pour une ame vraiment vertueuse, qu'une erreur passagére : quand de bonne foi on la veut combattre, il y a tout lieu d'espérer qu'on parviendra à la vaincre.

Tout s'exécuta comme on l'avoit projetté ; notre départ fut si secrettement préparé, que M. & Mademoiselle de Blémon, n'en eurent pas le moindre soupçon.

Nous eumes bien quelques difficultés à surmonter de la part du Chevalier ; il ne pouvoit se résoudre à quitter sa maîtresse sans la voir encore une fois ; mais Madame de Clarcy, à force de prieres & de raisons, obtint

qu'il se contenteroit de lui écrire. L'ordre fut donc donné le soir pour partir le lendemain ; &, dès le jour naissant, nous partimes en effet.

La Marquise, avant de monter en carosse, eut soin d'écrire au Baron une lettre fort tendre, où, après les conseils les plus ménagés sur sa passion pour moi, elle lui marquoit que l'espérance d'être bientôt rappellée par lui-même, la consoloit & sa famille du chagrin qu'elle éprouvoit d'être forcée de s'en séparer, sans avoir resserré pour jamais, par des nœuds plus étroits, la sincére amitié qu'elle conserveroit toute sa vie pour lui.

De retour à Clarcy, nous mimes tous nos soins à imaginer des moyens d'arracher le Chevalier au chagrin dont il nous parut ac-

cablé. Si nous ne pumes parvenir à le dissiper, du moins fumes-nous assez heureux pour réussir quelquefois à l'en distraire

Pour le Marquis, quoiqu'il desirât avec ardeur d'unir son sort au mien, content du plaisir d'aimer, jouissant sans trouble de celui de l'être, il avoit consenti de bonne grace à voir son bonheur différé jusqu'à l'instant marqué pour celui de son frere : leur mere nous faisoit toujours espérer qu'il n'étoit pas aussi éloigné que nous pouvions le penser ; elle avoit un commerce de lettres très-régulier avec le Baron, dont elle avoit obtenu pour le Chevalier la permission d'écrire quelquefois à sa fille ; c'étoit lui-même qui avoit bien voulu se charger du soin de lui remettre ses lettres ; c'étoit lui encore qui l'engageoit à y répon-

dre ; &, quoique ses réponses ne fussent que froidement polies, c'étoit toujours pour le Chevalier une consolation de les recevoir.

Près de quatre mois s'écoulerent de cette sorte, sans que rien parût nous présager le changement tant attendu & si fort souhaité dans le cœur de M. & de Mademoiselle de Blémon, lorsqu'un matin que j'étois encore au lit, je vis la Marquise entrer dans ma chambre, accompagnée de ses fils & de mon frere. L'air de satisfaction répandue sur la physionomie du Marquis, m'annonça d'abord quelque chose d'heureux ; mais, comme je remarquai que le Chevalier conservoit sur la sienne la même impression de tristesse, je ne sçavois plus que penser, lorsque Madame de Clarcy fixa mon incertitude en me donnant une lettre.

Tenez, ma chere Laure, me dit-elle en m'embrassant, lisez ce que le Baron vient de m'écrire; augmentez, s'il se peut, les transports du Marquis en les partageant, & aidez-moi à persuader au Chevalier, que l'aimable de Blémon, frappée de l'exemple de son pere, ne tardera pas à le suivre.

Je pris avec émotion la lettre des mains de la Marquise : elle contenoit ce qui suit.

Lettre du Baron de Blèmon à la Marquise de Clarcy.

» Votre derniere lettre m'a vi-
» vement frappé, Madame ; j'ai
» senti toute la force des raisons
» qu'elle contient ; elles ont pé-
» nétré mon esprit ; je ne vous di-
» rai point qu'elles ont persuadé
» mon cœur : il s'en faut bien,
» hélas ! que l'un soit aussi facile

» à convaincre que l'autre ; mais, » quoi qu'il en puisse être, sans entrer ici dans l'inutile détail de ce » que je pense & de ce que je sens, » il est tems de suivre la résolution » que vous m'avez déterminé de » prendre, & de justifier l'opinion » avantageuse que vous daignez » conserver encore de ma trop » foible raison.

» Jouissez donc enfin, Madame, du fruit de vos conseils : » s'ils n'ont pû obtenir un triomphe entier sur ma passion, du » moins en ont-ils obtenu que je » ne négligeasse rien de ce qui » pouvoit m'en faire triompher.

» Comme je ne sens que trop » que le temps ne sera jamais un » reméde suffisant pour parvenir » à la vaincre, il faut avoir recours » au plus cruel de tous. Vous n'en » connoissez point de plus sûr ;

» dites-vous, que l'union du Mar-
» quis avec l'aimable Laure. Eh
» bien ! quoi qu'il puisse m'en coû-
» ter, je suis déterminé d'en faire
» l'épreuve : j'en mourrai, cela
» est certain ; mais, n'importe,
» Laure, la divine Laure, sera
» heureuse, cela ne doit-il pas me
» suffire ?

» Je vous rends donc à ce su-
» jet, Madame, la parole que
» vous avez été assez bonne
» de me donner. Consommez le
» bonheur de vos chers & dignes
» enfans : qu'ils en jouissent aussi
» long-temps & aussi parfaitement
» que je le desire ; n'exigez pas
» seulement que j'en sois témoin ;
» obtenez d'eux qu'ils me pardon-
» nent de l'avoir différé ; laissez-
» m'en ignorer le jour. Je vais dis-
» poser mon cœur à l'apprendre
» & y préparer celui de ma fille,

» Que le Chevalier espére ; son » sort m'intéresse ; je ne négligerai rien pour avancer sa félicité. » Si je puis être seul malheureux, » je me trouverai moins à plain» dre.

» Adieu, Madame, rendez tou» te votre estime à votre ami, & » conservez-lui toute votre ami» tié. L'effort qu'il se fait, le rend » digne de l'une ; & ses sentimens » pour vous & pour tout ce qui » vous appartient, lui feront éter» nellement mériter l'autre ».

Le Baron de Blémon.

Il est aisé d'imaginer l'effet que put produire sur le Marquis & sur moi cette heureuse nouvelle. La présence de sa mere, loin de gêner nos transports, y ajoûtoit au contraire en me donnant l'entière liberté de les faire paroître :

rien ne sembloit plus devoir troubler la tranquillité du sort dont nous allions jouïr. L'espérance du prochain bonheur du Chevalier, que nous parvinmes enfin à tranquilliser sur ses craintes, mettoit le comble à la félicité de notre trop heureuse famille, hélas! qui l'auroit crû, au moment d'être accablé du plus affreux malheur.

La Marquise fixa notre mariage à trois où quatre jours; ce court délai étoit indispensable pour les arrangemens qui restoient à prendre. Elle arrêta, par considération pour Monsieur de Blémon qui désiroit en ignorer l'instant, que la cérémonie s'en feroit sans appareil & sans éclat dans la Chapelle du Château, & qu'on n'y appelleroit que les témoins nécessaires.

La veille du jour qu'elle devoit ſe célébrer, le Marquis ſentit dans la nuit un froid extraordinaire & une douleur de tête des plus violentes, accompagnée de fréquens vomiſſemens, qui l'obligérent de reſter au lit le matin. Comme il avoit coûtume de venir dans ma chambre tous les jours pour me mener dans l'appartement de ſa mere, je fus ſurpriſe, l'heure de s'y rendre paſſée, de ne le point voir paroître. Cet étonnement augmenta lorſque, deſcendue chez la Marquiſe, je ne l'y trouvai point. Nous allions envoyer chez lui, quand le Chevalier & mon frere vinrent nous dire qu'il s'étoit trouvé fort mal la nuit; & qu'il étoit fort mal encore. On ſe figure bien avec quelle inquiete vivacité nous nous rendimes ſa

mere & moi auprès de lui ; nous le trouvames avec une fiévre des plus ardentes & un embarras de tête qui lui permit à peine de nous reconnoître. La Marquise, justement effrayée, envoya en toute diligence un de ses gens à la ville la plus voisine, avec ordre d'amener sur le champ Médecin & Chirurgien.

Ils ajoûtérent à notre douleur, en ne nous cachant point après leur examen fait, que le Marquis n'ayant point eu la petite vérole, il y avoit tout à craindre que ce ne la fût.

Leurs conjectures ne furent que trop justifiées : après trois jours de l'état le plus violent, cette affreuse maladie se déclara avec tous les funestes symptômes qui la rendent presque toujours mortelle.

Je n'entreprendrai point de repréſenter la ſituation de la Marquiſe ni la mienne, elle eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire : le ſouvenir que j'en conſerve après plus de vingt ans, m'arrache encore des larmes. Madame de Clarcy livrée au plus accablant déſeſpoir croyoit voir la nature entière prête à périr avec ſon fils, & ne s'appercevoit pas des dangers que pouvoient nous faire courir, au Chevalier, à mon frere & à moi, l'air dangereux que nous reſpirions : elle, qui paroiſſoit nous aimer avec tant d'égalité lorſqu'elle ne trembloit pour aucun de nous, ſembloit nous avoir abſolument oubliés ; l'on auroit dit que toute ſa tendreſſe s'étoit réunie ſur ce fils qu'elle craignoit de perdre : ſes ſentimens pour lui avoient ab-

forbé tous les autres. J'étois à peu près dans le même état ; la douleur que le danger de mon amant causoit à mon cœur le remplissoit entiérement ; empressée jour & nuit à lui rendre les plus tendres soins, je ne faisois pas réflexion que ceux que lui rendoit sa mere avec la même assiduité pourroient à la fin lui devenir funestes à elle-même. Le Chevalier & mon frere, aussi affligés que nous, mais dont les sentimens étoient plus partagés, hazardoient de tems en tems quelques légéres représentations sur le soin de nos santés, que nous n'entendions seulement pas. Telle étoit notre situation, lorsque le sixieme jour de la maladie du Marquis, le Médecin nous donna quelque espérance ; la fiévre étoit en effet considéra-

blement diminuée, la connoiſſance lui étoit revenue, la petite vérole paroiſſoit bien ſortie; on croit, hélas! aiſément ce qu'on ſouhaite. Nous étions comme à l'ordinaire, la Marquiſe & moi auprès du lit du malade, lorſque cette heureuſe nouvelle nous fut annoncée; la joye qu'elle nous cauſa, produiſit le même effet ſur nos ames. Depuis le danger du Marquis nous n'avions été occupées que de lui; ce danger, que nous crumes ceſſé, nous rendit tout-à-coup aux différens ſentimens qui devoient partager nos cœurs. Madame de Clarcy me regarda tendrement dans cet heureux moment, j'avois auſſi les yeux fixés ſur elle; entraînées par un même mouvement, nous nous trouvames dans les bras l'une de l'autre:

jamais elle ne me fut plus chere que dans cet inſtant : il me ſembloit que je lui devois ſon fils une ſeconde fois, nous nous faiſions de mutuels remercimens comme ſi nous nous le fuſſions rendu l'une à l'autre. Le Chevalier & mon frere qui partageoient tous nos ſentimens, mais qui conſervoient un peu plus de ſang froid, ſans mettre fin à nos tranſports nous forcérent à les contraindre, en nous faiſant obſerver l'effet dangereux qu'ils pouvoient produire ſur l'objet chéri qui les faiſoit naître.

En effet, le Marquis à qui il n'échapoit aucun de nos mouvemens, depuis que la connoiſſance lui étoit revenue, paroiſſoit dans une agitation extraordinaire. Il avoit ſaiſi une des mains de ſa mere & une des

miennes qu'il preſſoit avec ardeur : que vous me rendez chere la vie, nous dit-il, avec émotion : ah ! qu'il me ſeroit affreux de la perdre. Le Médecin l'empêcha d'en dire davantage, & nous obligea ſa mere & moi, à le laiſſer ſe remettre du trouble que nous venions de lui cauſer. Le Chevalier & mon frere profitérent de cette circonſtance, pour nous engager l'une & l'autre d'aller prendre quelque repos; nous allions céder à leurs inſtances & à celle du Marquis, qui nous en conjuroit tendrement, lorſqu'on nous annonça l'arrivée de M. & de Mademoiſelle de Blémon. Ils avoient appris la veille la maladie de M. de Clarcy : Mademoiſelle de Blémon au déſeſpoir ne crut plus alors devoir garder de ménagemens.

Ah! Monſieur, dit-elle à ſon pere; vous avez pénétré mes ſentimens, jugez donc de ceux qui agitent mon ame & qui la déchirent! le Marquis va peut-être mourir, le coup qui tranchera ſa vie va terminer ſans doute celle de ſa tendre mere, & de la ſenſible Laure. Vous chériſſez l'une, vous idolatrez l'autre : les laiſſerez-vous livrées aux plus cruelles douleurs. Ah! partons, allons partager leurs peines, & mêler nos larmes aux leurs; allons travailler, ſi le Marquis doit périr, à conſerver la plus chere partie de lui-même: peut-être me ſaura-t-il quelque gré des ſoins empreſſés qu'il me verra prendre de ce qu'il aime.

Le Baron tendrement pénétré de l'état de ſa fille, mit vainement tout en uſage pour la

tranquillifer & pour la réfoudre à le laiffer partir feul pour Clarcy, en lui repréfentant le rifque que pourroit lui faire courir l'efpèce de maladie dont le Marquis étoit attaqué ; mais tout fut inutile, il fallut céder à fes inftances & à fes larmes, & partir enfemble.

Ils arriverent donc à Clarcy dans l'inftant que la Marquife & moi, nous fortions de l'appartement de fon fils pour aller prendre quelques heures de repos.

Le premier mouvement de Mademoifelle de Blémon, en nous appercevant, fut de voler à moi & de m'embraffer avec les plus vives démonftrations d'amitié. Ce qui me furprit d'autant plus que la froide réferve qu'elle m'avoit marqué pendant notre

séjour chez son pere, & les sentimens que je lui connoissois pour Monsieur de Clarcy ne me permettoit pas de croire qu'elle en eût pour moi de fort tendres.

Le Baron, qui par la suite m'entretenoit souvent de ces détails, m'a avoué, que quoiqu'il fût réellement affligé il n'avoit pû se défendre de quelques réflexions que sa fille lui donna occasion de faire.

La vivacité des caresses dont elle m'accabla en nous abordant, les larmes que nous répandimes l'une & l'autre, ne purent de quelques momens donner lieu à aucun éclaircissement sur l'état actuel du malade; mais lorsqu'un peu plus tranquille elle eut appris qu'on le croyoit hors de tout danger, ces sentimens si tendres qu'elle venoit de me faire

paroître, s'évanouirent tout-à coup; & l'indifférence la plus marquée prit leur place.

Quelque occupée que je fus moi-même par tout ce que j'éprouvois encore d'inquiétude; ce changement si subit ne m'échappa point.

Tel est l'effet ordinaire des passions, il n'est point de caractère heureux qu'elles n'altérent; le reste de la journée fut assez tranquille pour qu'il fût possible le soir de nous engager, la Marquise, Mademoiselle de Blémon & moi, à nous mettre au lit: le Baron, le Chevalier & mon frere se destinerent à passer la nuit auprès du malade. Il y avoit six jours que je ne m'étois couchée, la nature l'emporta sur le chagrin, & je dormis assez tranquillement. Je trouvai à mon réveil,

mon frere & le Baron ; qui en attendoient l'inſtant pour avoir le mérite de m'apprendre que la nuit avoit été heureuſe, que le Marquis avoit repoſé, qu'il conſervoit toujours toute ſa raiſon ; & que le Médecin continuoit à bien augurer de ſon état. Je dois ce témoignage à la vertu du plus digne des hommes : quelque amoureux que fût M. de Blémon, & quelles que puſſent être les eſpérances que la ſituation préſente avoit peut-être, malgré lui, fait naître dans ſon cœur, il eut tant d'attention à les réprimer & à les empêcher de paroître, il ſe conduiſit avec tant de réſerve, il marqua prendre tant de part à l'état de ſon rival, & il partagea avec tant d'empreſſement & d'aſſiduité les ſoins que nous nous empreſſions de lui

rendre, que je sentis pour lui redoubler mon estime, & que je ne pus m'empêcher de le lui faire paroître. Eh ! quoi ! me dit-il en soupirant, un jour que je l'assurois de ma reconnoissance, serois-je assez malheureux pour que vous crussiez m'en devoir ? mon desir de vous voir heureuse avoit-il attendu pour éclater la triste circonstance où vous êtes ? Ne vous avois-je déja pas prouvé que je suis capable de vous tout sacrifier ? Ah ! du moins, rendez-moi assez de justice pour être sûre que l'amour, qui malgré moi, a pris naissance dans mon ame, est digne de l'objet qui l'a fait naître, & qu'il ne peut rien m'inspirer qui puisse offenser sa vertu & la mienne. Je le connoissois trop pour douter qu'il fût sincére, & il me parut satisfait de m'en voir persuadée,

Cependant le mieux du Marquis se soutint encore deux jours. J'eus alors assez de liberté d'esprit pour faire attention à ce qu'avoit de singulier le bizarre tableau qu'offroient sans cesse les divers sentimens dont nous étions tous remplis.

Nous restions ordinairement, Mlle de Blémon & moi, auprès du lit du Marquis, autant que la bienséance & le prétexte de faire compagnie à la Marquise, qui ne le quittoit pas, pouvoient nous le permettre. L'une ne faisoit pas un pas pour l'approcher ou pour le servir, que l'autre machinalement n'en fit autant; & celle des deux qui se trouvoit prévenue dans les petites attentions qu'il étoit permis de lui marquer, ne pouvoit s'empêcher de laisser paroître un mouvement de chagrin

&

& d'humeur, dont il étoit aisé de s'appercevoir que la jalousie étoit la cause. On pense bien ce que pouvoient souffrir alors le Baron & le Chevalier : l'un & l'autre m'ont dit depuis, bien des fois, n'avoir rien éprouvé de plus cruel en leur vie ; mais le malheur qui vint nous accabler, réunit en un instant, sur le même objet, les différentes sensations qui nous avoient partagés.

M. de Clarcy étoit sur la fin de son neuviéme jour. Le Médecin nous avoit assuré que, s'il se passoit sans accident, nous n'avions plus rien à craindre. On ne remarqua d'abord qu'un léger redoublement de fiévre, qui nous allarma peu, parce qu'il parut ne pas augmenter : la soirée même pensa présager une nuit tranquille ; le Marquis paroissoit disposé

au ſommeil, & nous conjura, ſa mere, Mademoiſelle de Blémon & moi, d'aller nous repoſer : il nous en preſſa même avec tant d'inſtance, que nous fumes forcées de céder : il étoit près de minuit lorſque nous le quittâmes. Après avoir donné l'ordre qu'on vînt d'heure en heure m'en dire des nouvelles, je m'endormis aſſez tranquillement ; & j'étois dans toute la force du premier ſommeil, lorſque je fus réveillée, autant par le plus cruel preſſentiment, que par le ſon lugubre d'une voix à demi étouffée, qui ne me fit cependant entendre que trop diſtinctement ces paroles : *Hélas ! le Marquis ſe meurt.*

Quels objets ſe préſenterent alors à mes yeux, lorſqu'ils ſe furent ouverts ! Mademoiſelle de Blémon, pâle & défigurée, que

ſoutenoient à peine ſon pere & le Chevalier, qui faiſoient d'inutiles efforts pour retenir des larmes qu'ils tâchoient de me dérober. Venez, ma chere Laure, me dit enfin le Chevalier ; venez, ne perdez pas un inſtant ; mon malheureux frere vous demande. Glacée d'effroi, & à demi morte de ſaiſiſſement, je me levai avec la précipitation qu'on imagine. M. de Blémon abandonna ſa fille au ſoin du Chevalier, pour m'aider à me traîner où nous attendoit le plus cruel ſpectacle.

Le Marquis venoit de perdre toute connoiſſance ; il étoit alors tourmenté des plus violentes convulſions, & chaque inſtant ſembloit devoir être le dernier de ſa vie : ſa mere, immobile, les yeux ſtupidement attachés ſur lui, étoit dans cet état d'anéantiſſement,

plus effrayant mille fois que les accès les plus impétueux de la douleur. Tremblantes, éperdues, & presque sans sentiment, nous fumes, Mademoiselle de Blémon & moi, tomber, en entrant, aux pieds de la Marquise, à côté du lit de son fils, auprès duquel elle étoit. Un bruit confus de sanglots & de gémissemens qui sourdement se faisoient entendre, ajoutoit aux horreurs dont nous étions environnées. Nous fumes près d'une heure dans cet affreux état; mais, au bout de ce temps, les convulsions du Marquis ayant cessé, il revint à lui peu à peu; alors il ouvrit les yeux, & je fus le premier objet qui le frappa. J'avois une de mes mains appuyée sur son lit. Tout foible qu'il étoit, il eut encore la force de la prendre, de la porter à sa bouche, & de la

ferrer avec tendresse : ensuite ; promenant ses regards sur tous ceux qui étoient dans sa chambre, il les arrêta sur son Médecin. Vous me trouvez bien mal, lui demanda-t-il d'une voix foible qui se faisoit entendre à peine ; & voyant qu'il étoit embarrassé pour lui répondre, vous n'osez me prononcer mon arrêt ; lui dit-il : hélas ! ce n'est pas pour moi que je crains de l'entendre ; je meurs ; tout sera fini dans quelques momens ; je meurs, répéta-t-il encore en me regardant d'un air attendri. Ah ! ma chere Laure, si l'idée que je vais cesser de vivre, m'est douloureuse, c'est qu'elle m'offre celle de cesser de vous aimer... Madame, continua-t-il en s'adressant à sa mere, songez qu'elle fut destinée à être votre fille ; songez qu'elle mérite que

vous l'aimiez comme si elle l'étoit ; conservez-vous pour elle : j'ose croire que je ne meurs point en entier, & que vous me ferez vivre long-temps dans vos cœurs l'une & l'autre : ne les abandonnez pas, Monsieur, dit-il au Baron ; c'est à votre amitié que je les recommande : puisse un jour votre aimable fille, jouir de tout le bonheur dont ses vertus & ses charmes la rendent digne : puisse mon frere être assez heureux pour mériter qu'elle daigne enfin répondre à.... Il ne put en dire davantage : l'effort qu'il venoit de se faire, & l'émotion violente que lui causoit la douleur sans bornes où nous nous livrions sans ménagement, avança, hélas ! peut-être de quelques instans, celui qui devoit mettre le comble à notre désespoir. Il n'articula plus que des

mots ſans ordre & ſans ſuite, & expira peu après en prononçant mon nom.

Je ne me rappelle point, ſans frémir, l'affreux moment qui ſuivit celui de ſa mort : on fut obligé d'uſer de violence pour nous entraîner hors de ſa chambre, Mademoiſelle de Blémon & moi.

Sa mere fut celle qui offrit le moins de réſiſtance. Sans répandre une larme, ſans proférer une ſeule parole, elle ſe laiſſa conduire où on voulut. Le Baron, à la hâte, fit préparer notre départ de ce funeſte lieu, pour nous emmener chez lui; & nous partimes après que le Chevalier eut donné ſecrettement ſes ordres pour faire rendre les derniers devoirs à ſon frere. Le mien reſta pour les faire exécuter, & revint chez M. de Blémon quelques jours après nous rejoindre.

Tel fut le ſort de ma premiere paſſion ; elle laiſſa dans mon ame une impreſſion de tendreſſe qui ne s'effaça jamais, & dont, par la ſuite, on a bien des fois abuſé. Mon cœur, formé pour l'amour, en avoit pour ainſi dire goûté, en naiſſant, tous les charmes. Il eſt certain que le Marquis étoit parvenu à m'inſpirer pour lui des ſentimens, dont on eſt rarement capable à l'âge que j'avois alors. Je regrettai douloureuſement ſa perte : dans combien d'erreurs ne m'a pas précipité le deſir de la réparer ?

Mais mon malheur n'étoit point encore ce qu'il pouvoit être : il me reſtoit dans la Marquiſe, une mere tendre, un guide aſſuré, une amie véritable ; elle devoit encore m'être enlevée.

Madame de Clarcy, après trois

mois écoulés depuis la mort de son fils, ayant toujours, dans cet espace de temps, conservé toute la violence de la douleur du premier moment, tomba enfin malade chez le Baron, où nous étions restées, & d'où elle n'avoit pas paru desirer sortir.

Quelque peu dangereuse que nous semblât sa maladie, elle ne se trompa point aux suites qu'elle devoit avoir ; elle nous laissoit souvent entrevoir avec combien d'ardeur elle en desiroit la fin. Vous ne m'aimez donc pas, lui disoit un jour tristement le Chevalier (que je ne nommerai plus que le Marquis de Clarcy ;) je ne condamne point votre douleur ; elle est juste, & vous sçavez si je la partage ; mais je dois me plaindre de son excès. Mon frere a-t-il donc emporté toute votre ten-

dreſſe ? Avez-vous tout perdu en le perdant ? Ne vous eſt-il rien reſté ? Suis-je moins tendre, moins reſpectueux, moins digne enfin de vos bontés que lui ?

Vous êtes, mon cher fils, répondoit d'un air pénétré la Marquiſe, tout ce que je peux ſouhaiter que vous ſoyez ; je ſerois morte de votre perte comme je mourrai de la ſienne.

Cependant, comme ſon état n'annonçoit rien qui pût nous faire prévoir l'accompliſſement de cette prédiction, nous étions bien éloignés de la croire ſi proche ; nous eſpérions au contraire que le temps affoibliroit ſes funeſtes idées ; nous nous imaginions qu'il devoit produire, ſur le cœur de Madame de Clarcy, l'effet que nous ſentions qu'il produiſoit inſenſiblement ſur les nôtres ; nous

ne faiſions pas réflexion à la différence de nos âges, à celle de nos ſentimens, & à la violence de ceux que nous avoient fait éprouver la perte du Marquis; c'étoit parce que notre douleur avoit été ſans bornes, qu'il falloit néceſſairement qu'elle eût un terme; celle de la Marquiſe, quoique extrême, avoit été moins impétueuſe, au moins extérieurement: renfermée toute en elle-même, & concentrée pour ainſi dire dans le fond de ſon cœur, elle ne s'étoit point exhalée par les plaintes, les ſoupirs & les larmes: ce fut peut-être cette raiſon qui la fit ſuccomber comme ce put être celle qui nous fit réſiſter à la nôtre.

Mademoiſelle de Blémon & moi, toujours occupées de nos regrets & de leur cauſe, étions devenues inſéparables: nous paſ-

ſions les jours & une bonne partie des nuits à nous en entretenir ; notre douleur, en perdant de ſa premiere vivacité, avoit acquis ce caractére doux & tendre qui remplit triſtement l'ame, mais qui ne la déchire plus. Ce fut alors que Mademoiſelle de Blémon me confia le deſſein qu'elle avoit formé de renoncer au monde, & qu'elle avoit compté exécuter après mon mariage avec M. de Clarcy : je fus d'abord effrayée de ſa réſolution, & il me vint enſuite dans l'idée d'en former une ſemblable ; mais elle m'en détourna. Vous n'avez que peu d'années moins que moi, me dit-elle, mais ce peu, à nos âges, eſt bien conſidérable. On penſe rarement à vingt ans comme on penſoit à quinze ; & les regrets inutiles d'une démarche précipi-

tée, contre laquelle il n'eſt plus poſſible de revenir, conduiſent toujours au déſeſpoir. Vous êtes faite pour le monde : la ſolitude ne peut convenir à la ſenſibilité de votre cœur ; votre malheureux amant n'a pu que la faire naître ; il n'a pas eu le temps de l'épuiſer, & il y a toute apparence que vous aimerez encore. Il n'en eſt pas de même de moi ; je ſens, à l'horreur que m'inſpire tout engagement, que ma premiere paſſion ſera la derniere de ma vie : elle prit malgré moi naiſſance dans mon cœur : elle s'y eſt fortifiée malgré les plus ſincéres & les plus terribles efforts pour la détruire. Je n'avois pas, M. de Clarcy vivant, plus d'eſpérance de la voir heureuſe, que je n'en ai à préſent qu'il n'eſt plus. Ce n'eſt donc point au déſeſpoir que

me cauſe ſa perte, que je m'immole; c'eſt à ma ſeule paſſion pour lui que je me ſacrifie. Sans mon amitié pour vous, continua-t-elle, que notre commun malheur, je l'avoue, a fait naître, je n'aurois pas différé d'exécuter ce projet; mais je vous étois trop néceſſaire dans les premiers tranſports de notre douleur, & j'aime à penſer que mutuellement nous avons contribué à en adoucir l'amertume. Je vous avouerai de plus, ajouta-t-elle, que la connoiſſance que j'ai des ſentimens de mon pere pour vous, eſt un des motifs qui m'a retenue. Je ne me ſuis certainement pas flattée qu'il pût remplir dans votre cœur le vuide qu'y laiſſe la perte d'un amant adoré; mais, enfin, il vous aime auſſi ardemment que vous en étiez aimée: il a mille vertus;

vous avez de l'amitié, de l'estime pour lui ; tous ces sentimens réunis, s'ils ne valent pas de l amour, peuvent au moins y suppléer dans une ame telle que la vôtre.

Mademoiselle de Blémon ajouta ensuite beaucoup de raisons pour me déterminer en faveur de son pere ; mais le moment de me les faire écouter n'étoit point encore arrivé. J'essayai à mon tour, avec aussi peu de succès, de la détourner de ses idées de retraite ; je hazardai même quelques mots de l'amour si tendre, si constant, du Marquis de Clarcy. Et c'est mon extrême indifférence pour lui, me répondit-elle, qui me prouve que je n'aimerai de ma vie ; s'il étoit possible que je devinsse sensible encore une fois, lui seul seroit digne de me la rendre. Je vois

& je connois tout ce qu'il vaut ; figure charmante , esprit agréable , ame vertueuse , cœur sensible ; voilà ce qu'est M. de Clarcy. Vous voyez que je lui rends justice , mais je ne l'aime point.

Nous avions sans cesse ensemble de semblables conversations, dont le résultat étoit toujours de regretter & de pleurer la perte que nous avions faite : ce fut alors que l'état de langueur où étoit la Marquise parut augmenter visiblement. Il s'y joignit même une fiévre lente qui la consumoit peu à peu ; la certitude de sa fin, qu'elle avoit tant désiré depuis la mort de son fils, & qu'elle sentoit approcher de jour en jour , rendit ses derniers momens plus tranquilles ; elle n'étoit occupée que du soin de

nous consoler. Cessez, ma chere Laure, me dit-elle un jour, qu'avec raison elle se jugeoit plus mal qu'à l'ordinaire, & que je me trouvois seule auprès d'elle; cessez de répandre des larmes: il est tems que la source s'en tarisse; mon malheureux fils ne vous en a que trop coûté: vivez pour chérir sa mémoire, & pour conserver la mienne; ma vie est si douloureuse, que vous devez peu vous affliger de la voir finir. Je n'ai qu'un seul regret en la quittant, c'est de vous laisser à votre âge exposée à tous les dangers que peuvent vous faire courir votre jeunesse, vos charmes & la tendresse de votre cœur. Il y auroit, à ce sujet, un moyen certain de dissiper mes inquiétudes; le Baron vous aime plus que jamais: faites-vous l'ef-

fort de répondre à ses vœux ; c'est un tendre pere que je vous rends, pour une bien tendre mère que vous allez perdre. Vos parens, par la disposition qu'ils ont fait de leurs biens en les laissant presque tous à votre frere, vous ont réduit à très-peu de fortune ; celle de M. de Blémon est considérable : sa fille qui vous aime vous la verra partager avec plaisir. Je ne vous cache point, ajouta-t-elle, que si vous me le promettiez, vous rendriez mes derniers instans aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; j'aurois bien encore un souhait à former pour le bonheur de mon fils ; mais j'ai trop démêlé que le cœur de ce qu'il aime s'y refuse, pour croire qu'il s'accomplisse jamais. La connoissance que j'ai du caractère du Marquis, me rassure

cependant sur le chagrin que pourra lui causer par la suite l'insensibilité de sa maîtresse ; lorsqu'il aura perdu toute espérance il se consolera. Puisse le Ciel, continua-t-elle tendrement, répandre sur lui, sur vous, sur votre frere, tous les biens que je vous désire à tous ; puissiez-vous vous aimer toujours & vous souvenir de moi quelquefois : venez, Monsieur, dit-elle au Baron, qui entra dans ce moment ; venez recevoir un dépôt précieux que mon estime & mon amitié vous confient. C'est entre vos mains que je remets Laure ; si elle veut en croire ma tendresse pour elle & les conseils qu'elle lui donne, elle ne mettra plus d'obstacle à tous les biens que vous voulez lui faire ; dites-moi que vous les accepterez un jour,

ma chere Laure, me dit-elle; je ne vous en prescris pas le moment, il suffit à ma tranquillité d'être sûre qu'il arrivera.

J'avois le cœur trop serré pour pouvoir lui répondre : j'étois à génoux à côté de son lit; je lui tenois les mains que j'arrosois de mes larmes : elle voulut profiter de ce moment de trouble; elle fit signe au Baron d'approcher; elle prit une de mes mains qu'elle lui présenta; Monsieur de Blémon se mit à genoux pour la recevoir. Ne craignez point, charmante Laure, me dit-il d'une voix que les sanglots entrecoupoient, que j'abuse jamais de l'espèce d'engagement qu'on vous fait contracter aujourd'hui, & que je veuille m'en prévaloir un jour; j'attendrai toute ma vie, s'il le faut, que votre cœur

daigne le confirmer ; & si un instant avant que j'expire, je puis obtenir son aveu, je mourrai le plus fortuné des hommes. Mademoiselle de Blémon, le Marquis & mon frere, qui survinrent, furent instruits par Madame de Clarcy de ce qui venoit de se passer ; l'aimable fille du Baron qui m'aimoit sincérement, fut avec transport embrasser son pere, & vint m'embrasser ensuite avec tendresse ; il est donc pour moi des plaisirs, me dit-elle, j'en goûte un bien doux dans ce moment. Vous pourriez ajouter à celui que j'éprouve, lui dit la Marquise ; mon fils sera-t-il le seul malheureux ? Et, en perdant tout ce qui lui est cher, n'y aura-t-il point pour lui de dédommagemens à espérer ? . . . Je désirerois bien sincérement

pouvoir l'être, interrompit Mademoiselle de Blémon en rougissant ; mais, sans assurer rien pour l'avenir, souffrez Madame que je ne m'engage à rien pour le présent..... Monsieur, dit-elle en s'adressant au Marquis, Laure m'est témoin combien vos sentimens m'honorent, & combien même ils me touchent : je voudrois que le retour qu'ils méritent pût dépendre de moi ; mais, malgré vos vœux, peut-être même malgré les miens, mon cœur s'y refuse, & vous ne voudriez pas sans doute le contraindre. Tout ce que je puis donc, pour vous prouver ma reconnoissance de votre façon de penser, & mes regrets de n'y pouvoir répondre, c'est de vous protester devant Madame, continua-t-elle en montrant la

Marquiſe, & devant mon pere, que ſi je perſiſte, comme je le crains, à être aſſez injuſte pour ne pas conſentir d'être à vous, je ne conſentirai du moins jamais d'être à perſonne. Alors, pour épargner au Marquis l'embarras d'une réponſe; elle ſe retira après avoir tendrement baiſé les mains de la Marquiſe, comme ſi elle eût voulu par cette preuve de reſpect, adoucir & réparer le refus qu'elle venoit de faire à ſon fils. Madame de Clarcy, lorſqu'elle fut ſortie, s'occupa, avec ſa tendreſſe ordinaire, à conſoler le Marquis, que la façon claire & préciſe dont Mademoiſelle de Blémon venoit de s'expliquer, avoit jetté dans le plus grand abbatement. Elle lui repréſenta l'inutilité des efforts qu'il pourroit faire pour la vaincre : elle lui con-

ſeilla non-ſeulement de s'abſenter d'elle, mais de quitter même la province pour quelque tems ; elle chargea mon frere de le ſuivre & de partir avec lui. Pour moi, elle m'ordonna d'entrer dans un Couvent, & d'y reſter juſqu'à l'inſtant où je ſerois déterminée à conſentir que le Baron vînt m'en retirer pour recevoir ma main : enfin, après avoir tout prévû avec une préſence d'eſprit admirable, & ſupplié M. de Blémon de faire porter ſon corps à Clarcy, pour être inhumé auprès de celui de ſon fils, la Marquiſe, à quelques jours de là, ſans que ſon mal parût augmenter, ſans crainte, ſans trouble, ſans inquiétude, quitta doucement la vie entre nos bras.

Quelque préparés que nous duſſions être à ce malheur, il ne nous en fut pas moins ſenſible.

Notre

Notre douleur fut digne de la perte qui la causoit : après que les premiers transports en furent passés, nous nous dispossâmes à exécuter les dernieres volontés de Madame de Clarcy ; son fils ayant mis ordre à ses affaires, se prépara, ainsi qu'elle l'avoit exigé de lui, à quitter la province : sans hazarder le moindre reproche à Mademoiselle de Blémon sur la triste nécessité que lui imposoit son indifférence, en le forçant à s'éloigner d'elle, sans proférer une plainte, sans se permettre un murmure, sans même presque lui parler de son amour, il lui fit les adieux les plus tendres ; elle les reçut avec sensibilité.

Je ne me pardonnerai jamais, lui dit-elle d'un air obligeant, le chagrin que vous cause mon injustice ; je ne m'en consolerai que

lorsque le temps, l'éloignement & un objet plus digne de vous plaire, vous en aura consolé vous-même. Comptez au reste que votre sort m'intéressera toujours ; qu'au défaut de l'amour que mon malheureux cœur vous refuse, il vous accorde la plus sincére amitié ; que cette amitié durera autant que ma vie, & que les vœux qu'elle me fera former pour votre bonheur, vous suivront toujours & en tout lieu, jusqu'à ce qu'enfin j'apprenne que vous jouissiez de tout celui que je vous souhaite. Les larmes que le Marquis ne put retenir, furent sa seule réponse. Après lui avoir avec ardeur baisé la main & tendrement embrassé M. de Blémon, il me serra avec saisissement dans ses bras, & s'arracha enfin à des objets si chers. Mon frere, ainsi qu'on en étoit

convenu, le suivit, & ils partirent ensemble pour se rendre en Flandre, où étoient leurs Régimens. Les espérances de la Marquise, sur l'effet de l'absence, se justifierent avec le temps : insensiblement M. de Clarcy sentit éteindre son amour avec son espoir, & une nouvelle passion acheva de le guérir entiérement de la premiere. J'aurai par la suite occasion de parler encore de lui, & de rapporter quelques événemens de sa vie & de celle de mon frere, qui ont une sorte de liaison avec ceux de la mienne. Dès qu'ils furent partis, je ne m'occupai plus que des préparatifs nécessaires pour mon entrée dans le Couvent, où M. de Blémon devoit me conduire. Sa fille, dont il ignoroit le dessein, obtint facilement de lui la permission de m'y

ſuivre, d'autant plus volontiers, qu'il croyoit avoir beſoin d'elle auprès de moi pour achever de me réſoudre à exécuter en entier les derniers ordres de la Marquiſe.

Nous partimes donc pour Clermont. Le Couvent où j'avois été élevée, étant celui que j'avois choiſi pour ma retraite, le Baron nous y accompagna, &, après avoir vivement recommandé ſes intérêts à ſa fille, & être convenu qu'il reviendroit inceſſamment nous voir, il reprit la route de ſa Terre.

Les premiers mois s'écoulerent dans les gémiſſemens & les pleurs. Le Baron venoit ſouvent mêler les ſiens aux nôtres; il attendoit avec impatience, mais ſans trop oſer me preſſer, l'inſtant marqué pour ſon bonheur.

Comme il n'est pas dans la nature d'être continuellement affligé, sur-tout à quinze & dix-huit ans, les larmes de Mademoiselle de Blémon & les miennes se tarirent peu à peu; mais mon amie, toujours inébranlable dans le dessein de quitter le monde, n'attendoit, pour y renoncer, que le mariage de son pere, pour lequel je commençois à marquer moins de répugnance. Quels que fussent mes efforts pour la faire changer de résolution, & pour tâcher à mon tour de l'attendrir en faveur du Marquis, qui pour lors n'étoit point encore guéri de son amour pour elle, je n'en pus obtenir d'autre réponse que celle qu'elle m'avoit déjà faite plusieurs fois ; & rien ne fut capable de la détourner de son projet.

Nous avions admis dans notre

société une Religieuse que ma grande jeunesse m'avoit empêché de connoître la premiere fois que j'avois été au Couvent ; une figure exactement telle que les romans les représentent dans leurs héroïnes, nous avoit frappé d'abord : un air triste & de langueur, répandu dans toute sa physionomie, & qui sembloit annoncer une ame à peu près dans les dispositions où se trouvoient les nôtres, nous avoit intéressé. Je n'ai jamais vu de femme plus réguliérement belle ni plus touchante que cette fille ; son caractère & son cœur étoient dignes de sa figure ; nous nous attachâmes sincérement à elle, Mademoiselle de Blémon sur-tout, qui, se destinant au même genre de vie, s'estimoit heureuse de trouver une amie aimable qui pût un jour oc-

cuper ma place auprès d'elle.

Lucie (c'étoit le nom de cette Religieuſe) mit, ainſi que moi, tout en uſage pour dégoûter de ſon état Mademoiſelle de Blémon. Vous ne connoiſſez pas le cloître, lui diſoit-elle, & combien il eſt difficile d'y acquérir ou d'y conſerver cette paix & cette tranquillité dont on ſe figure que nous y jouiſſons. Je ne parle point de toutes les petites miſéres qu'il renferme, & auxquelles ne ſe ſoumet pas cependant ſans peine un eſprit raiſonnable; je ne vous parle pas non plus de cette uniformité de vie qu'on y mene, qui, à la longue, fait ſouvent naître l'ennui, que bientôt ſuit le dégoût. De la raiſon ſuffiroit pour ſe plier aux unes, & pour ſoutenir l'autre; mais je vous parle de toutes les différentes paſſions qui y ré-

gnent, & qui, en agitant le cœur de la plûpart de celles qui habitent nos retraites, font le tourment continuel des caractères heureux qui s'en trouvent exempts: l'intérêt, la jalousie, l'hypocrisie, l'ambition même, tyrannisent ici les cœurs avec autant & plus d'empire peut-être que dans le monde; &, à le prendre en général, on peut dire que le cloître renferme autant de vices réels, que de fausses vertus.

Il est cependant deux temps dans la vie, où l'on peut soutenir celle de Religieuse; les premieres années, où, près encore des préjugés de l'enfance, aucune passion n'a pu les affoiblir; & les dernieres années, où ces mêmes préjugés, par l'affoiblissement & le dépérissement de la nature, ont repris toutes leurs forces: inuti-

les regrets, desirs dévorans; cruel désespoir! voilà ce qui pour l'ordinaire, remplit l'espace de l'un à l'autre âge. J'ai vécu cinq ans dans différens Couvens, avant que de former dans celui-ci mes derniers engagemens; partout j'ai trouvé le tableau que je vous trace; mais, ajouta-t-elle avec un soupir, ma situation ne m'a pas laissé la liberté de choisir un état: celui que j'ai pris étoit le seul qui me restoit à prendre. Lucie, en achevant ces mots, avoit les yeux baignés de pleurs; cela nous donna, à Mademoiselle de Blémon & à moi, la curiosité d'apprendre le sujet qui l'avoit contrainte d'embrasser un genre de vie, pour lequel elle sembloit avoir une si forte répugnance.

Hélas! reprit-elle, qu'exigez-vous de moi? Comment oserai-je

vous faire l'aveu de la malheureuse foibleſſe qui m'a précipitée dans le gouffre d'ennuis où je ſuis plongée ? En faiſant naître votre compaſſion, ne perdrai-je pas votre eſtime ? Vos cœurs ne ſont que tendres; ils n'ont jamais ceſſé d'être vertueux ; vous n'avez éprouvé que l'amertume des regrets ; vous ne connoiſſez pas la honte des remords ; mais, enfin il n'importe, vous le deſirez ; je vais vous ſatisfaire. Alors, ſans nous donner le temps de la raſſurer ſur ſes appréhenſions, elle nous fit à peu près, telle que je vais la rapporter, l'hiſtoire de ſa vie.

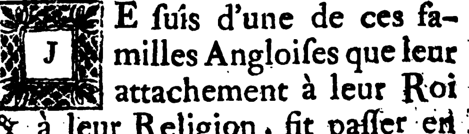
Fin de la premiere Partie.



LE DANGER DES LIAISONS, *OU* MEMOIRES DE LA BARONNE DE BLÉMON.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LUCIE.



JE ſuis d'une de ces familles Angloiſes que leur attachement à leur Roi & à leur Religion, fit paſſer en France, lorſque l'infortuné Roi

Jacques fut contraint, par ses propres Sujets, d'abandonner ses États. Je reçus le jour au Château de Saint Germain-en-Laye. Je n'ai jamais vu mes parens, ayant eu le malheur de les perdre dès ma plus tendre enfance. Ma mere qui survécut à mon pere d'une année, me mit, en mourant, sous la protection d'une parente qu'elle avoit, & qui demeuroit à Paris. Cette femme, qu'une paralysie retenoit au lit depuis plusieurs années, étoit peu en état de veiller par elle-même à mon éducation : elle fut de ma famille la seule personne que j'aie jamais connu.

En perdant mon pere & ma mere, j'avois perdu toute ma fortune. Mon pere n'avoit que quelques pensions de la Cour, dont une partie, à sa mort, avoit été con-

servée à ma mere, & qui s'étoit entiérement éteinte à la sienne.

Madame Habert (c'est le nom de la parente à qui je fus confiée) jouissoit d'un très-gros revenu: elle avoit été très-jolie, & sa figure lui avoit fait faire, à vingt ans, la conquête d'un homme de finance qui l'avoit épousée, dont elle n'avoit pas eu d'enfans, & qui, à sa mort, lui avoit laissé la jouissance de tous ses biens; sa jeunesse avoit été vive & brillante: on prétendoit même qu'elle avoit été encore quelque chose de plus. Quoi qu'il en soit, le déclin de l'âge, & les infirmités la firent, comme c'est l'ordinaire, tomber dans l'excès contraire: Un Directeur zélé, animé autant peut-être du desir de gouverner ses biens, que de celui de guider sa conscience, s'en étoit emparé.

Les femmes nées tendres (& on assuroit que Madame Habert l'avoit été) conservent une sorte de sensibilité qui appartient autant à la foiblesse qu'à la bonté de leur cœur : ce fut à cette cause que je dus les soins qu'elle voulut bien prendre de moi. Un principe, qu'on dit être de charité, me fit recevoir chez elle, & je fus élevée avec toute la négligence & la froideur que ce motif inspire à ce qu'on appelle dévots & dévotes de profession. On me confia entiérement à la premiere Gouvernante qui se présenta, sans daigner s'informer si elle étoit propre à l'emploi dont on la chargeoit.

C'est cette femme qui est la premiere cause de mes malheurs. Madame Fleury (c'étoit son nom) étoit âgée d'environ quarante-cinq ans ; elle s'étoit donné pour

veuve, quoiqu'elle n'eût jamais été mariée. Elle avoit été Marchande de modes; ce commerce ne lui ayant pas réussi, elle s'étoit mêlée de quelqu'autre, qui, lui ayant attiré plusieurs mortifications essentielles de la part des Magistrats obligés de veiller au maintien de l'ordre & des bonnes mœurs, lui avoit fait prendre le parti de mener à l'avenir une vie moins sujette aux événemens & aux révolutions. Je ne sçais par quel hazard, ni comment elle put trouver le moyen de pénétrer chez Madame Habert, & d'y être reçue: mais, de quelque façon que la chose soit arrivée, voilà les dignes mains à qui je fus remise; j'avois à peine trois ans alors.

Pour vous faire comprendre combien pouvoit m'être fatale l'éducation que j'ai reçu, il faut

vous faire connoître mon caractère & mon cœur, c'est-à-dire, ce qu'ils étoient avant que les malheurs les eussent entiérement changés. Le fonds de mon caractère, naturellement un peu mélancholique, est une sensibilité extrême. Jamais femme n'a reçu de la nature un cœur plus tendre, plus passionné que le mien, plus susceptible d'impression, & en même-temps plus constant pour quelque espéce de sentiment qu'il ait éprouvé, soit amitié, soit amour; du reste, douce, complaisante, égale, reconnoissante; aimant la vertu, craignant le vice; mais, hélas! dequoi m'a préservé mon goût pour l'une & mon horreur pour l'autre! Vous vous figurez aisément que, telle que je viens de me peindre, j'avois bien des dangers à courir;

Pour y mettre le comble, il ne faloit que la mort de Madame Habert ; elle mourut : j'avois alors quatorze ans. Comme elle ne m'avoit jamais donné de preuves de tendresse, qu'au contraire j'en avois été toujours très-froidement traitée, je fus peu sensible à sa perte. La Fleury, adroite & insinuante comme le sont ordinairement toutes les femmes de son espéce, avoit sçu gagner son amitié & sa confiance : elle lui donna dans ses derniers momens des preuves de l'une & de l'autre, en lui faisant, par son testament, un présent considérable, & en lui remettant avec ma personne une modique somme d'argent qu'elle me donnoit pour assurer ma dot dans un Couvent ; son intention ayant toujours été de me faire Religieuse. Le sur-

plus de tout ce qu'elle se trouva posséder, qui consistoit en un mobilier immense, fut par son ordre remis à son Directeur, pour être employé au soulagement des pauvres.

Ce fut sans doute pour répondre avec diligence à ses pieuses intentions que le charitable personnage ne nous donna seulement pas le temps de chercher un azile. A peine Madame Habert fut-elle expirée, qu'il nous fallut avec précipitation quitter sa maison, & nous fumes forcées de nous retirer dans un appartement garni jusqu'à ce que nous eussions pris d'autres mesures.

Me voilà donc livrée à la Fleury. Cette femme, que je ne pouvois connoître que pour ce qu'elle avoit l'air d'être, étoit la seule personne dans le monde de qui

j'eusse reçu des soins & des marques de tendresse. Etoit-il surprenant que j'eusse pour elle tous les sentimens dont je pouvois être capable? Son attention à prévenir mes moindres desirs, sa complaisance à les satisfaire, augmentant à mesure que j'avançois en âge, augmentoit aussi mon attachement pour elle.

Nous ne fumes pas sorties de chez Madame Habert, que la Fleury s'occupa du soin de nous chercher un logement. En ayant trouvé un qui nous convenoit, après l'avoir fait proprement & commodement meubler, nous fumes nous y établir.

Je me souviens encore du discours qu'elle me tint le premier jour que nous fumes l'habiter.

Vous n'êtes plus un enfant, ma chere Lucie, me dit-elle; vous

touchez au moment heureux où doivent se développer tous vos charmes : il est intéressant pour votre bonheur & votre fortune, que vous profitiez avec avantage du temps brillant de votre premiere jeunesse : je connois trop vos goûts & vos penchans pour croire que votre projet soit de remplir les intentions de Madame Habert, en vous enséveliſſant dans un cloître. Qu'y feriez-vous de ce cœur si tendre que vous a donné la nature, don précieux qu'elle ne vous a accordé que pour le faire valoir ? Il faut donc songer à des arrangemens qui puiſſent mieux vous convenir, & c'est dequoi je me charge ; mais il faut réparer auparavant ce qu'il y a eu de négligé dans votre éducation. Vous n'avez tout juste que de la beauté ; c'est beaucoup sans

doute, mais ce n'eſt pas aſſez : il faut encore des graces ; &, pour cela, il vous faut quelques maîtres que la froide indifférence de votre parente vous a fait refuſer, & que je ſuis réſolue de vous donner. Pour vous délaſſer des petites fatigues que pourra vous cauſer l'étude, je vous menerai ſouvent aux ſpectacles ; mais comme il n'eſt pas encore temps que vous paroiſſiez dans le monde, nous éviterons avec ſoin l'éclat & tout ce qui pourroit vous faire remarquer. Vous ſerez par la ſuite amplement dédommagée de cette contrainte : j'ai imaginé pour vous un plan de conduite qui, faite comme vous êtes, ne peut manquer de réuſſir. Je veux vous rendre un jour la plus heureuſe femme de Paris ; je ne vous demande, pour y parvenir, que de vous laiſ

ſer conduire. Il faut une docilité extrême pour tous mes conſeils ; & une confiance ſans bornes en mes lumieres : ce ſont là les ſeuls moyens de vous arracher à l'infortune.

Au reſte, ajouta-t-elle, comme je veux prévenir l'ennui que pourroit vous cauſer avec le temps l'unique ſociété d'une femme de mon âge, je fais venir de ma province deux de mes nièces qui ſont plus près du vôtre ; elles vous aideront à ſupporter la ſolitude à laquelle ma tendreſſe pour vous me force de vous condamner.

Effectivement, quelques jours après, la Fleury me préſenta ſes deux prétendues nièces, qu'elle me dit être arrivées dans l'inſtant. C'étoit deux jeunes filles de dix-huit ans, à qui la fraîcheur de l'âge tenoit lieu de beauté. Je ne ſçais

quoi d'indécemment libre dans leur physionomie, dans leur maintien, même dans leur ajustement, quoiqu'il eût l'air d'être simple, & qu'il semblât fait pour être modeste, me frappa & me déplut au premier coup d'œil. Quelques efforts qu'elles fissent dans la suite pour me plaire, elles ne purent me faire revenir de l'éloignement que j'avois conçu pour elles dès le premier abord. Leur tante qui s'en apperçut, & qui avoit une attention extrême pour tout ce qui pouvoit me faire peine ou plaisir, ne leur permit plus que rarement de me voir ; ce qui étoit d'autant plus facile, que mon appartement, qui tenoit à celui de la Fleury, étoit entiérement séparé des leurs, & n'y avoit aucune espéce de communication.

Il faut remarquer que, si la

Fleury, dans le temps que nous étions chez Madame Habert, ne m'avoit point donné, dans mon éducation, de principes de vertu, elle n'avoit osé au moins m'en inspirer de contraires: elle ignoroit ce que je deviendrois un jour, &c, sans intérêt alors sur ce qui pouvoit me regarder, elle m'avoit avec indifférence abandonné au soin de la nature. L'expérience de cette femme, lorsque je lui fus remise, & qu'elle put former des desseins sur moi, lui fit connoître que, née pour le bien, elle trouveroit quelques difficultés à me déterminer au mal: ma situation seule lui donna l'espérance de m'y conduire: elle avoit démêlé mon goût pour le plaisir, mon horreur pour le cloitre; elle ne connoissoit qu'un moyen de m'y soustraire, & elle contoit sur la nécessité

nécessité où je serois de m'en servir.

Il étoit simple qu'avec de telles idées, elle prît quelques précautions pour me cacher l'abîme où elle vouloit me précipiter : elle se flattoit que je ne l'appercevrois que lorsqu'il me seroit impossible de m'en retirer. La crainte même que ces filles, qu'elle disoit ses nièces, ne me donnassent à la fin quelque soupçon, la détermina à s'en défaire, &, sous prétexte qu'elles étoient redemandées par leurs familles qui les vouloient, disoit-on, établir dans leur province, elle les renvoya trois mois après leur arrivée. Immédiatement après leur départ, nous quittâmes le logement que nous occupions au Fauxbourg Saint-Germain, & nous vinmes nous établir au Marais, où la vie sim-

ple & retirée que nous menions, nous fit faire connoissance avec plusieurs femmes dans la Bourgeoisie, dans le nombre desquelles je fis choix, pour mon amie, de la veuve d'un Notaire, âgée de vingt-cinq ans, assez jolie & de l'esprit le plus adroit & le plus insinuant ; c'est cette liaison qui a causé ma perte.

Six mois s'étoient écoulés depuis la mort de Madame Habert : la Fleury jugea qu'il étoit temps de mettre fin à l'ennui de ma retraite, & elle résolut de me faire paroître dans le monde.

Vous voilà comme je vous desirois, me dit-elle un jour ; il est temps de faire paroître vos charmes : souvenez-vous que vous êtes sans fortune, qu'il faut absolument en faire une ; je vous la promets ; je vous l'assure même

brillante, ſi vous voulez m'en croire. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit vous y faire parvenir: c'eſt à vous à préſent à répondre à mes ſoins, & à ne les pas rendre inutiles. J'ai bien à ce ſujet des conſeils à vous donner; mais ce n'en eſt pas encore le moment: vous n'en avez pas beſoin pour plaire; c'eſt quand vous aurez plû qu'ils vous ſeront néceſſaires.

*M*a premiere ſortie d'éclat fut deſtinée à *la* promenade. De toutes celles de Paris, je ne connoiſſois que le Luxembourg. On arrêta donc que je paroîtrois aux Thuilleries un de ces jours marqués, où tout ce que Paris renferme, ſemble être convenu de ſe rendre. Rien ne fut négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à faire valoir ces triſtes attraits dont la nature ne ſemblem'avoir douée

que pour mon infortune. Mon ajustement cependant, malgré les plus galantes recherches, avoit un air de simplicité & de modestie qui ne le rendoit que plus piquant & plus agréable.

La Fleury, après m'avoir accablé des éloges les plus outrés sur ma figure, me confia à cette veuve de Notaire dont je vous ai parlé, & dont, de mon consentement, elle avoit fait choix pour me mener dans le monde, où elle avoit ses raisons pour ne point paroître avec moi, qu'elle voila du prétexte de son âge & de quelques infirmités qui en étoient une suite. Je montai donc en carosse avec Madame de Ville (c'est le nom de mon amie) & nous partimes.

En arrivant au Pont tournant, un carosse roulant avec impétuo-

sité, accrocha le nôtre, & le choqua d'une telle violence, qu'il s'en fallut peu qu'il ne le renversât. Je mis avec vivacité la tête à la portiére, pour crier au Cocher de prendre garde à ce qu'il faisoit; &, dans le moment, un homme seul qui étoit dans l'autre équipage, fit le même mouvement & la même recommandation. Comme nos deux voitures étoient prises l'une à l'autre, nous eumes le temps de nous fixer; il eut même celui de me faire quelques excuses sur l'étourderie de son Cocher. Ce léger accident passé, les deux carosses continuerent leur route, & arrêterent presque en même-temps à la porte des Thuilleries. L'inconnu, qui m'avoit devancé de quelques minutes, étoit déja descendu du sien; il s'arrêta pour me laisser passer, &, m'ayant sa-

lué noblement & avec grace, il nous suivit dans le jardin. C'étoit un de ces beaux jours sur la fin du printemps, où la chaleur est modérée encore: tout Paris étoit à la promenade. Madame de Ville, qui étoit entrée fort jeune dans le monde, en connoissoit beaucoup de vûe & de nom; elle me faisoit remarquer tous ceux & celles qu'elle jugeoit dignes d'une attention plus particuliére, me les nommoit, & ajoutoit toujours quelques anecdotes malignes de leur vie. J'avouerai que, quelque plaisir qu'elle me causât, je ne l'écoutois cependant pas sans distraction.

Une troupe de jeunes gens qui avoient joint l'inconnu, qui ne cessoit point de nous suivre, malgré les louanges qu'ils me donnoient tout haut, & que la plus

exacte pudeur n'accompagnoit pas toujours, n'étoit pas non plus ce qui m'occupoit. Il faut en convenir ; de tous les objets que j'avois sous les yeux, aucun ne les intéressoit que ce même inconnu. Un éloge mesuré qu'il fit de moi, & décemment galant, si différent de ceux que je venois d'entendre, acheva de lui mériter de ma part un examen plus particulier que celui que j'avois déjà fait de sa personne. Pour excuser une si prompte & si vive impression, permettez que je vous le peigne. M. de Morcour (c'est le nom que j'ai sçu depuis qu'il portoit) étoit fils d'un des plus riches Financiers du Royaume. Son pere n'étoit plus ; sa mere vivoit encore. Sa fortune étoit immense. Ah ! qu'il remplissoit mal l'idée qu'on se forme ordinairement d'un Financier!

Figurez-vous toute la nobleſſe qui peut faire valoir une taille haute & réguliérement priſe ; ajoutez à cette taille, des graces dans le maintien, ſans affectation ; de l'aiſance dans les manieres, ſans indécence ; ajoutez encore une tête charmante, des yeux & un regard que je n'ai vu qu'à lui, la bouche la plus agréable, le ſourire le plus fin, les dents les plus admirables, le ſon de voix le plus touchant : voilà ce que M. de Morcour me parut être, & ce qu'effectivement il étoit. Je ne pus m'empêcher d'interrompre Madame de Ville qui continuoit ſes obſervations, pour lui demander, en le lui faiſant remarquer, ſi elle ne le connoiſſoit pas. Après qu'elle l'eut attentivement regardé, elle me répondit que non, qu'elle ne l'avoit jamais vu : ainſi, malgré ma

curiosité, je fus forcée de sortir des Thuilleries sans être plus instruite.

Je prolongeai la promenade aussi long-temps qu'il me fut possible. Notre inconnu, qui ne nous avoit pas perdu de vue, voyant que nous nous disposions à la terminer, nous devança de quelques pas pour faire avancer notre carosse. Madame de Ville lui fit un remerciement poli de cette attention; une révérence embarrassée fut le seul que je pus lui faire. J'étois d'une émotion qui sûrement auroit été remarquée, si le peu de jour qu'il faisoit alors l'avoit permis. Il mit le comble à mon trouble en me présentant la main pour monter en carosse : enfin, après de nouveaux remerciemens de la part de ma conductrice, nous nous éloignames, & je le perdis de vûe.

Nous étions arrivés que le cœur me battoit encore : je n'avois pas, dans tout le chemin, proféré un ſeul mot ; je n'en pus proférer un ſeul de toute la ſoirée. Un mal de tête violent que je prétextai, mit fin aux plaiſanteries de Madame de Ville qui ſans doute m'avoit pénétré, & aux queſtions de la Fleury qui ſe faiſoit rendre le compte le plus exact des ſuccès qu'elle prétendoit que je devois avoir eu. Je frémiſſois qu'il ne fût queſtion de l'inconnu dans les réponſes qu'on lui faiſoit : infailliblement elle auroit lû ſur mon viſage l'intérêt qu'il m'inſpiroit : heureuſement qu'on ne parla de lui qu'à l'inſtant que je me levois pour me retirer dans ma chambre. La curioſité d'entendre ce qu'on alloit en dire, & le jugement qu'on alloit en porter,

m'arrêta quelques mómens à la porte. Madame de Ville faisoit alors l'histoire du jour ; elle la fit bien, car mon cœur l'applaudit. Je ne fermai point les yeux de toute la nuit ; je vous épargne le détail des pensées qui moccuperent ; vos cœurs sont tendres ; ils ont aimé : vous les devinez aisément.

L'abbatement où je parus le lendemain, persuada à la Fleury qu'effectivement j'avois été incommodée la veille : elle me demanda cependant si je voulois sortir, & où je desirerois aller : aux Thuilleries, répondis-je avec vivacité. L'air animé que je pris en ce moment, & la rougeur qui me couvrit le visage, lui firent sans doute faire quelques réflexions : elle me regarda fixement ; mon trouble en augmenta. Vous n'êtes

point dans votre aſſiette ordinaire, me dit-elle ; qu'avez-vous donc ? Cette queſtion, toute ſimple qu'elle étoit, acheva de me déconcerter : je me mis à pleurer au lieu d'y répondre. Mais vous êtes étonnante, reprit-elle ; jamais je ne vous ai vu dans l'état où vous êtes ; vous avez ſûrement quelque choſe d'extraordinaire ; ne voulez-vous pas me l'apprendre ?

J'allois avoir à ſoutenir un examen embarraſſant, & d'autant plus que j'ignorois moi-même ce qui ſe paſſoit dans mon ame : j'y éprouvois de la joie, de la triſteſſe, de la peine, du plaiſir, tous les contraires enfin ; je n'avois pas quinze ans encore, comment aurois-je pu me reconnoître dans ce cahos d'idées & de ſentimens ! Un Domeſtique, qui entra, mit heureuſement fin à la déſagréable

ſituation où j'étois : il dit quelques mots tout bas à la Fleury qui ſe leva avec précipitation, & qui ſortit ſur le champ. Madame de Ville qui entra quelques momens après, me fit agréablement la guerre ſur la rêverie où elle me trouva plongée, & y ajouta quelques railleries fines ſur mes diſtractions & mon mal de tête de la veille ; mais, s'appercevant qu'elle m'embarraſſoit, elle détourna avec adreſſe la converſation, & ne me parla plus que de choſes indifférentes.

Après plus de deux heures d'abſence, la Fleury rentra. Allons, Mademoiſelle, me dit-elle de la porte, préparez-vous à ſortir ; j'ai donné ordre qu'on vous aille chercher un caroſſe ; vous paroiſſez avoir de l'humeur ; je veux que vous l'alliez diſſiper. Madame,

continua-t-elle en regardant Madame de Ville, aura la bonté de vous accompagner au Palais royal où j'ai dessein de vous envoyer aujourd'hui : je suis sûre que vous trouverez qu'il vaut bien les Thuilleries: ce mot me rendit tout mon embarras ; je rougis, je pâlis : la Fleury m'examinoit ; aucun de mes mouvemens ne lui échapoit. Vous faites bien l'enfant, me dit-elle en haussant les épaules ; mais il faut vous le pardonner, cela est encore de votre âge ; avec le tems vous deviendrez raisonnable ; je l'espére du moins, & c'est pour vous que je le souhaite.

En vain je voulus faire difficulté de sortir ; il n'y eut pas moyen de s'en défendre ; il fallut s'habiller. Le carosse arriva, & nous partimes, Madame de Ville

& moi. Il est de convention à Paris dans toutes les promenades publiques, quelques immenses qu'elles soient, de n'en occuper jamais qu'un très-petit espace, où se rend indistinctement tout le monde qui s'y promene. Pour nous conformer à cet usage, dont il n'est pas permis de s'écarter, nous gagnames ce qu'on appelle la grande allée; il y avoit beaucoup de monde, mais bientôt je n'y vis plus personne, lorsqu'après avoir assez indifféremment jetté les yeux de tous côtés, j'apperçus, au bord de l'allée où nous entrions à quelque distance de la foule, le seul objet dont j'étois occupée, mon inconnu seul, assis sur une chaise, qui paroissoit rêver profondément: le voilà, m'écriai-je, entraînée par un mouvement que je ne fus pas

maîtresse de réprimer. Je ne sçais si cette exclamation, qui fut très-bien remarquée de Madame de Ville, fut entendue de celui qui l'avoit causée ; mais il tourna la tête dans l'instant, & nous ayant apperçues, il se leva précipitamment, & vint au devant de nous. J'entendis peu le compliment qu'il nous fit : un tremblement universel me prit ; je ne pouvois me soutenir. Je me trouve mal, dis-je à demi voix ; effectivement ma pâleur effraya Madame de Ville & l'inconnu. Ils me prirent sous les bras, & m'aiderent à gagner une chaise. Ce petit accident fit événement dans la promenade. (Il faut à Paris très-peu de chose pour en faire un.) Nous fumes bientôt entourées de tout ce qui étoit dans le jardin ; le monde, de moment à autre, augmentoit

considérablement, malgré les soins de l'inconnu pour l'écarter.

Il faut vous arracher d'ici, me dit tout bas Madame de Ville : l'air que vous y respirez, est, je crois, très-dangereux à votre état. Alors elle me prit sous le bras, & se disposa à m'emmener. L'inconnu se mit en devoir de nous suivre : elle s'y opposa avec politesse ; elle accepta seulement son secours, pour lui aider à me tirer de la foule ; &, après l'en avoir remercié, & supplié sérieusement de ne nous pas conduire plus loin, elle m'entraîna plutôt que je ne la suivis, hors du jardin, & nous gagnames notre carosse.

Désolée de ce qui venoit de m'arriver, sans connoître bien précisément l'espéce de tort que je me reprochois, j'étois d'une confusion qui ne se peut qu'ima-

giner : abſorbée dans mes idées ; je gardois un profond ſilence ; Madame de Ville enfin m'obligea de le rompre. Comme il étoit de bonne heure, elle avoit ordonné au Cocher de nous conduire au bois de Boulogne. Je vois bien, me dit-elle en riant, après m'avoir quelques inſtans conſidérée avec attention, que, ſi je vous laiſſe faire, notre converſation prendra à peu près le train intéreſſant de celle d'hier : paſſe pour celle-là ; peut-être ne ſçaviez-vous pas bien alors ce que vous ſentiez vous-même ? Mais n'eſt-il pas vrai que l'aventure qui vient de vous arriver, a débrouillé vos idées, & que vous êtes maintenant très-en état d'en rendre compte ? Je l'aſſurai, en rougiſſant, que je n'entendois rien du tout à ce qu'elle me vouloit dire.

Ah ! reprit-elle, je vais m'expliquer plus clairement : vous êtes fort jeune, fort tendre ; aucun objet n'a pu encore vous toucher ; vous n'avez jamais vu le monde ; vous y paroissez hier pour la premiere fois : vous êtes belle ; un jeune homme charmant (car il l'est) vous rencontre, vous admire, vous suit. Son attention d'abord vous flatte, & finit par vous intéresser : son image se grave dans votre cœur, qui, formé pour aimer, le reçoit volontiers : la raison vous dit qu'il faudroit l'en bannir, qu'il y a de l'imprudence de se livrer à une impression, sous quelque forme agréable qu'elle se présente, lorsque l'objet en est inconnu. De-là des combats & des irrésolutions qui agitent, qui tourmentent, & qui, dans le vrai, redoublent le mal,

au lieu de le guérir. Le même objet se présente encore aujourd'hui ; le trouble augmente ; le cœur palpite ; la tête tourne : voilà, je crois, à peu près votre histoire. M'entendez-vous bien à présent?

Un tendre embrassement fut toute ma réponse. Avouez, reprit-elle, que vous voilà bien soulagée : rien n'est plus fatiguant à garder que le secret de la situation où vous êtes ; il augmente les peines qu'elle cause, & diminue les plaisirs qu'elle donne. Il est cependant, poursuivit-elle, des précautions à prendre : il faut d'abord, & avant tout, connoître votre amant. Je croirois pouvoir répondre que le même trait qui a blessé votre cœur, a vivement frappé le sien ; mais cela ne suffit pas : il faut sçavoir quel but peut

avoir votre passion, quelle doit en être la fin, en un mot, ce que vous en devez espérer ou craindre.

Madame de Ville ajouta encore beaucoup d'avis à ce sujet, dont pas un ne tendoit à me faire combattre mon penchant. J'avois trop peu d'expérience, & j'étois trop préoccuppée, pour m'appercevoir du danger que je courois, & où m'entraînoient insensiblement ses conseils. Ils s'insinuoient avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne m'offroient point l'image du crime. D'ailleurs mon cœur, pur alors, & à peine sorti des mains de la nature, n'en avoit encore aucune espéce d'idée. Hélas! c'est à ma liaison avec cette dangereuse amie, que je dois mon infortune. Les graces de son esprit, la douceur de son caractère,

son extrême tendresse pour moi, me firent lui donner la préférence sur plusieurs femmes respectables, à peu près de son âge, que je voyois chez la Fleury, & qui m'auroient sans doute préservée du dernier des malheurs. Mais, à quinze ans, lorsque l'on a la liberté du choix, s'avise-t-on de préférer, à ce qui paroît fait pour plaire, ce qui ne semble que tristement estimable !

Ma passion, connue de mon amie, & la liberté d'en parler, me rendit toute celle que j'avois perdue; & nous nous entretenions avec notre gaieté ordinaire, lorsque, notre carosse ayant retourné, nous apperçumes encore notre inconnu dans le sien, qui vraisemblablement nous avoit suivies.

Il fit arrêter son carosse, en descendit, & vint au nôtre s'in-

former comment je me trouvois. J'eus pour cette fois la force de lui répondre moi-même, & de le remercier du secours qu'il m'avoit donné. Après quelques complimens qui n'avoient rien d'intéressant que le ton & l'air qui les animoient, nous nous séparames.

Je suis plus contente de vous, me dit Madame de Ville; il y a cependant encore bien des choses à vous reprocher. Votre son de voix n'est pas assuré; vos yeux sont tendres. Apprenez que le moyen d'inspirer de l'amour, n'est pas toujours d'en montrer : la certitude d'être aimé, ne fait souvent naître, dans la plûpart des hommes, que le desir d'en abuser. Le jour, qui commençoit à tomber, mit fin à notre promenade & aux leçons de mon amie. Quelques affaires qui l'appelloient chez elle,

la firent me quitter, lorſqu'elle m'eut remis à la porte de la Fleury.

Eh bien! me dit cette femme, lorſqu'elle me vit entrer; comment vous trouvez-vous à préſent? La promenade étoit-elle belle? Vous y êtes-vous amuſée? Avez-vous pris au Palais-Royal le mal de tête que vous prites hier aux Thuilleries? Et voyant que je rougiſſois, & ne lui répondois rien; comme la voilà décontenancée, reprit-elle; mais, ſçavez-vous bien que cette timidité, pouſſée à l'excès, eſt déplacée, & qu'elle peut vous devenir nuiſible? Il en faut un peu, j'en conviens; elle eſt toujours, à votre âge, la marque de cette pudeur ſi néceſſaire à la beauté, qui ajoute tant à l'intérêt qu'elle inſpire, & augmente même les deſirs qu'elle

fait

fait naître ; mais elle doit avoir des bornes, ſans quoi elle ne feroit d'une femme qu'une ſtupide prude ; &, de tous les caractères que vous pourriez avoir, celui-là ſans doute, dans la ſituation où vous êtes, feroit le plus ridicule & le plus nuiſible. Toute la ſoirée ſe paſſa en de ſemblables diſcours : de temps en temps la Fleury y ajoutoit quelques maximes qu'elle avoit peine à me faire goûter ; mais mon reſpect pour cette femme, que j'étois accoutumée à regarder & à aimer comme ma mere, éloignoit les réflexions déſavantageuſes qu'elle me donnoit ſans ceſſe occaſion de faire ſur elle.

Un après-ſouper aſſez long, & qui me le parût encore davantage par l'ennui que j'y éprouvai, me fit voir arriver avec plaiſir le moment de nous retirer. Les tendres

idées qui m'occupoient, & qui me suivirent dans ma chambre, ne m'empêcherent point, pour cette nuit, de me livrer au plus doux repos. Hélas ! je le goûtai avec autant de tranquillité que s'il n'avoit pas dû être suivi le lendemain du plus affreux des événemens.

Je sortois à peine du lit, qu'un Domestique entra dans ma chambre, & m'annonça M. de Morcour. Comme ce nom m'étoit inconnu, je fis réponse qu'on eût à le conduire chez Madame Fleury. On me dit qu'elle étoit sortie dès le matin pour quelques emplettes (elle m'avoit effectivement prévenue la veille qu'elle en avoit à faire) & qu'elle avoit recommandé, en sortant, que, si quelqu'un qu'elle avoit désigné, venoit la demander avant son retour, on me lui fît parler.

Sans imaginer qui ce pouvoir être, je donnai ordre qu'on fît entrer.

Figurez-vous quelle fut mon agitation, lorſqu'ayant jetté les yeux du côté de la porte, je vis paroître mon inconnu ! Malgré l'excès de mon trouble, celui de M. de Morcour ne m'échappa point. Il prononça avec peine, & en bégayant, quelques excuſes ſur le temps & l'heure qu'il avoit choiſi pour me voir ; mais, le pouvant, ajouta-t-il, a-t-il pu dépendre de moi d'en différer l'inſtant ? Si quelque choſe peut troubler le plaiſir que je goûte, c'eſt que ce n'eſt point votre aveu qui m'en fait jouir. Dites donc au moins, ajouta-t-il, que vous permettez que je me livre à tous les tranſports qu'il m'inſpire ?

Je ne lui répondis rien ; mais

sans doute que mes yeux lui accorderent la permission qu'il demandoit : car il me remercia avec vivacité de l'avoir obtenue.

Il me seroit difficile de vous rendre compte de cette conversation : nous y sentimes beaucoup plus que nous n'y parlames. Je ne sçais point comment tout cela s'arrangea ; mais, sans m'en douter, sans m'en appercevoir, il s'établit entre nous une confiance aussi entiere, que si le temps & une connoissance parfaite l'eussent formée. J'écoutois avec la plus extrême avidité tout ce que me disoit M. de Morcour ; je lui répondois avec cette ingénuité touchante, charme de l'âge que j'avois alors, & que donne toujours l'innocence. Je ne voyois dans mon amour rien au-delà du sentiment qu'il m'inspiroit ; &, si je réprimai quelques transports trop vifs de mon

amant ; ce fut plutôt par cette ſorte d'inſtinct que m'avoit donné la nature, que par l'idée d'aucune eſpéce de danger qu'ils puſſent me faire courir.

M. de Morcour m'a avoué pluſieurs fois depuis, que, quoiqu'il n'eût pas alors de moi l'opinion qu'il devoit en avoir, ma grande jeuneſſe, ma candeur, & ce caractère impoſant que porte la vertu, l'avoient forcé au reſpect, malgré le plus violent deſir d'en manquer.

Il m'apprit alors que, le jour qu'il m'avoit vue aux Thuilleries, il avoit poſté un de ſes gens à la porte, pour ſuivre notre caroſſe, quand nous ſortirions, le Cocher n'ayant pas ſçu lui dire qui j'étois; que c'étoit par ce moyen qu'il en avoit été inſtruit, auſſi-bien que de ce qu'étoit la Fleury; qu'aſſuré

d'un accès facile, il étoit venu la veille lui parler lui-même; qu'ayant conclu ensemble leur arrangement, c'étoit elle qui l'avoit envoyé au Palais-Royal, l'assurant qu'elle m'y feroit trouver; qu'ils étoient convenus ensuite que, dès aujourd'hui, sa maison lui seroit ouverte, & qu'il pourroit m'y voir.... Il en étoit là de sa narration qui, si j'avois eu plus d'usage, m'auroit fait faire bien des réflexions sur la liberté de sa conduite, & sur la facilité de celle de la Fleury, lorsqu'un bruit confus de voix que nous entendimes sur l'escalier, dans lesquelles nous reconnumes celle de la Fleury, nous interrompit.

Comme ce bruit augmentoit considérablement, nous nous levames pour aller voir ce que ce pouvoit être. Jugez de notre éton-

nement, du mien ſur-tout, lorſque j'apperçus la Fleury qui faiſoit d'inutiles efforts pour fermer le paſſage à trois jeunes gens qui étoient entrés malgré elle, & qui avoient enfin pénétré juſqu'à la porte de ma chambre. Je vous ſupprime les éloges outrageans dont je fus accablée dès qu'ils me virent paroître : je ne puis les répéter, & vous ne pourriez les entendre, non plus que les horreurs qu'ils vomirent contre la Fleury.

Un d'eux, plus près de moi que les autres, s'élança dans ma chambre, &, m'ayant bruſquement ſaiſi par un bras, m'entraîna avec violence. M. de Morcour qui d'abord leur avoit parlé avec douceur, outré de cette brutalité qui vraiſemblablement n'étoit pas la ſeule que j'euſſe à craindre, mit avec fureur l'épée à la main, &

força celui qui me tenoit à me laiſſer aller. Mes cris firent abandonner à la Fleury l'entrée de ma chambre, qu'elle défendoit toujours. Les deux jeunes gens, à qui elle la diſputoit, y entrerent avec elle, & tous deux voyant leur camarade aſſez embarraſſé à ſe défendre contre M. de Morcour, qui le pouſſoit vigoureuſement, ils eurent la lâcheté de mettre l'épée à la main. Repréſentez-vous mon état.

M. de Morcour, appuyé contre la muraille, ſe défendoit vaillamment : j'étois auprès de lui ; j'aurois voulu parer tous les coups qu'on lui portoit : hélas ! je lui en ſauvai bien quelques-uns ; mais je ne pus l'empêcher d'en recevoir un au milieu du corps, qui l'étendit à mes pieds, & dont le ſang rejaillit ſur moi.

Pendant que ces trois hommes égorgeoient mon amant, la Fleury, qui crut ne devoir plus rien ménager, avoit ouvert les fenêtres, & crioit au ſecours de toute ſa force. Ces clameurs aſſemblerent le peuple, & firent accourir la garde, qui enfonça la porte qui donnoit dans la rue, ſe ſaiſit d'abord des trois aſſaſſins qui ſe diſpoſoient à fuir, & monta enſuite dans ma chambre, où cette affreuſe ſcène venoit de ſe paſſer. Quel ſpectacle elle y vit! une femme étendue ſans connoiſſance; (la Fleury venoit de la perdre) à quelques pas d'elle, un homme ſans mouvement, & baigné dans ſon ſang; une jeune perſonne à terre auprès de lui, toute couverte de ce même ſang qu'elle s'efforçoit d'arrêter, ſans autre ſecours que celui de ſes mains

qu'elle tenoit ſur la plaie.

Mon état auroit dû toucher ; il prouvoit que je n'étois point coupable : on me traita cependant comme ſi je l'euſſe été. Malgré mes pleurs, mes cris, mon déſeſpoir, on m'arracha d'auprès de mon amant : on me traîna avec violence ſur l'eſcalier, & dans la rue, à travers une foule innombrable de peuple.

J'avois eu de la force pour ſoutenir la douleur ; je n'en eus point pour ſupporter l'ignominie. Je ne ſçais ce que je devins alors, ni quelle formalité on obſerva. L'évanouiſſement où je tombai, fut long, & je n'en revins que pour me voir livrée à de nouvelles horreurs. A peine mes yeux ſe furent-ils ouverts, qu'ils regarderent avec inquiétude s'ils ne découvriroient rien qui pût m'inſ-

truire de ce que je desirois & craignois tant d'apprendre. Hélas! au lieu de cet objet chéri qu'ils cherchoient, que virent-ils? le comble de la honte & de l'infâmie.

La Fleury étoit auprès de moi; le regard tristement fixé à terre, où la confusion se peignoit autant que la douleur. Loin de répondre aux questions précipitées que je lui faisois sur M. de Morcour, elle gardoit un morne & obstiné silence. L'image de mon amant occupoit trop mon cœur & mon esprit, pour me laisser la liberté de faire attention au lieu où nous étions, & aux différens objets qui s'y trouvoient. Lorsqu'enfin, dans le nombre de plusieurs femmes qui nous entouroient, & qui s'étoient occupées à me rendre quelques soins dans l'état dont je sortois, je fus frappée de la figure

de deux que je crus ne m'être pas inconnues, & qu'ayant un peu plus examinées, je me remis pour les deux niéces de la Fleury; qu'elle m'avoit dit avoir renvoyées en province. L'étonnement extrême que je leur fis paroître, excita de leur part de longs éclats de rire que redoublerent l'ingénuité avec laquelle je leur demandai par quel hazard nous nous trouvions ensemble, quel étoit le lieu où nous étions, & le sujet qui nous y rassembloit? Mais, me répondit une d'elles; avant que de venir ici, il est toujours quelques petits préliminaires d'usage, qui instruisent assez des raisons qui y conduisent. Il est singulier que vous ne vous en doutiez pas, & que vous en soyez si surprise & si affligée.

Je me souviens, reprit l'autre;

que la premiere fois que pareille aventure m'arriva, j'étois à peu près comme vient d'être Lucie; mais en ayant plusieurs fois essuyé de semblables, je m'y suis à la fin accoutumée. Vous serez comme moi, ajouta-t-elle en m'adressant la parole ; vous vous y ferez par la suite. Ces petits accidens sont presquein dispensables dans notre état, & nous sont plus avantageux que nuisibles. En sortant de la retraite où on nous condamne pour quelque temps, nous reprenons, en rentrant dans le monde, tous les charmes de la nouveauté que nous avions perdue. Elles me tinrent ensuite une infinité de propos que je ne puis vous répéter, qui, quelques clairs qu'ils fussent, étoient pour moi d'une obscurité impénétrable. Ce fut enfin la Fleury qui m'en donna l'explication.

Ah ! Lucie, s'écria-t-elle tout à coup, en répandant un torrent de larmes, & en se traînant avec peine à mes pieds, où elle resta prosternée, quelques efforts que je fisse pour la relever : Ah ! Lucie, c'est mon indigne avidité qui cause tout votre malheur : me le pardonnerez-vous jamais ? De quelques crimes que j'aie noirci ma vie, celui que je me reproche le plus, & dont je me punirai sévérement le reste de mes jours, si le regret & le remord m'en laissent encore quelques-uns, est d'avoir abusé du pouvoir que me donnoient sur vous votre extrême jeunesse & l'autorité qui m'a été confiée. Mais, ô Dieux ! de quel moyen le Ciel s'est-il servi pour vous retirer de l'abîme où j'allois vous précipiter ! Ce lieu infâme, accoutumé à retentir de la voix

du crime & du libertinage, étoit-il fait pour entendre les gémissemens de la vertu & de l'innocence! Alors, sans quitter la posture humiliée où elle étoit, elle me donna les odieuses lumiéres qui m'étoient nécessaires pour connoître toute l'étendue de mon infortune, & m'en faire redouter une plus grande encore: elle m'apprit que l'affreux malheur qui nous étoit arrivé, avoit été causé par la rencontre qu'elle avoit faite le matin, en rentrant chez elle, des trois jeunes gens que j'y avois vus, & qu'elle avoit connus dans le temps que ses prétendues niéces (qu'elle m'avoua ne lui être rien) demeuroient avec elle; que ces jeunes gens, qui l'avoient reconnue, malgré les précautions dont elle avoit usé pour se dérober à leurs regards, étoient entrés

chez elle, quels que fussent ses efforts pour les empêcher : elle m'apprit encore qu'après que l'on m'eut entraînée hors de la chambre, un garçon Chirurgien s'étant trouvé dans la foule qui avoit suivi la Garde, on avoit, avec les draps de mon lit, qu'on avoit déchirés, bandé la plaie de M. de Morcour, & arrêté son sang; qu'ensuite nous avions tous été conduits chez le Commissaire; qu'alors elle avoit nommé M. de Morcour, qui sur le champ avoit été transporté chez lui; que les trois jeunes gens avoient été envoyés en prison, & qu'elle & moi, sur leur rapport, ayant été jugées plus libertines que criminelles, on nous avoit transférées où nous étions, entrepôt ordinaire de l'espéce dont nous avions l'air d'être, jusqu'à ce qu'on ait prononcé

contre elles la ſentence qui les force au repentir de leur faute, dans la retraite où on les condamne.

Ne me faites point de grace, Lucie, ajouta-elle ; commencez le ſupplice que je mérite.... Ah! celui que je redoute davantage, & qui me punira le mieux, c'eſt les juſtes & ſanglans reproches que vous avez droit de me faire : au nom de Dieu, ajouta-t-elle, ne me les épargnez point : la honte de les mériter, terminera peut-être ma malheureuſe vie. Quel que fût le juſte déſeſpoir dont j'étois ſaiſie, les cris de douleur de cette femme pénétroient mon cœur, & je tâchois de la conſoler, lorſque tout-à-coup notre priſon s'ouvrit, & que je vis paroître Madame de Ville. Je me débarraſſai avec vivacité de la Fleury,

qui me tenoit les genoux embrassés avec force, & fus avec transport me jetter dans les bras de mon amie. Sortons vîte de cet abominable lieu, me dit-elle ; je vous expliquerai comment j'ai découvert que vous y étiez.

Malgré mon empressement à la suivre, je ne pus abandonner la Fleury, sans lui marquer quelque sensibilité : je fus à elle, & je la relevai avec attendrissement. Quels que soient vos torts, & quelque douleur mortelle qu'ils me causent, lui dis-je, vous les sentez trop, pour que j'en puisse garder de ressentiment. Rassurez-vous donc ; je ne me rappellerai que vos soins pour mon enfance, & je vais travailler à vous prouver que je veux oublier les uns, pour ne me ressouvenir que de la reconnoissance que je vous dois

pour les autres. Je l'embraſſai, & je ſortis enſuite avec Madame de Ville. Un caroſſe nous attendoit ; nous y montames, & elle donna ordre qu'on nous conduisît chez elle.

Alors je lui demandai, en tremblant, ſi elle n'avoit rien appris de M. de Morcour, que je lui dis être mon inconnu.

Je ne ſçais encore de lui que ſon accident, me répondit-elle ; j'avois à vous ſecourir, & ce ſeul ſoin m'a occupée. Votre malheur parvint bientôt juſqu'à moi ; on m'en détailla les plus horribles circonſtances : j'accourus chez vous ; vous n'y étiez déja plus ; je n'y vis que le Domeſtique de la Fleury, qui venoit d'y rentrer, & qui étant ſorti pour quelque commiſſion, après vous avoir annoncé M. de Morcour, ne s'étoit

point trouvé à la ſanglante ſcène qui s'étoit paſſée chez ſa maîtreſſe. Il me dit ſimplement qu'il venoit d'apprendre dans le voiſinage, qu'elle & vous aviez été conduites chez le Commiſſaire, où je me rendis ſur le champ; mais quelque diligence que j'euſſe faite, j'y arrivai trop tard, vous veniez d'en ſortir: ce fut là qu'on m'inſtruiſit de quelques odieuſes particularités de la vie de la Fleury, avant & depuis ſa ſortie de chez Madame Habert votre parente: on les avoit appriſes des jeunes gens qui avoient été arrêtés avec vous. Jugez de mon étonnement: cette femme, depuis que je la connoiſſois, avoit toujours mené une vie ſimple & rangée qui en avoit impoſé à tout le quartier; mais vous ne pouvez avoir d'idée de ma douleur, lorſ-

que l'on me dit que votre ſort étoit confondu avec celui de cette malheureuſe, & que vous étiez au moment de partager la peine à laquelle elle devoit être condamnée. Je ne perdis point de temps en regrets inutiles ; je vole chez le Magiſtrat, de qui dépendent les détails de cette eſpéce, & on me renvoya chez le Commiſſaire, qui m'aſſura qu'ayant rempli les devoirs de ſa charge dans cette circonſtance, les ſuites de cette affaire ne le regardoient plus. Je fis à celui qui devoit être votre Juge, un abrégé ſimple & vrai de votre hiſtoire & de celle de la Fleury. Madame Habert, votre parente, que je nommai, me ſervit plus que tout ce que j'aurois pu dire. Le Magiſtrat l'avoit particuliérement connue : il ſe rappella de vous avoir vue chez

elle, & fut touché de la peinture que je lui fis de votre situation. Comme d'ailleurs il me connoît, & que M. de Ville avoit été son Notaire, il me crut aisément, & je n'eus point de peine à en obtenir l'ordre qui m'étoit nécessaire pour vous retirer de l'infâme lieu d'où vous venez de sortir.

Vous imaginez bien quels furent mes remercimens à mon amie : ma reconnoissance égaloit l'importance du service qu'elle venoit de me rendre.

Mais ce n'étoit point assez pour tranquilliser mon cœur, que la plus vive, la plus mortelle inquiétude ne cessoit de déchirer, elle pénétra aisément ce qui s'y passoit. Songeons à vous premierement, me dit-elle, ensuite nous ferons toutes les diligences nécessaires pour vous instruire de ce

que vous desirez tant d'apprendre. O ciel! ajouta-t-elle d'un air attendri, dans quel état ne la voilà-t-il pas! Effectivement je n'étois pas reconnoissable. Mes habits, comme je l'ai déja dit, tous teints de sang, joints à la pâleur qui défiguroit mes traits, me donnoient un air effrayant qui inspiroit autant l'horreur que la compassion.

Lorsque nous fumes arrivées chez elle, nous primes quelques précautions, en descendant de carosse, pour n'être point apperçues. L'éclat de mon aventure avoit fait dans le voisinage une impression qu'il n'étoit pas facile de détruire. Madame de Ville me dit, à ce sujet, qu'ayant arrêté que nous ne nous séparerions plus, elle étoit déterminée à changer de demeure. Il nous sera plus fa-

très-jolie, n'avoit jamais fait parler d'elle : il est même certain qu'elle avoit des mœurs ; & il est à présumer que, si elle avoit prévu les suites de ma passion pour M. de Morcour, elle eût de bonne foi, dans les commencemens, travaillé à la détruire. Mais, éblouie du brillant de la fortune qu'elle imaginoit qu'elle me feroit faire, loin de chercher à l'affoiblir, elle ne chercha au contraire qu'à la fortifier ; preuve certaine que, pour conduire une jeune personne, un cœur pur est moins nécessaire qu'un esprit éclairé. La sagesse n'est que pour nous ; les lumiéres sont pour les autres.

Madame de Ville employa peu de temps aux informations qu'elle étoit allée faire : elle revint avec une diligence presque incroyable, m'apporter enfin ces nouvelles

tant souhaitées. M. de Morcour, à ce qu'elle me dit, n'avoit repris la connoissance que lorsqu'arrivé chez lui, un Chirurgien avoit pansé sa blessure, qui, quoique très-considérable, n'avoit point été cependant jugée dangereuse. Au reste, continua-t-elle, c'est à son Valet de chambre que je me suis directement informée; c'est à lui que j'ai parlé, & que j'ai chargé d'un billet pour son maître, dans lequel je marque simplement, sans désigner ni nom ni demeure, que la personne qui l'intéresse, & dont il doit être inquiet, est en bonne santé, & est en sûreté chez celle avec qui il l'a vue au Palais-Royal. Le Valet de chambre, à qui j'ai confié ce billet, en l'assurant qu'il contenoit un secret important pour son maître, & dont sa vie, dans l'état où il étoit, pouvoit

peut-être dépendre, m'a promis d'être exact à le rendre, & à en apporter la réponse chez une femme de mes amies qui demeure auprès de M. de Morcour, & que sur le champ j'ai été prévenir pour qu'elle fût exacte à nous l'envoyer. Si le Domestique est fidéle, tout ira le mieux du monde : s'il ne l'est pas, nous chercherons un autre expédient. Reposez-vous du soin de le trouver sur mon amitié pour vous.

Tout réussit au gré de nos desirs : le billet fut rendu, & il n'y avoit pas deux heures que Madame de Ville étoit rentrée, lorsqu'on lui en apporta un de la part de son amie : il ne contenoit que ce peu de mots que nous jugeâmes tracés de la propre main de M. de Morcou,

Billet.

» Vous me rendez à la vie ;
» Madame ; avec quel ſoin je vais
» la conſerver, pour la conſacrer
» toute à l'amour & à la recon-
» noiſſance «.

Pour abréger des détails qui n'ont rien d'intéreſſant, lorſqu'ils ne ſont point indiſpenſables pour l'éclairciſſement d'un fait, ou pour amener un événement, je paſſe ſous ſilence mes inquiétudes tout le temps que M. de Morcour mit à ſe rétablir. Au bout de quinze jours, lorſqu'il fut entiérement hors d'affaire, quoique trop foible encore pour quitter la chambre, nous nous diſpoſions, mon amie & moi, à changer de logement, lorſque tout-à-coup je tom-

bai dangereuſement malade. La force de l'âge m'avoit ſoutenue quelque temps ; mais les violentes ſecouſſes que j'avois eſſuyées, & les allarmes continuelles que m'avoit cauſé enſuite l'état de M. de Morcour, me firent à la fin ſuccomber. Je fus près de trois ſemaines entre la vie & la mort : Madame de Ville en voulut d'abord dérober la connoiſſance à mon amant ; mais le danger où j'étois, ayant conſidérablement augmenté, elle crut devoir l'en inſtruire. Vous penſez bien quel effet produiſit ſur lui cette nouvelle : quelques efforts que l'on fît pour le retenir, & quelque priere que pût lui faire ſa mere, de ne pas ſortir encore, rien ne fut capable de l'arrêter. Sous prétexte d'ennui & de deſir de chercher à le diſſiper, il ſortit enfin, & ſe fit

conduire en toute diligence chez Madame de Ville.

J'étois plus mal ce jour là que je ne l'avois encore été : le Médecin venoit de décider qu'il me restoit tout au plus quelques heures à vivre : Madame de Ville étoit au désespoir, & jettoit presque les hauts cris. Au plus violent transport qui m'avoit agitée, avoit succédé un épuisement si extrême, qu'on l'avoit jugé être l'entier dépérissement de la nature. Ce fut dans cet état que me trouva M. de Morcour : celui où il vit mon amie, le fit avec saisissement arrêter à la porte de ma chambre, & voyant redoubler les pleurs de Madame de Ville, faut-il donc que je meure, s'écria-t-il ? N'ai-je plus d'espérance ? Le son de cette voix chérie, toute expirante que j'étois, pénétra dans l'instant jus-

qu'au fond de mon cœur ; & y ranima le principe de la vie prête à s'y éteindre. Le rideau de mon lit étoit fermé ; je l'ouvris avec une vivacité dont assurément on ne m'auroit pas cru capable, dans l'affoiblissement où j'avois l'air d'être. Une glace qui me rendoit tous les objets qui étoient dans ma chambre, me fit entrevoir celui que je cherchois : il m'apperçut dans le même instant, vint se jetter à genoux auprès de mon lit, saisit mes foibles mains que je lui tendis, & les couvrit de baisers & de larmes. Il n'y avoit point de milieu ; il falloit que l'émotion que j'éprouvois, me coûtât ou me rendît la vie : ce fut ce dernier effet qu'elle opéra. L'amour étoit le principe de mon mal ; il le fut de ma guérison. Après une crise des plus violentes, où l'on crai-

gnit tout pour mes jours, je fus entiérement hors de danger. M. de Morcour ne me quitta qu'après l'assurance la plus positive qu'il n'y en avoit plus à redouter.

Effectivement ma jeunesse, les soins de mon amie, & le plaisir de voir mon amant, qui me donnoit tous les instans dont il pouvoit disposer, me remirent entiérement en peu de jours; de sorte que nous fumes bientôt en état de quitter le logement où nous étions, pour en aller occuper un que Madame de Ville avoit arrêté dans le quartier du Palais-Royal.

La maladie de M. de Morcour & la mienne, m'avoient laissé trop peu de liberté, pour songer à la Fleury. Guéris l'un & l'autre, je m'occupai des moyens de lui tenir la parole que je lui avois

donnée de travailler à son élargissement. M. de Morcour, que j'en chargeai, voulut bien s'y employer, & l'obtint. Cette femme fut remise en liberté, & n'en fit plus un indigne usage : elle n'osa me voir ; mais elle m'écrivit une lettre fort tendre, où le repentir le plus sincére étoit vivement exprimé. Ayant ensuite rassemblé toute sa fortune, & fait de l'argent de ses meubles, elle m'en fit tenir la plus grande partie, & ne se réserva précisément que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre au fond d'une retraite, où elle se destinoit, me disoit-elle, à pleurer ses fautes le reste de sa vie. En effet, je n'entendis plus parler d'elle.

Je menois la vie la plus heureuse ; j'aimois mon amie ; j'adorois mon amant. Mes jours s'é-

couloient dans de continuels plaisirs ; je les goûtois avec tous les transports dont me rendoit capable la sensibilité de mon cœur.

M. de Morcour, par l'habitude de me voir, avoit appris à me connoître. Malgré la violence de sa passion, nous vécumes trois mois dans la plus grande intimité, sans qu'il hazardât rien qui pût essentiellement me déplaire. Ce fut ce ménagement, dont il eut l'adresse d'user dans les commencemens, qui lui fournit par la suite les moyens de n'en plus garder. Il sçut, par sa réserve & par son respect, m'inspirer cette confiance aveugle & cette sécurité funeste qui, en nous dérobant la vue du danger, & en nous en ôtant la crainte, ne nous y précipite que plus facilement.

Quand il se fut assuré que mon

amour n'avoit plus que de bien foibles barriéres à oppofer au fien, il changea peu à peu de conduite, & bientôt ce ne fut plus cet amant timide & refpectueux qui laiffoit plutôt deviner qu'il aimoit, qu'il ne fembloit l'ofer dire; c'étoit un amant vif & emporté, qui reffentoit les plus violens defirs, & qui vouloit les infpirer.

Un jour, entr'autres, que Madame de Ville étoit abfente pour quelques affaires, & que je me trouvai feule avec lui, j'eus à effuyer le plus violent des combats; j'en fortis cependant victorieufe, mais fi indignée contre M. de Morcour, que, quelques prieres qu'il employât pour m'appaifer, quelques larmes qu'il pût répandre, quelques pardons qu'il me demandât, je lui ordonnai impérieufement de fortir fur le champ.

Il vit bien qu'il falloit céder à ce premier mouvement : il me connoiſſoit trop pour craindre qu'il n'eût des ſuites.

Hélas ! il ne ſe trompoit pas. A peine ſe fut-il retiré, que mon cœur, mon trop foible cœur lui avoit déja pardonné. Je fus cependant quelques jours sans vouloir le revoir ; j'en avouai le ſujet à Madame de Ville, & je ne lui diſſimulai point les allarmes que me cauſoient les tranſports de M. de Morcour, & la difficulté que je commençois à m'appercevoir qu'il y auroit à les contraindre.

Eh bien ! me répondit-elle, il faut qu'il travaille à vous les faire approuver : j'ai prévu ce qui vous arrive. Certaine de votre vertu, je n'ai point redouté pour elle l'épreuve où je me doutois bien que la mettroit à la fin votre

amant. Il doit à présent la connoître, & être assuré qu'il n'y a point pour lui de triomphe à en attendre. Cette certitude étoit nécessaire pour détruire l'impression qu'a du faire sur son esprit la dangereuse femme à qui vous devez votre éducation. Comment vouliez-vous qu'élevée & formée par elle, vous fussiez ce que vous êtes?

Elle m'ajouta encore qu'elle étoit persuadée que M. de Morcour travailleroit avec ardeur à obtenir le consentement de sa famille pour notre mariage; qu'il n'y avoit, après tout, de différence entre lui & moi, que celle qu'y mettoit la fortune; que c'étoit un caprice du sort, que l'amour feroit trop heureux de réparer. Il est certain que Madame de Ville pensoit alors de bonne foi tout ce qu'elle me disoit; il étoit dans son

caractère de ne douter de rien.

M. de Morcour fut enfin reçu au bout de quelques jours; Madame de Ville étoit présente: elle s'étoit chargée du soin de lui parler & de l'engager à prendre des mesures pour assurer notre commun bonheur: elle saisit, avec son adresse ordinaire, la premiere occasion qui se présenta de le faire expliquer. Voici mot pour mot quelle fut sa réponse.

J'adore Lucie, dit-il en s'adressant à mon amie, & je l'adorerai toujours. Au plus vif sentiment qu'a fait naître le premier de ses regards, a succédé la plus sincére estime. Sa vertu est digne de sa beauté, & l'une & l'autre le sont de tout l'amour qu'elle m'inspire. Si j'étois le maître de mon sort, il seroit dès cet instant uni au sien pour jamais; mais je vous trom-

perois, continua-t-il en s'adressant à moi, si je vous laissois croire, ma chere Lucie, que je puisse être à vous de l'aveu & du consentement de ma famille. Ma mere, vaine & ambitieuse, a des vûes d'établissement pour moi, auxquelles rien ne sera capable de la faire renoncer : elle a même pris à ce sujet, avec une famille respectable, des engagemens qu'elle ne voudra jamais rompre. Je ne vous dissimulerai même pas que, si elle découvroit ma passion pour vous, il n'est point d'effets funestes que vous n'eussiez à redouter de son ressentiment & de sa violence, & qu'il est très-essentiel qu'elle l'ignore.

Quelque injuste que soit le pouvoir que donne l'extrême opulence, il n'est que trop vrai que rien ne lui résiste : voilà les obstacles

qui s'oppofent à notre union ; ils ne feront peut-être pas invincibles : efpérons tout du temps & de notre conftance ; l'un peut amener des événemens, l'autre nous donnera le courage de les attendre.

Cette cruelle réponfe, que je n'avois pas prévue, me caufa la plus vive douleur : elle m'apprenoit qu'on avoit des vûes d'établiffement pour mon amant, & l'ingrat qui m'en inftruifoit, ne me raffuroit que bien foiblement fur les mortelles appréhenfions que cette idée devoit me faire naître. Je connoiffois le caractère dur & impérieux de fa mere : il m'en avoit entretenu bien des fois : je fentois tout l'afcendant qu'il lui donnoit fur celui de fon fils, qui étoit de la plus extrême douceur.

Ah ! je vous perdrai, lui dis-je

en fondant en larmes ; vous n'aurez jamais la fermeté de résister à votre mere ; elle vous contraindra de m'abandonner ; je dois m'y attendre. Il faut la prévenir ; il faut ne plus vous aimer ; hélas ! il faut donc mourir.

Et pourquoi ce soupçon & cette crainte, reprit M. de Morcour en se jettant à mes genoux ? Seriez-vous assez injuste pour douter que je ne vous aime autant & plus que vous ne m'aimez ? Pensez-vous que je puisse consentir, sans mourir, à être à une autre qu'à vous ? Ah ! soyez persuadée que je perdrai le jour mille fois, plutôt que de renoncer à mon amour.

Madame de Ville, dont la tendresse devoit m'être plus fatale que celle de mon amant, que la mienne même, s'unit à M. de Morcour pour calmer mes allar-

mes. Les soins de l'une, les protestations de l'autre, parvinrent enfin à dissiper mes frayeurs. Hélas ! il en étoit temps encore ; j'aurois pu vaincre ma foiblesse ; j'aurois du moins pu me préserver d'en être entiérement vaincue ; mais les pernicieux conseils de Madame de Ville, qui trembloit toujours de me voir arracher la fortune qu'elle croyoit m'être offerte, & qui ne voyoit plus qu'un moyen de me l'assurer, qui étoit, me disoit-elle sans cesse, une confiance entiére en mon amant ; l'amour de cet amant, qui chaque jour prenoit de nouvelles forces ; mon âge (j'avois à peine seize ans) le sien ; il en avoit au plus dix-huit ; la facilité de nous voir ; la liberté avec laquelle nous nous voyons ; la familiarité, qui est une suite de l'habitude ; que d'écueils !

Etoit-il poſſible de les éviter toujours ? L'époque du bonheur de M. de Morcour, fut celle de la fin du mien : ce fatal inſtant répandit ſur tous ceux qui le ſuivirent, un ſentiment d'amertume, que l'amour & l'amitié eurent bien le pouvoir d'adoucir quelquefois, mais qu'il leur fut impoſſible de détruire entiérement. La ſituation où je me trouvai au bout de quelques mois, ajouta à mes regrets. M. de Morcour, qui en reçut la nouvelle avec tranſport, m'en repréſentoit avec douceur l'inutilité. Vous ne m'aimez donc point, me diſoit-il ſouvent : ah ! Lucie, ſi le moindre des ſentimens qui rempliſſent mon cœur, animoit le vôtre, ne feroit-ce point un bonheur pour vous que celui dont je jouis ? Et de vaines allarmes ſur un avenir incertain,

troubleroient-elles la douceur des plaiſirs que le préſent nous procure ? Pluſieurs mois ſe paſſerent de cette ſorte : M. de Morcour, plus amoureux que jamais ; moi, toujours auſſi tendre, ſans ceſſer d'être auſſi triſte.

Madame de Morcour fut forcée, vers ce temps-là, pour quelques affaires, d'aller paſſer pluſieurs mois dans une de ſes Terres, à quarante lieues de Paris. Je propoſai à ſon fils, qui ne devoit point l'y ſuivre, de choiſir, dans les environs de Paris, une petite maiſon, & de l'aller habiter pendant l'abſence de ſa mere. Il y conſentit volontiers, &, le jour même du départ de Madame de Morcour, nous fumes nous établir à Paſſy, dans une maiſon charmante que mon amant avoit eu ſoin d'orner & de pourvoir de

toutes les choses utiles & agréables.

Ce fut dans cette maison qu'au milieu des plus affreuses douleurs, & du danger le plus évident de perdre la vie, je la donnai à une fille ; cher & malheureux fruit de mon amour ; enfant infortuné, dont le jour n'éclaira que la honte, en confirmant à jamais celle de sa coupable mere.

Je n'étois pas encore rétablie, lorsque Madame de Morcour revint à Paris. Son fils voulut m'y ramener ; mais mon goût pour la vie retirée & tranquille que je menois, & ma tendresse pour ma fille que, malgré les oppositions de son pere, je nourrissois moi-même, l'engagea à se rendre aux instances que je lui fis de me laisser à Passy avec Madame de Ville qui nous y avoit suivis, & qui

ne voulut point me quitter.

J'y paſſai trois années auſſi heureuſe qu'on peut l'être, quand né pour la vertu, on ſe trouve entraîné dans le vice. Il n'étoit point queſtion de mariage pour mon amant ; ſa mere ſembloit avoir perdu de vûe le projet qu'elle en avoit formé. Nous avions à la vérité bien des années encore à redouter ſon pouvoir ; mais ſon fils me marquoit tant d'amour, il ſembloit aimer ſi bien ſa fille, que, quelle que fût la foibleſſe de ſon caractère, il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût jamais le déterminer à nous ſacrifier l'une & l'autre. Madame de Ville ne ceſſoit de me faire valoir ces raiſons : j'avois trop d'intérêt à les trouver bonnes, pour chercher à les combattre. Je devins donc un peu plus tranquille. M. de Mor-

cour venoit partager notre solitude aussi souvent que pouvoit le lui permettre les ménagemens qu'il avoit à garder avec sa famille. Un seul Valet de chambre, dont il se croyoit sûr, sçavoit notre secret. Les jours qu'il restoit à Paris, ce même Valet de chambre m'apportoit ses lettres & lui reportoit les miennes.

Cependant ma fille s'élevoit; elle faisoit mes seuls plaisirs, quand je ne voyois pas son pere, & ajoutoit à ceux que je ressentois, lorsqu'il me venoit voir. Trois années s'écoulerent donc avec toute la rapidité des jours que marque le bonheur; mais, hélas! je touchois à leur terme.

Un soir qu'un mal de tête violent m'avoit forcée de me mettre au lit plutôt qu'à l'ordinaire, je fus réveillée, au moment que je venois

nois de m'endormir, par M. de Morcour : sa visite, à l'heure qu'il étoit, m'effraya. Calmez-vous, ma chere Lucie, me dit-il en m'embrassant ; je viens seulement vous annoncer que ma mere m'entraîne demain à la campagne, à dix lieues de Paris, chez le Comte de Furcé. J'ai eu beau résister, il a fallu se rendre à ses prieres plutôt qu'à ses ordres. Comme il n'y a pas deux heures que cette partie est formée, & qu'elle s'exécute demain de grand matin, je n'ai trouvé, pour vous en instruire, que ce seul moment : c'est, au reste, à ce qu'on m'a assuré, un voyage de dix à douze jours ; je vous proteste que, s'il passe ce temps, on fera d'inutiles efforts pour m'arrêter, & que je reviens auprès de vous avec ce tendre

empressement que vous méritez si bien d'inspirer.

Il ne devoit me paroître, dans ce voyage, rien que de très-simple sans doute : cependant je sentis, lorsqu'il me fut annoncé, un frémissement dont je ne pûs me défendre ; je dissimulai mon trouble à M. de Morcour ; je craignois qu'il ne lui fît prendre le parti de rester à Paris, ce qui lui auroit pû attirer quelque mortification de la part de sa mere. *Il* passa une partie de la nuit à s'entretenir avec moi, &, à la naissance du jour, après les adieux les plus tendres, nous nous séparâmes. Il me laissa le cœur si serré & l'esprit si agité, que je ne pus fermer les yeux ; mais un billet que je reçus de lui l'après-midi, & qu'il m'avoit écrit avant de par-

tir, diſſipa entiérement mes inquiétudes.

Les dix jours qu'il devoit être abſent, s'écoulerent ſans que j'en fuſſe tourmentée. Il étoit convenu que, ne pouvant m'envoyer ſon Valet de chambre de chez le Comte de Furcé, vû la diſtance des lieux, & les ſoupçons que pourroit faire naître ce meſſage, je ne recevrois point de ſes lettres tout le temps qu'il y reſteroit; mais trois ſemaines, un mois, s'étant paſſés ſans que j'en entendiſſe parler, jugez quelles furent mes allarmes. J'envoyois tous les jours à Paris, ſçavoir s'il étoit de retour: on répondoit que non; & l'on fit conſtamment la même réponſe pendant près de deux mois, ſans qu'on pût rien tirer des raiſons qui l'arrêtoient ſi long-temps. Vous ſentez tout ce que j'avois

à souffrir, & de quels soupçons étoit déchiré mon cœur.

Madame de Ville, qui partageoit mes peines, craignant de m'y voir succomber, m'offrit un jour d'aller elle-même s'informer de leur cause. Je resterai, me dit-elle, dans les environs de la Terre du Comte de Furcé; je ferai en sorte de voir M. de Morcour, de lui parler, & de m'instruire enfin de ce que renferme d'extraordinaire sa conduite avec vous. J'acceptai avec transport sa proposition, &, après l'avoir tendrement suppliée de faire toute la diligence dont je la connoissois capable, nous résolumes qu'elle partiroit sur le champ, &, effectivement, peu d'heures après elle partit.

Je ne vous dis point ce que j'éprouvai de tourmens les huit jours qu'elle employa à son voya-

ge ; mais, Dieux ! peuvent-ils être comparés à ceux que devoit me faire souffrir son retour ? L'instant de ce retour si funeste & si impatiemment attendu, arriva enfin... Ciel barbare ! tu ne m'as donné la force de soutenir le coup qu'il alloit me porter, que pour me rendre à jamais insupportable cette existence malheureuse que tu voulus me conserver, & que je désirai si inutilement voir anéantie.

Tranquillité, bonheur, plaisir, innocence, tout me fut ravi dans cet affreux moment. Une vie que je déteste, & un amour plus détesté encore, furent tout ce qui me resta.

J'étois au lit, où je m'amusois avec ma fille, lorsque je vis entrer M^de^. de Ville. Le premier coup d'oeil que je jettai sur elle, ne fut

que trop capable de m'inſpirer le plus juſte effroi : elle avoit l'air abbattu & conſterné ; ſes yeux, en ſe fixant ſur moi, ſe remplirent de larmes. Elle approcha, en tremblant, de mon lit, & s'y laiſſa tomber ſans prononcer un ſeul mot ; enſuite elle me ſerra avec tendreſſe dans ſes bras, me quitta pour prendre ma fille, & nous couvrit, à l'une & à l'autre, le viſage de ſes pleurs. J'étois ſaiſie, je n'oſois lui faire de queſtions ; cependant je brûlois d'être éclaircie.

Eh bien ! lui dis-je enfin, que m'annonce l'état où je vous vois ? Au lieu de me répondre, elle redoubla ſes pleurs. Ah ! c'en eſt fait, m'écriai-je, M. de Morcour ne m'aime plus ; j'en ſuis ſans doute abandonnée...... Il vous adore toujours, interrompit-elle d'une voix entrecoupée ; mais,

hélas ! ce n'eſt plus que pour ſon ſupplice & pour le vôtre. Il m'aime encore, repris-je avec vivacité ? Eh ! comment donc eſt-il poſſible que nous ſoyons malheureux ? Je la preſſai alors de m'en inſtruire ; j'eus toutes les peines du monde à l'y réſoudre. Je vais, me diſoit-elle avec toute l'expreſſion de la douleur, je vais porter la mort dans votre ſein ; je vais vous le déchirer mille fois. Lucie, ajouta-t-elle en joignant les mains : au nom de ma tendre amitié, ne l'exigez pas de moi ; vous n'apprendrez que trop tôt ce que je n'ai pas la force de vous dire. Elle réſiſta encore quelque tems ; mais mes prieres, mes careſſes, mes larmes, mon déſeſpoir, la déterminerent enfin.

Vous voulez abſolument que je parle, me dit-elle : ah ! vous

louerez mon silence, lorsque je l'aurai rompu ; n'importe, vous l'exigez, il faut vous satisfaire. Eh bien ! toutes vos craintes, que j'ai tant travaillé à détruire, toutes vos appréhensions, que j'ai si souvent condamnées, tous vos pressentimens que j'ai tant combattus, tout n'est que trop justifié. M. de Morcour ne peut être à vous ; il n'y sera jamais : enfin, ajouta-t-elle en baissant la voix, & en se couvrant le visage de ses mains, il est marié depuis six semaines à Mademoiselle de Furcé.

Quelque préparée que je dusse être au malheur qu'on m'annonçoit, vous ne pouvez avoir d'idée du sentiment cruel qui déchira mon ame. L'effet que peut produire la foudre, n'est ni plus prompt ni plus violent que celui que produisit sur moi cette terrible nou-

velle. Je reſtai immobile ; mes larmes, qui couloient avec abondance, s'arrêterent tout à coup : l'univers entier diſparut à mes yeux ; je ne vis plus rien dans la nature. Hélas! dans les plus beaux, dans les plus heureux jours de ma vie, je n'y avois jamais vu que mon amant : cet affreux état me l'auroit peut être coûtée cette vie malheureuſe ; mais un objet intéreſſant me la ſauva, en me rendant à ma premiere ſenſibilité.

Un mouvement non réfléchi me fit tendre les bras à ma fille qui étoit reſtée ſur mon lit, & que j'avois miſe à quelque diſtance de moi, quand Madame de Ville étoit entrée. Cette enfant crut ſans doute que c'étoit une invitation de s'y rendre : elle en étoit trop éloignée ; mais, en ſe rapprochant autant qu'il lui étoit

poſſible ; elle prit une de mes mains qu'elle porta à ſa bouche, en prononçant tendrement les noms de pere & de mere. Ces noms ſi doux, que je me plaiſois tant à lui faire répéter, malgré l'abſorbement où j'étois, pénétrerent juſqu'au fond de mon cœur. J'ouvris les yeux, que je tenois fermés, je les fixai ſur elle ; je les en détournai enſuite, &, la repouſſant doucement : oublies à jamais, lui dis-je, ces noms ſi chers; ils ne ſont plus faits pour toi ; il ne te reſte perſonne à qui les adreſſer. La pauvre petite, frappée vraiſemblablement du ton & de l'air dont je prononçai ces paroles, ſi différent de celui que j'avois coutume d'avoir avec elle, ſe mit à pleurer amérement. Hélas ! on auroit dit qu'elle m'avoit entendue ! Les efforts qu'elle fit

pour reprendre la main que je lui avois retirée, ses cris redoublés qui sembloient me la demander, ce nom de mere qu'elle répétoit sans cesse, ranima toute ma douleur, que le saisissement avoit pour ainsi dire concentrée dans le fond de mon ame : mes larmes commencerent à couler; je la pris dans mes bras; je la pressai contre mon sein. Hélas! lui dis-je, ces caresses si tendres dont tu m'accables aujourd'hui, tu me les refuseras peut-être un jour. Pourras-tu me pardonner ton infortune, lorsque tu la connoîtras, & que tu seras en âge de la sentir? Mais songes au moins, quel que soit ton sort, qu'il ne pourra jamais égaler toutes les horreurs du mien; tu n'auras à gémir que d'une honte forcée qu'il n'a pu dépendre de toi d'éviter, & dont te couvrira un pré-

jugé aussi injuste que barbare. Que ta vie soit pure, qu'elle soit innocente, tu peux, à force de vertus, réparer le crime de ta naissance; mais, moi, rien peut-il effacer celui de te l'avoir donnée? Les sanglots alors m'étoufferent la voix: Madame de Ville qui étoit toujours présente, craignant la violence de mes transports, que la présence de mon malheureux enfant sembloit augmenter, voulut l'arracher de mes bras. Ah! laissez-là-moi, m'écriai-je en l'y retenant avec force; laissez-là-moi: c'est le seul bien qui me reste, le seul qui me fera éternellement regretter la perte de tous les autres. Je ne desirois de la fortune, je ne souhaitois de l'honneur que pour elle. Que pouvoit me faire à moi l'un & l'autre? L'amour ne me suffisoit-il pas?

Ne me tenoit-il pas lieu, ne me dédommageoit-il pas de tout?..... Il y faut donc aussi renoncer à cet amour, ajoutai-je en levant les yeux au Ciel: ne pouvant parvenir à le vaincre, il faudra sans cesse le combattre; & l'ingrat qui m'y condamne, consolé dans les bras d'une autre, rira sans doute des inutiles efforts qu'il n'est que trop sûr que je ferai pour y réussir.

Ne cherchez point à augmenter vos douleurs, me dit Madame de Ville, par l'idée d'une infidélité dont M. de Morcour n'est point capable; vous n'en êtes, il est vrai, pas moins à plaindre: peut-être même l'êtes-vous davantage. La légéreté de votre amant, le mépris dont elle le couvriroit, vous vengeroit en quelque sorte; mais vous n'avez à lui reprocher que la foiblesse de son

caractère, & rien à la tendresse de son cœur. Vos douleurs sont les siennes; il a de plus que vous, celle que lui fait éprouver la nécessité de les renfermer toutes. Vous êtes surprise, continua-t-elle, voyant que je la regardois avec étonnement, & vous avez peine à comprendre comment il est possible que, sans cesser de vous aimer, il ait cessé d'être à vous. Rien ne feroit cependant plus facile à prouver, si vous étiez en état de m'entendre. Alors, croyant lire dans mes yeux, que la certitude d'être aimée encore me feroit une consolation, & qu'elle m'obligeroit, en travaillant à m'en convaincre, elle me fit le récit suivant, que je vous abrégerai autant qu'il me sera possible.

J'arrivai à la Terre du Comte

de Furcé, me dit-elle, le jour même que je vous eus quittée. Comme il n'y a point d'Auberge dans les environs où nous étions convenues que je m'arrêterois, je descendis à une espéce de Ferme qui aboutissoit à un grand bois, qu'on me dit être à un quart de lieue du Château. La fatigue d'une grande route que je dis avoir faite, l'heure qu'il étoit, qui ne me permettoit point d'aller plus loin, & quelque argent que je donnai, m'en firent accorder l'entrée, & me valurent les soins les plus empressés de la part de ceux qui en étoient les maîtres. On me conduisit à la chambre la plus commode de la maison, & une jeune fille (celle de mes Hôtes) qu'à son babil j'avois jugée propre aux éclaircissemens que j'étois venue chercher, me fut

envoyée, à ma priere, pour me tenir compagnie pendant qu'on me préparoit un léger repas dont j'avois dit avoir beſoin.

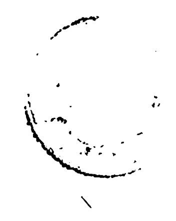
Cette fille fut à peine entrée, que mon impatiente curioſité ne me permit plus de différer à m'inſtruire de ce que je deſirois ſi ardemment ſçavoir.

Je ne lui fis cependant d'abord que des queſtions vagues & générales ſur le pays : inſenſiblement j'en fis de plus particulieres ſur M. de Furcé; je lui demandai s'il venoit ſouvent à ſa Terre, & s'il y reſtoit long-temps? Je ne l'y avois jamais vu plus de huit jours de ſuite, me répondit-elle ; mais le mariage de ſa fille, qui s'eſt fait ici, & la maladie de ſon gendre qui a penſé mourir, l'y retiennent depuis deux mois.... Et quel eſt ce gendre, interrompis-je avec

précipitation ? On l'appelle M. de Morcour, reprit-elle : il n'eſt pas de ſi grande naiſſance que M. le Comte ; mais il eſt bien plus riche ; & on aſſure qu'il lui en a coûté bien de l'argent pour épouſer Mademoiſelle de Furcé.

Vous comprenez aiſément, ma chere Lucie, combien m'avoit frappé & ſaiſi le nom de votre amant : ce ne fut qu'en me faiſant la plus extrême violence, que je pus prendre ſur moi de faire quelques queſtions ſur le temps que s'étoit conclu ce fatal mariage, & ſur la maladie de M. de Morcour.

Il y a ſix ſemaines, me répondit la jeune fille, que le mariage s'eſt fait très-ſecrettement au Château : M. de Morcour preſque auſſitôt eſt tombé très-dangereuſement malade. Il y a des gens de la maiſon qui diſent que la



caufe de cette maladie n'eft autre chofe que fon antipathie pour fa femme, qu'il ne peut fouffrir, quoiqu'elle foit jeune & belle, & que c'eft Madame de Morcour la mere qui l'a forcé de l'époufer. Ce qu'il y a de vrai, ajouta-t-elle, c'eft qu'il a l'air bien chagrin & qu'il eft fort changé. Lorfqu'il fort, il vient fe promener dans le bois que vous voyez, qui tient à notre maifon; très-fouvent même il vient jufqu'ici, il fe fait alors donner une chambre, où il s'enferme feul, & où il refte quelquefois bien tard.

D'après ce que je venois d'entendre, je fus tentée de revenir vous joindre. Que pouvois-je fçavoir de plus? Votre amant marié, tout n'étoit-il pas dit?

Cependant l'état où on m'affuroit qu'il étoit, & la difficulté que j'avois à comprendre comment il

étoit possible qu'ayant pour vous tout l'amour que je lui avois connu, & qu'il étoit aisé de juger qu'il avoit encore, on eût pû si facilement & en si peu de temps le résoudre à son mariage, me fit naître le desir de le voir & de lui parler. Je m'informai donc à la jeune fille, combien il y avoit de temps qu'elle ne l'avoit vu chez son pere. Bientôt huit jours, me répondit-elle ; & j'ai sçu, d'un des Domestiques du Château, que, s'étant trouvé plus incommodé qu'à l'ordinaire, il n'étoit point sorti du tout.

Comme il n'étoit pas possible, dans la circonstance, d'oser risquer une lettre, je resolus d'attendre que le hazard me fournît l'occasion de le voir & de l'entretenir : elle fut quelques jours à se présenter. J'avois chargé la fille

de mes Hôtes de veiller à ses promenades du bois, & de lui dire, lorsqu'elle le trouveroit, qu'une personne qui avoit à lui parler, l'attendoit à la Ferme. Ce ne fut qu'avant-hier qu'elle le rencontra, & elle me l'amena sur le champ.

Dès qu'il m'apperçut, ses yeux se remplirent de larmes ; il vint à moi les bras ouverts, & m'y tint long-temps embrassée. Et Lucie, me dit-il d'une voix basse : c'est tout ce qu'il eut la force de prononcer. Lucie, lui répondis-je, aussi émue qu'il pouvoit l'être, Lucie actuellement se meurt d'inquiétude, & mourra bientôt de désespoir. Ah Dieux ! s'écria-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil, ah Dieux ! je l'ai donc perdue !

Je ne veux point mettre sous

vos yeux, continua Madame de Ville, le tableau touchant de sa douleur ; vous en pouvez juger par la vôtre ; elle peut seule lui être comparée. Quelle que fût cependant la pitié qu'elle m'inspira, je ne lui épargnai pas les reproches que je croyois qu'il méritoit. Quoi ! vous aimez Lucie, lui dis-je, & vous avez pu vous résoudre à en épouser une autre ? Vous sçavez qu'en l'abandonnant, vous la couvrez d'ignominie pour jamais ; vous sçavez encore que vous ne pouvez rompre les plus tendres noeuds de l'amour, sans rompre en même-temps les plus sacrés liens de la nature ; vous devenez à la fois amant parjure & pere barbare, en arrachant, à une femme charmante qui vous adore, l'espoir de justifier un jour sa tendresse pour vous ; vous arrachez

en même-temps, à l'infortuné fruit de votre amour, celui de réparer la honte de sa naissance : le voilà condamné à en rougir éternellement, ainsi que sa malheureuse mere. Ce titre chéri, elle ne peut plus le conserver ; vous venez de l'anéantir, en anéantissant pour ainsi dire l'être de l'enfant qui pouvoit le lui donner. O Ciel ! ajoutai-je, quoi que puisse me dire en votre faveur l'état où je vous vois, comment voulez-vous que je vous justifie ?

Voilà donc ce que pense Lucie, me dit alors M. de Morcour ; voilà les idées odieuses qu'elle se forme, & les reproches qu'elle croit avoir droit de me faire ; mais quelque injustes qu'ils soient, je n'ose m'en plaindre..... Ecoutez, reprit-il après quelques momens de silence, je ne prétends point me

justifier ; mon funeste engagement me condamne. Mais, vous qui connoissez mon cœur comme celle qui le posséde, vous qui sçavez à quel excès je l'idolâtre, voyez si j'ai pû, si j'ai dû résister. Ah ! que ne m'a-t-on pas fait envisager pour elle ! Apprenez les horreurs où l'auroit exposée mon refus, & jugez-moi ensuite.

Je suis venu ici, continua-t-il, sans le moindre soupçon du coup que l'on m'y destinoit. Monsieur de Furcé, le même jour que nous partimes pour sa Terre, fut retirer du Couvent sa fille, qu'il nous avoit dit la veille qu'il meneroit avec nous. Je sçavois bien que ma mere & lui avoient formé le projet d'une alliance entre nos familles ; mais, comme depuis plusieurs années je n'en avois plus entendu parler, j'imaginois

que, pour des raifons qu'il m'importe peu de fçavoir, ils y avoient renoncé l'un & l'autre.

Je ne fuis point injufte. Qui n'auroit pas le bonheur de plaire à Lucie, en trouveroit fans doute à plaire à Mademoifelle de Furcé. Elle a de la beauté, tout le monde en convient, & je lui dois ce témoignage qu'elle a de la vertu.

Les premiers jours de notre arrivée ici n'eurent rien d'extraordinaire; & je vous avouerai même qu'efpérant être bientôt de retour auprès de ce que j'aime, je les y paffai fans ennui. Le Comte eft aimable; un fils qu'il a, plus âgé de deux ans que fa fille, a tout l'efprit qu'il eft poffible d'avoir; & cette fille elle-même me paroiffoit alors charmante.

Lorfque le temps que j'avois marqué à Lucie fut écoulé, je voulus

voulus revenir à Paris. Ma mere usa, pour me retenir, du même moyen qu'elle avoit employé pour m'engager à partir, c'est-à-dire; que, sans se servir de son autorité, dont elle ne sçait, hélas! que trop bien faire usage, elle me pria tendrement & avec instance de lui accorder encore quelques jours, ce que je crus ne pas devoir lui refuser. J'aurois seulement desiré instruire Lucie de ce retard; mais ma mere venoit d'envoyer mon Valet de chambre à Paris, sous je ne sçais quel prétexte. Ainsi je fus forcé d'attendre (n'osant me confier à personne) qu'il me fût permis d'y retourner moi-même. J'en desirois le moment avec la plus vive impatience, & je rêvois seul un jour dans ma chambre, comment je pourrois faire pour l'avancer;

lorſque tout à coup je vis entrer ma mere. Cette ſubite apparition m'étonna ; & je ne ſçais quoi de ſévére, que je remarquai dans ſes yeux, me fit frémir ſans prévoir ce qu'il me pouvoit préſager.

Elle commença par fermer la porte avec ſoin, prit un fauteuil ; &, s'étant aſſiſe, comme je me tenois debout à quelques pas d'elle, & que j'attendois avec ſaiſiſſement qu'elle s'expliquât, approchez-vous, mon fils, me dit-elle, & vous aſſéyez. Ce que j'ai à vous dire, ne doit être entendu que de vous : je crains les ridicules éclats ; c'eſt pour les éviter que je me ſuis conduite comme vous l'allez apprendre. Je vais ſans doute vous étonner, continua-t-elle, lorſque je me fus placé près d'elle, quand je vous dirai que le ſecret de votre intrigue,

que vous avez cru si exactement gardé, n'en a jamais été un pour moi ; que, depuis un billet qui vous a été rendu le jour même de votre accident, & que vous écrivit certaine femme qui demeure avec votre maîtresse, je n'ignore rien de tout ce qui s'est passé entre vous jusqu'à l'instant de votre départ de Paris pour venir ici ; que ce même Valet de chambre, que vous avez choisi pour confident, étoit un homme à moi, que j'avois placé auprès de vous pour éclairer vos démarches, & pour m'en rendre compte.... Quoi ! le traître, m'écriai-je en l'interrompant, a pu abuser jusques-là..... Calmez ce transport, interrompit à son tour ma mere : il auroit peut-être couru des risques, s'il eut osé trahir ma confiance. Sa fortune dépendoit de sa fidélité : il en

jouit actuellément. Comme j'ai prévu que vous pourriez prendre de l'humeur contre lui, je l'ai mis en état de n'en rien craindre : vous ne le verrez plus ; mais passons, continua-t-elle, ce n'est point de lui dont il doit être ici question.

Tant que votre amour pour votre Lucie n'a pu être regardé que comme un amusement, que votre âge & l'état libre où vous étiez pouvoient rendre excusable, j'ai feint de l'ignorer ; j'ai fait plus : après les plus exactes perquisitions sur le compte de votre maîtresse, je n'ai point blâmé votre choix : il y en avoit sans doute de plus dangereux à faire pour vous ; mais, enfin, comme tout doit avoir un terme, il est temps que cette intrigue finisse. Depuis bien des années je vous

ménage l'alliance du Comte de Furcé. La grande jeuneſſe de ſa fille, nous a forcés de la différer; mais, graces à mes ſoins, vous voilà arrivé au moment de la conclure : tout eſt arrêté; en un mot, vous vous mariez cette nuit. Cette nuit, Madame, m'écriai-je en frémiſſant! Oui, cette nuit, reprit froidement ma mere, ſans me regarder; je vous ai ſauvé tout l'ennui des détails : tout ce qui doit précéder cette cérémonie, eſt fait; votre ſeule ſignature manque au Contrat. Au reſte, pourſuivit-elle, j'ai tout prévu, même pour votre Lucie; &, ſi vous jugez que quatre mille livres de rente que je lui ai aſſurés, & qui feront réverſibles à ſa fille, ne ſoient pas ſuffiſantes, vous ſerez le maître d'ajouter tout ce qu'il vous plaira à ce bienfait; j'ap-

prouve à cet égard tout ce que vous ferez, pourvû que, cela fait, il ne soit plus question d'elle : car vous sentez combien je serois mécontente, si vous étiez capable de donner à une femme charmante & à une famille respectable, le plus léger sujet de se repentir de la préférence dont ils veulent bien vous honorer.

Madame de Morcour se tut ensuite pour attendre ma réponse : je fus quelques momens sans pouvoir la lui faire. Enfin, m'étant rassuré autant qu'il m'étoit possible, je vois bien, Madame, lui dis-je, que vous n'êtes que foiblement instruite de ce que vous nommez mon intrigue avec Lucie, & que vous ne la regardez que comme une de ces liaisons que les sens seuls ont fait former, qui n'intéresse point le cœur, &

qu'on est toujours le maître de rompre. Quelque offensante que puisse être cette idée à l'objet de mon amour, je n'ose m'en plaindre ; vous ne le connoissez pas : ah ! si vous l'aviez vu seulement une fois, vous penseriez bien différemment des sentimens qu'il inspire. Je tremble à vous l'avouer, continuai-je; je vais vous déplaire; j'en gémis; mais je vous trahirois, & j'offenserois trop essentiellement Mademoiselle de Furcé, si je vous dissimulois que j'adore Lucie, que je l'adorerai toujours, que je souffrirai plutôt mille morts, que de consentir..... A m'obéir sans doute, interrompit brusquement ma mere? & peut-être l'appréhenderois-je, si je n'avois pris de justes mesures pour vous y contraindre, ou pour vous punir, si... Puisque j'ose vous résister, repris-

je vivement, c'eſt vous dire que je ſuis préparé à tout. Il eſt poſſible que je ne ſois jamais à Lucie; mais il eſt certain que je ne ſerai jamais à une autre.

Je prononçai ces mots avec une fermeté à laquelle vraiſemblablement Madame de Morcour ne s'attendoit pas : j'en jugeai du moins par la ſurpriſe qu'elle me fit paroître. Voyant qu'elle ne me répondoit rien, & impatient d'ailleurs de terminer ce fâcheux entretien, je me levai dans le deſſein de ſortir.... Un inſtant, Monſieur, me dit-elle en m'arrêtant par le bras, & en me faiſant raſſeoir auprès d'elle : un inſtant; vous venez de me ſignifier vos dernieres réſolutions; il me reſte encore à vous faire part des miennes. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : aimez-vous Lucie? ſon en-

fant vous eſt-il cher ? Beaucoup plus que ma vie, lui répondis-je. Hé bien ! Monſieur, reprit-elle, leur bonheur ou leur malheur eſt entre vos mains : vous pouvez choiſir pour elles, un ſort tranquille & une aiſance honnête leurs ſont deſtinés ; mais pour leur aſſurer l'un & l'autre, il faut épouſer ſans remiſe Mademoiſelle de Furcé, & m'en donner dans le moment votre parole : attendez à me répondre, continua-t'elle, voyant que j'allois l'interrompre, que j'aie achevé de vous inſtruire. Si vous perſiſtez dans votre refus, vous perdez votre Maîtreſſe ; un ordre ſupérieur vous l'enleve, une retraite obſcure & éloignée, qu'il vous ſera difficile de découvrir, la renfermera pour jamais ; ſon enfant arraché de ſes bras ira groſſir le nombre de ces in-

fortunés à qui la charité a marqué des asyles, & n'aura plus de ressources à espérer que celle que l'on y trouve : la réponse que vous m'allez faire, fera la destinée de l'une & de l'autre.

Alors, voyant l'effet que produisoit sur mon cœur cette affreuse menace, elle me fit l'horrible détail de ses arrangemens : sans croire, me disoit-elle, que je fusse capable de lui résister, elle n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit me forcer à me soumettre; on devoit d'abord commencer par s'assurer de moi, dans l'appréhension des obstacles que je pouvois opposer à ses cruels desseins sur Lucie, qu'elle avoit concertés avec le Comte de Furcé.

Ensuite elle me fit voir l'ordre barbare qui devoit pour toujours

m'enlever ce que j'adorois, & dont l'infortune augmenteroit encore par l'idée que peut-être j'y avois contribué. Auroit-elle pu, en effet, ne me pas ſoupçonner, ne me voyant point à ſes yeux mourir pour la défendre? Madame de Morcour me repréſenta encore, la douleur, le déſeſpoir de la malheureuſe Lucie lorſqu'on la ſépareroit de ſon enfant, qui, perdu pour elle ſans reſſource, reſteroit confondu à jamais dans la foule de ces miſérables victimes, de l'honneur, & quelquefois de la miſere.

Quelles images, ah Dieux! comment ai-je pu les ſupporter? Je connoiſſois trop ma mere pour eſpérer de la fléchir, je le tentai cependant: je me jettai à ſes pieds, j'arroſai ſes mains de mes larmes; je la conjurai de différer

au moins mon mariage, je m'engagai par serment à ne plus revoir Lucie; je ne demandai que la seule liberté de la prévenir que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre : tout fut inutile. Madame de Morcour, inébranlable, me pressa d'un ton sévere de me déterminer; &, jugeant à l'excès de mon trouble que je n'oserois la dédire, elle fit appeller le Comte. J'imaginai que s'il étoit instruit par moi même de mes sentimens, le bonheur de sa fille le toucheroit assez pour ne le pas hazarder; je n'avois plus rien à ménager : je fis donc à Monsieur de Furcé, ma mere présente, le tableau de mon état, que je peignis des couleurs les plus vives, & avec tous les transports de l'amour & de la douleur; mais, loin de se rendre aux raisons que je

lui apportois pour différer mon union avec sa fille, il fut le premier à presser Madame de Morcour, d'user de son autorité pour la conclure; jugez de mon étonnement & de mon désespoir! Devenu furieux je ne gardai plus de mesures: je tins au Comte les propos les plus outrageans sur son peu de délicatesse; je lui reprochai avec force son avidité pour le bien, qui lui faisoit sacrifier sa fille; je lui jurai avec emportement que je l'en punirois, & que je lui vendrois bien cher mon odieuse fortune, à qui seule je devois mon malheur: j'affirmai avec serment que j'idolâtrerois toujours ma Maîtresse, & détesterois éternellement ma femme. Mes menaces n'eurent pas plus d'effet que mes prieres; Madame de Morcour, que cette scene

commençoit à fatiguer, & qui craignoit que le Comte ne s'en offensât, m'ordonna impérieusement de me taire. C'est trop abuser de nos bontés, ajouta-t'elle, décidez-vous, & sur le champ : je vais donner mes derniers ordres, vous n'avez que cet instant pour les prévenir..... & voyant que je ne répondois pas, eh bien! reprit-elle, à quoi vous déterminez-vous ? à mourir, m'écriai-je avec fureur, en m'élançant pour me saisir de mon épée, qui étoit sur une table à quelque distance de moi : mais le Comte & ma Mere eurent le tems de prévenir l'usage que j'en voulois faire.

Ah! ç'en est trop, s'écria à son tour Madame de Morcour, que mon désespoir, loin de toucher, aigrissoit d'avantage; puisque rien ne peut vous rendre à la raison;

& qu'il n'eſt point de devoir que vous ne ſacrifiez à votre indigne amour ; je vais vous livrer, Ingrat, à tous les inutiles regrets qui déchireront votre ame : alors elle pria le Comte de faire introduire les gens qu'elle avoit eu la précaution de faire venir à tout événement, & quelques inſtans après je vis paroître quatre hommes : je remets ce furieux à votre garde, dit ma mere à l'un d'eux, en me montrant, ſongez à m'en répondre ; vous ſçaurez lorſqu'il en ſera tems où il le faudra conduire. Pour vous, dit-elle à un autre, en lui remettant un papier, voilà un ordre pour l'exécution duquel vous partirez cette nuit : je veux bien encore vous accorder juſque-là, ajouta-t'elle, en s'adreſſant à moi ; je vous laiſſe faire vos réflexions. Marié à minuit, ſinon

vous m'entendez ; pensez-y bien : après avoir dit ces mots, elle fit signe à ses gens de se retirer, m'en laissa deux auprès de moi, & sortit.

Lorsque je me vis seul avec mes gardes, j'essayai d'abord de tenter leur fidélité; mais ma mere avoit eu soin de les biens choisir; ils furent incorruptibles, & je ne pus même obtenir d'eux, quelqu'offre que je leur fisse, de vous faire parvenir une lettre : je passai le reste de la journée, livré aux plus douloureuses réflexions; je ne vis ni ma mere ni le Comte : j'ai sçu depuis qu'ils avoient eu l'adresse de colorer cette absence à Mademoiselle de Furcé, qui, au moment d'être uni avec elle, dut lui paroître bien ridicule. Quelque singuliere que fût cette conduite, & quoiqu'elle

dût naturellement faire soupçonner quelque chose d'extraordinaire, Mademoiselle de Furcé, à qui pour comble d'infortune je ne déplaisois pas, attendoit sans aucune espece de crainte l'instant de se rendre à l'Autel.

Cependant les heures s'écoulerent, & celle marquée pour le malheur de ma vie approchoit: ma mere ne voulant pas venir elle-même s'informer de ma derniere résolution, lorsque le moment fatal fut arrivé, elle fit appeller un de mes gardes, & le chargea de me demander à quoi j'étois déterminé. Cette homme, en s'acquittant de sa commission, ne manqua pas, ainsi qu'il lui avoit sans-doute été ordonné, de me représenter que ma réponse alloit pour toujours décider de l'état de tout ce qui m'étoit cher; que ma

résistance deviendroit inutile ; puisque celle qui en étoit la cause, l'ignoreroit à jamais. Il me remit adroitement sous les yeux, l'image terrible du sort qu'on lui préparoit, & que seul je pouvois lui faire éviter : que vous dirai-je enfin ; saisi de frayeur, plus enyvré d'amour que jamais, & transporté de rage, je demandai à parler à ma mere; c'est vraisemblablement ce qu'elle attendoit, car je la vis paroître dans l'instant : faites-moi, avant tout, remettre l'ordre contre Lucie, lui dis-je ; dès qu'il sera entre mes mains, je vous donne ma parole de vous suivre à la mort, puisque vous voulez m'y conduire. Madame de Morcour, sans me répondre, fit appeller celui qu'elle en avoit chargé, &, le lui ayant repris, elle me le donna : je le déchirai en mille

pieces ; &, ſans proférer un ſeul mot, je me levai, &, accompagné de ma mere, je me rendis où l'on m'attendoit, & où devoit ſe conſommer le barbare ſacrifice, dont la liberté de Lucie & celle de ſon enfant devoit être le prix. N'attendez-pas que je vous faſſe le détail de cette triſte cérémonie ; je ſçais bien moins que tous ceux qui y ont aſſiſté ce qui s'y eſt paſſé.

Madame de Morcour & le Comte, lorſquelle fut finie, nous menerent dans l'appartement qui nous étoit deſtiné. Il eſt probable que le changement que Mademoiſelle de Furcé remarqua en moi, joint au pleurs que je ne pus retenir & qu'elle me vit répandre, lui fit faire quelques réflexions ſur ces nœuds ſi ſingulierement formés ; ſon air étoit auſſi abattu que le mien, & ſes yeux

ſe remplirent de larmes : ma mere, qui s'en apperçut, s'approcha de moi, & m'exhorta à voix baſſe, d'avoir pour ma nouvelle épouſe tous les égards qu'elle méritoit ; ajoutant qu'elle me croyoit trop honnête-homme pour y manquer : enſuite elle ſe retira avec le Comte & nous laiſſa ſeuls. Quel que ſoit mon amour pour Lucie, je ne me rappelle point, ſans me le reprocher, la dureté de mon procédé avec Mademoiſelle de Furcé ; je vous avourai même que, malgré la violence des ſentimens qui m'agitoient, il en couta à mon cœur pour lui ſignifier le plan de vie que j'étois réſolu de mener avec elle : (on n'afflige point ſans regret une belle perſonne) Je commençai par lui déclarer qu'une force ſupérieure, à laquelle je n'a-

vois pu résister, venoit malgré moi d'unir ma destinée à la sienne: qu'entraîné par une passion à laquelle j'aimois à me livrer, & que jamais je ne chercherois à combattre, je n'avois à lui offrir que de l'estime; que je ne la lui promettois même, qu'autant que sa douceur & sa complaisance pourroient la lui faire mériter: qu'en un mot, je ne serois que son ami; que c'étoit à elle à voir si ce titre pourroit lui suffire, & si elle étoit digne de me faire regretter un jour, l'impossibilité de lui être rien de plus; que pour cela il falloit dérober à son pere & à ma mere, ce qu'elle trouveroit, sans-doute, d'injurieux dans ma froideur pour elle; que si elle en formoit la moindre plainte, j'avois pris mon parti; & qu'il n'y auroit point d'extrémité

à laquelle je ne me portâs, pour me mettre à couvert des reproches & des persécutions que ses murmures ne manqueroient pas de m'attirer.

N'en ayez aucune inquiétude, Monsieur; me répondit Mademoiselle de Furcé; je vois toute l'horreur du sort qui m'est destiné: vous êtes la victime de l'ambition, je la suis de la cupidité; votre malheur va faire le mien; mais n'importe: croyez, ajouta-t'elle tendrement & en laissant couler quelques larmes, que votre indifférence me sera assez cruelle à supporter, sans que je veuille y faire succéder votre haine: comptez-donc sur la parole que je vous donne de respecter à jamais vos peines, & de dissimuler toujours les miennes; lorsque mon cœur vous sera bien connu,

peut-être le jugerez-vous digne d'autant de pitié que le vôtre.

Ayant achevé ces mots, elle se retira dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle : je voulus l'engager à rentrer dans sa chambre, & à me laisser pour mon partage celle où elle étoit, où il n'y avoit point de lit; mais ce ne fut que les jours suivans que je pûs l'y déterminer.

C'est ainsi que se passa la nuit de ces fatales noces; c'est ainsi que se sont passées toutes celles qui ont précédé & suivi la dangereuse maladie dont je fus attaqué, & dont malheureusement je n'ai pu mourir. J'aurois bien désiré, avant & après, instruire Lucie de notre infortune; mais comment la lui apprendre? comment lui persuader que je n'y avois point contribué? l'auroit-

elle pû croire ? Ah ! ce n'étoit qu'en allant expirer à ses pieds, qu'il étoit possible de me justifier : mais comment m'y présenter ? voudra-t'elle me voir, m'entendre ! c'est cette incertitude qui m'accable, & pour augmenter les tourmens qu'elle me fait souffrir, chaque jour m'expose à de nouveaux supplices : les regrets de ma mere, qui commence à se repentir du sacrifice précipité qu'elle ma contraint de faire; *ceux du Comte, qui, malgré l'attention de sa fille à dévorer ses larmes, ne s'apperçoit que trop qu'elle n'est point heureuse & qu'elle court risque de ne l'être jamais ; la douleur tendre & réservée de cette même fille, sa douceur, sa patience, sa fidélité à me garder le secret qu'elle m'a promis ; c'est même plus mon chagrin

chagrin qui le trahit, que celui qu'elle fait paroître.

Joignez à tout cela les alarmes où je sçais Lucie, & le désespoir où je n'ignore pas qu'elle va être; & cependant je respire encore!

Tel a été, continua Madame de Ville, le récit que m'a fait Monsieur de Morcour; jugez d'après cela s'il est à plaindre, & s'il ne l'est pas peut-être plus que vous. Ah! m'écriai-je, entraînée par un mouvement de jalousie, dont je ne pus me défendre, Mademoiselle de Furcé parviendra à le consoler; il rend justice à ses vertus, il la rendra bien-tôt à ses charmes: peut-on long-tems se défendre d'aimer ce qu'on avoue être digne de l'être? elle l'aime, il veut lui plaire: elle lui plaira. Mais moi que vais-je

devenir ! en perdant son amour ; j'ai tout perdu ; il ne pourra me conserver aucune espece de sentimens ; je ne puis être pour lui qu'un objet méprisable, dès que je ne serai plus celui de sa tendresse. Sa passion pouvoit seule justifier la mienne ; l'une devient un crime dès que l'autre est éteinte ; c'est l'inconstance de l'Amant qui rend la Maîtresse coupable, elle ne l'est point du moins à ses yeux tant qu'il est fidele ; elle cesseroit *même en quelque* sorte de l'être à ceux de l'univers, s'il étoit possible qu'il le fût toujours.

Je ne veux point m'étendre sur les réflexions dont je fus tourmentée, peignez-vous seulement tout ce que peuvent faire éprouver au cœur le plus sensible, les feux ardens de l'amour, les

fureurs de la jalousie, la honte des remors.

Madame de Ville, loin d'être un adoucissement à mes maux, les augmentoit par sa présence ; elle y avoit contribué par ses pernicieux conseils, & je ne pouvois les lui pardonner. Elle me devint donc insuportable;&, quelle que fût mon attention à ne le lui pas faire paroître, elle ne fut pas long-tems à s'en appercevoir : elle m'aimoit trop, pour n'en être pas affligée; mais, voyant que toutes les consolations qu'elle s'empressoit de me donner, loin de calmer ma douleur, paroissoient l'accroître, elle prit enfin le parti que je lui avois plusieurs fois fait entrevoir qu'elle me feroit plaisir de prendre, & résolut de se retirer ; elle n'eut pas la force de me faire d'adieux, elle se con-

tenta ſeulement de m'écrire ce billet, qui ne me fut remis que lorſqu'elle fut partie.

Billet.

» J'ai des torts, je les ſens, & » croyez que je me les reproche ; » mais ne m'en puniſſez-vous » point trop, ſçachant combien » je vous aime, en me forçant » à vous quitter dans l'état où » vous êtes ? ma tendreſſe pour » vous, *à fait mon crime : ne de-* » vroit-elle point faire mon ex- » cuſe ? Je pars pénétrée de vos » douleurs & de votre indiffé- » rence ; malgré l'une, cepen- » dant, vous n'aurez qu'à dire » un mot, je ſerai toujours diſ- » poſée à venir partager les au- » tres. »

Ce départ me fit une ſorte de

plaisir ; il me livroit, ainsi que je le désirois, entierement à moi-même, & me débarrassoit d'un témoin de ma honte : je restai donc seule à penser avec ma fille; je passois les jours entiers renfermée avec elle dans mon appartement, aucun de mes gens n'osoit venir m'y distraire : cette enfant sembloit être sensible à mes peines, & à son air de tristesse on eût dit qu'elle les ressentoit ; ses innocentes caresses, ses larmes, qu'elle versoit lorsqu'elle m'en voyoit répandre, rendoient quelquefois les miennes moins amères.

J'étois un jour, comme à mon ordinaire, seule avec elle; elle étoit à peu de distance de moi, & s'amusoit pour le moment, conformément à son âge, tandis qu'absorbée dans mes idées, je baignois de mes pleurs un por-

trait de ſon pere que je tenois alors ; ma porte s'ouvrit tout-à-coup : j'étois trop occupée pour y faire attention, ſi un cri perçant de ma fille, le nom de papa, que je lui entendis prononcer & un mouvement qu'elle fit pour courir, & qui la fit tomber, ne m'euſſent tiré de ma rêverie ; je me levai avec précipitation pour aller à elle ; mais Dieu ! que devins-je ! & quel trouble me ſaiſit ! Monſieur de Morcour lui-même m'avoit devancé ; il avoit relevé & tenoit déjà dans ſes bras ſa fille, qui, bien moins occupée du petit accident de ſa chute, que du plaiſir de le revoir, l'accabloit des plus tendres careſſes. Hélas ! ce furent la nature ſeule & l'amour qui nous le firent reconnoître, il ne ſe reſſembloit plus.

Il n'eſt point d'expreſſion qui puiſſe rendre, point de pinceau qui puiſſe peindre, & ce que je ſentis dans ce moment, & ce que devoit offrir de douloureux le touchant tableau que nous formâmes tous trois.

Tremblante, ſaiſie, éperdue; j'étois retombée preſque ſans ſentiment dans mon fauteuil; mon ame fut prête à m'abandonner, la préſence ſeule de mon amant la retint ſans-doute.

Pour Monſieur de Morcour, après quelques légers aſſauts, pour ſe débarraſſer de ſa fille qui l'embraſſoit étroitement; voyant qu'elle ne le vouloit point quitter, il vint, la tenant toujours dans ſes bras, ſe jetter à mes pieds.

Ouvre les yeux Lucie, me dit-il d'une voix foible, regarde ton malheureux Amant, regarde-

le mourir à tes genoux; il vient lire dans tes regards l'Arrêt qui l'y condamne: ah! par pitié daigne le lui prononcer; affranchis-le pour jamais d'une odieuſe vie qu'il déteſte; dis que tu ne l'aimes plus, & les foibles liens qui l'y retiennent encore ſeront bientôt rompus.

Ma fille, qu'il tenoit toujours, effrayée de l'air dont il me parloit, s'arracha avec vivacité de ſes bras pour ſe jetter dans les miens; me quittoit preſque au même inſtant pour retourner à lui; nous prenoit les mains à l'un & à l'autre, les baiſoit mille fois, & jettoit de temps en temps des cris pitoyables, que redoubloient les larmes qu'elle nous voyoit répandre.

Cette triſte & attendriſſante ſcene dura long-temps, ſans que

je puſſe proférer un ſeul mot; mais, revenue de mon ſaiſiſſement, & pénétrée de l'état où étoit Monſieur de Morcour, j'oubliai bientôt mes propres douleurs pour ne m'occuper que des ſiennes.

Mon premier ſoin fut d'ordonner qu'on éloignât ma fille, dont la préſence dans cet inſtant faiſoit notre plus cruel ſupplice; enſuite, loin de faire à ſon pere les reproches auxquels il s'attendoit ſans doute, je me rendis aſſez maîtreſſe de mon déſeſpoir pour travailler à calmer le ſien.

A quoi ſervent, lui dis-je, des regrets inutiles? l'état où je vous vois m'en prouve la ſincérité; c'eſt dans celui où je ſuis, tout ce que jai le droit de prétendre, & la ſeule conſolation que je puiſſe me permettre: vous m'aimez, je le crois, & vous n'êtes que

trop sûr que je vous aime ; mais dans la position où nous sommes, nous devons songer, autant qu'il est en nous, à justifier nos sentimens aux yeux du public, & réparer ma gloire autant qu'il est possible ; montrons-nous dignes l'un de l'autre, & faisons rougir nos ennemis de l'injustice qu'ils ont eu de nous séparer. . . .

Les cruels ! interrompit Monsieur de Morcour ; quels tendres nœuds ils ont rompus : ah ! Lucie, qu'il jouiront peu du fruit de leur barbarie ! je vous adorerai toujours : leur injuste puissance ne peut s'étendre sur mon cœur, vous y regnerez jusqu'à son dernier soupir.

Prouvez le-moi donc, lui dis-je ; & si jamais je vous fus chere, si je vous la suis encore, ménagez & respectez des jours dont dépendent

les miens. J'y consentirai, reprit-il, si vous voulez vous prêter au seul moyen de me les conserver; permettez que je vous voye quelquefois ; cet adoucissement aux tourmens que j'endure, peut seul mempêcher d'y succomber ; & comme je balançois à lui répondre : je vois, dit-il, ce qui se passe dans votre ame , vous craignez ma tendresse; ah ! n'en redoutez rien , quoiqu'elle soit extrême : ne sçavez-vous pas quand vous le voulez , (& vous le voudrez sans-doute) inspirer autant de respect que d'amour ? l'un vous garantira de l'autre , c'est à vos pieds que je le jure.

Je crains bien, continua Lucie, en s'interrompant, que vous ne me jugiez avec toute la rigueur que mérite la foiblesse qui me fit donner à Monsieur de Morcour

le consentement qu'il me demandoit; je devois non-seulement le lui refuser, je devois même encore lui ôter toute espérance de l'obtenir; mais je l'adorois, j'en étois adorée; je le voyois expirant à mes pieds. Ce moment pouvoit-il être celui d'écouter & de suivre le devoir? quel cœur aussi tendre que le mien ne l'y eut peut-être oublié davantage? Monsieur de Morcour heureux & satisfait de la permission que je venois de lui accorder, sous la condition toute-fois qu'il en useroit avec précaution pour sa famille, & n'en abuseoit jamais avec moi; me promit tout ce que j'exigeai avec des transports si vifs, qu'il me fit craindre plus d'une fois qu'il me manquât de parole, dans l'instant même qu'il me la donnoit; mais lui ayant

fait sentir avec douceur qu'il rompoit l'engagement que je venois de prendre, s'il ne remplissoit pas le sien plus exactement, il m'en renouvella l'assurance, & nous nous entretînmes ensuite avec plus de tranquillité.

Il me dit alors qu'il n'étoit de retour à Paris que de la veille; que la langueur que lui avoit laissé sa maladie, ayant fait craindre à sa famille de le perdre entierement, l'avoit déterminée à quitter la campagne; que dans le nombre de plusieurs lettres qui lui avoient été remises en arrivant, il avoit trouvé un billet de Madame de Ville, qui lui marquoit son adresse, & le prioit, s'il étoit possible, de passer chez elle; que l'espérance de m'y trouver l'y avoit fait voler sur le champ; qu'il avoit été très-surpris de notre

rupture, & très touché de l'affliction qu'elle causoit à cette femme; qu'ils avoient ensemble répandu bien des larmes, & qu'il avoit résolu avec elle, qu'il viendroit me voir le lendemain, qu'il mourroit à mes pieds, ou qu'il y obtiendroit non-seulement la permission de me revoir encore, mais même mon retour à Paris auprès d'elle.

Rendez-vous à son amitié, ma chere Lucie, continua-t'il, ainsi qu'à l'ardent désir que j'ai de vous tirer de votre solitude; qu'il me seroit impossible de venir partager aussi souvent que l'exigera l'obligation de vivre que vous m'imposez.

Il me fit sentir ensuite combien il seroit aisé à sa famille, qui ne manqueroit pas de faire examiner ses démarches, de pénétrer le

motif de ces fréquens voyages à Paſſy, où elle ſçavoit que j'étois retirée; il me fit convenir que notre intelligence à Paris courroit bien moins de riſque d'être découverte, Madame de Ville, dans l'attente de notre réunion qu'elle avoit toujours eſpéré, ayant pris un logement dans un quartier inconnu, à l'extrémité du Faubourg ſaint Marceau, & ayant eu de plus la précaution, en allant s'y établir, de changer de nom.

Après que j'eus conſenti d'aller la rejoindre, nous arrêtâmes que j'en changerois auſſi, & qu'elle me feroit paſſer pour une jeune veuve de ſes parentes, nouvellement arrivée de Province pour quelques affaires; tout cet arrangement convenu, il fut décidé que dès le lendemain il ſeroit exécuté & que je retournerois à

Paris: Monsieur de Morcour me quitta pour en aller prévenir Madame de Ville.

Il est certain que, quelle que fût ma passion, aucune idée de crime ne fut alors mêlée aux sentimens qu'elle m'inspira; j'avois été frappée & attendrie du changement affreux de mon amant; à peine paroissoit-il l'ombre de ce qu'il avoit été: touchée de son état, je me crus tout permis pour prévenir les suite funestes que je craignois qu'il n'eût; notre malheur étoit sans remede, j'esperois l'y accoutumer; d'ailleurs son intrigue avec moi étoit connue de sa famille, qui ne me regardoit sans-doute que comme un de ces êtres méprisables que le goût des plaisirs entraînent & que des vues d'intérêt retiennent.

Quelle consolation dans mon

infortune de la faire revenir de cette odieuse prévention; je me proposai donc de n'être plus à l'avenir que la plus tendre amie de mon Amant, de l'engager à des ménagemens avec sa femme, de travailler même à lui inspirer les sentimens qu'il lui devoit; enfin d'établir entr'eux le calme & l'ordre qui devoient y regner: de tout cela je voyois naître le bonheur de ce que j'aimois, & le rétablissement de sa santé qui en devoit être une suite. Mesdames de Morcour pouvoient apprendre un jour que cet heureux changement étoit mon ouvrage, je ne leur paroîtrois plus alors si criminelle, je les forcerois à me plaindre, peut-être même à m'estimer: ce fut avec ces sentimens si justes, si raisonnables, que je quittai Passy. Je me

figurois que rien ne pourroit les détruire ; cette téméraire confiance acheva ma perte, & me rendit peu de temps après, plus coupable que je ne l'avois jamais été.

Arrivée à Paris avec ma fille, je fus reçue par mon amie & mon Amant, qui s'étoit trouvé chez elle, avec tous les transports de l'amour & de l'amitié ; le premier mois de notre réunion s'écoula dans le plaisir que nous trouvions à être ensemble : Monsieur de Morcour venoit exactement me voir tous les jours, je voulus alors travailler au projet que j'avois formé pour sa femme ; mais il prenoit un air si triste toutes les fois qu'il étoit question d'elle, & je craignois tant de l'affliger, que je me déterminai d'attendre, pour le presser sur cet article, que sa

ſanté, qui ſe rétabliſſoit tous les jours, le fût entierement: pendant ce temps, l'habitude de le voir, ſon amour, le mien, auquel la contrainte que nous nous étions impoſé donnoit de nouvelles forces, me firent inſenſiblement perdre de vue mes réſolutions & mon projet; peu-à-peu mes idées de vertu s'affoiblirent, mes remors s'émouſſerent, mes craintes s'évanouirent; enfin plus tendre que jamais, je me trouvai bientôt auſſi foible; & ſans un événement inattendu, le déſordre de ma vie, que j'expie aujourd'hui, dureroit peut être encore.

Six mois s'étoient écoulés depuis mon retour à Paris, jamais je n'avois été plus chere à Monſieur de Morcour, jamais il ne me l'avoit tant été; s'il s'élevoit quelque nuage dans mon eſprit,

& quelque trouble dans mon cœur, mon Amant & mon Amie travailloient avec tant de soin à le dissiper, qu'ils y réussissoient aisément. Je vivois donc assez tranquille, lorsqu'un jour que je me trouvois seule avec ma fille, Madame de Ville étant sortie pour quelques visites, où je n'avois pas voulu l'accompagner, & Monsieur de Morcour étant à la campagne pour quelque jours, j'entendis un carrosse s'arrêter à ma porte; *je croyois que c'étoit* Madame de Ville qui rentroit, lorsque l'on me vint dire qu'une jeune Dame, qui ne vouloit pas se nommer, demandoit à me parler: cet air de mystere me fit d'abord refuser de la recevoir; mais elle insista si fortement, que je consentis enfin qu'on la fît entrer.

Je n'en eus pas donné l'ordre, que je vis paroître une jeune personne de seize à dix-sept ans au plus, & avec elle tous les charmes & tout l'éclat de la plus brillante jeunesse : aux sentimens d'admiration que j'éprouvai pour elle au premier coup d'œil, en succéda bien-tôt un de respect, que m'inspira son air noble & modeste ; elle m'aborda avec grace, & pourtant avec embarras, m'examina quelques instans avec une attention très-propre à m'embarrasser moi-même, fixa les yeux sur ma fille avec émotion, & les détourna ensuite pour dérober quelque larmes, qui cependant ne m'échaperent point & dont je me sentis pénétrée ; mon attendrissement qui en fut remarqué la toucha.

On ne m'a point trompé, me

dit-elle, après quelques momens de silence, votre ame est bien tout ce qu'on m'a assuré qu'elle étoit, & je crois qu'elle vous rend digne de la démarche extraordinaire que je fais ; je lui protestai qu'elle me rendoit justice, qu'elle pouvoit s'expliquer, & que si j'étois assez heureuse pour trouver l'occasion de justifier l'idée avantageuse qu'elle vouloit bien avoir de moi, elle jugeroit par mon empressement à la saisir, *qu'effectivement je la* méritois. Vous allez juger, me dit-elle, si j'en suis bien persuadée ; c'est cette opinion que je ne doute point que vous ne confirmiez qui m'a engagée à vous voir, & à vous prévenir que les persécutions que l'on a déjà voulu vous faire, vont se renouveller avec plus de force que jamais;

qu'on a formé un projet qui peut vous être funeste, & qui ne se differe qu'à la priere de la personne la plus intéressée à son exécution; &, voyant que je changeois de visage, sans avoir l'air de s'en appercevoir, elle continua ainsi.

Monsieur de Morcour vous a sans-doute fait connoître sa mere, & la violence qu'elle a employée pour le marier vous à dû être une preuve, que c'est inutilement qu'on lui résiste tant qu'il peut lui rester des moyens de se faire obéir; son fils & l'infortunée Mademoiselle de Furcé, ont été les premieres victimes des ressources qu'elle sçait en faire; & il y a tout à craindre que vous ne la deveniez de celle qui lui reste.

Unie au Comte de Furcé, qui ressent vivement le malheur de sa fille, il a été arrêté entr'eux,

qu'on uferoit de toutes fortes de moyens pour le faire ceffer : on n'en connoît plus d'autre que votre éloignement ; l'ordre qui doit vous y contraindre eft obtenu, & vous auroit été fignifié dans toute fa rigueur, fi la jeune Madame de Morcour, qui ne penfe pas comme fes parens, qu'un cœur qui fe refufe à fa tendreffe & à fa conftance, puiffe fe rendre à la violence & à la force, n'en avoit différé l'exécution par fes larmes & par fes prieres ; mais comme il eft poffible qu'on ne la confulte pas toujours, prenez vos arrangemens en conféquence de l'avis que je vous donne, & croyez qu'un fentiment d'intérêt pour Monfieur de Morcour & de compaffion pour vous, me fait feul vous le donner : pendant ce dif-

cours

cours mes yeux s'étoient remplis de larmes ; je les tenois baissés, & n'osois plus les relever sur celle qui me parloit ; elle venoit de réveiller dans mon cœur la honte & le remord, que l'amour avoit eu la force & le pouvoir d'y assoupir : la présence de la vertu est le plus sanglant reproche du vice. J'étois saisie & troublée, je vis toutes les horreurs dont j'étois menacée ; & je les vis avec cet effroi qu'éprouve une ame coupable qui les mérite ; mille idées vinrent me tourmenter, & la plus cruelle de toutes fut celle que la personne qui me donnoit cet important avis, ne pouvoit être que celle que j'aurois cru la moins capable de me le donner : comment aurois-je pu la méconnoître, à sa jeunesse, à ses charmes, & sur-tout à sa douceur !

quelqu'ingrat que fût pour elle son mari, il aimoit à lui rendre justice, & il m'en avoit parlé mille fois avec les éloges qui lui étoient dûs. Madame de Morcour, car c'étoit elle-même, s'apperçut aisément à mon air humilié & confus des différens mouvemens qui m'agitoient. A l'état où vous me paroissez être, me dit-elle avec cette bonté touchante qui forme son caractere, je vois que vous avez pénétré qui je suis, mon projet n'a point été de vous en faire un mystere, & si je ne me suis point nommée d'abord, comptez que je n'ai craint que la révolution que je pouvois vous causer dans le premier instant; mais j'appréhende, ajouta-t-elle, que vous ne rendiez pas toute la justice que vous devez à la façon dont je pense: peut-être

ne voyez-vous en moi qu'une femme offensée, qui vient jouir avec satisfaction de la vengeance qu'on lui prépare, & qui se fait un plaisir barbare de l'avancer, en venant vous l'annoncer elle-même. Cette cruelle idée est bien loin de mon cœur, & j'en prends le Ciel à témoin, je n'ai pensé qu'à vous faire prévenir un éclat, qui en vous perdant désespéreroit ce que vous aimez: je vous avouerai même plus, d'après tout ce que j'ai entendu dire de vous, j'ai cru pouvoir me flatter que touchée de ma démarche, elle pourroit non-seulement vous faire éviter le sort qu'on vous prépare, mais qu'elle contribueroit peut-être à rendre à la vertu une ame qu'elle n'auroit jamais dû perdre: hélas! ajouta-t-elle en laissant couler quelques larmes, si vous con-

noissiez bien mon cœur ; vous ne seriez point insensible, j'en suis sûre, aux peines qui le déchirent ; jugez de tout ce qu'il doit éprouver par l'aveu que je vais vous faire. J'aime, autant qu'il est possible d'aimer, l'ingrat qui me méprise ; cependant malgré tout cet amour que sa froide indifférence ne peut affoiblir, je lui sacrifierois tous les droits qu'il me donne, si ce sacrifice pouvoit faire son bonheur ; mais un lien indissoluble nous attache l'un à l'autre, tout son amour pour vous, tout le vôtre pour lui ne peut que le lui faire abhorrer, & ne pourra jamais le rompre.

L'air, le ton, l'expression dont étoit accompagné tout ce que disoit Madame de Morcour, produisit l'effet que sans doute elle en attendoit ; ces larmes si douces,

ſi tendres, que je lui voyois verſer, pénétrerent juſqu'au fond de mon cœur; je ſentis ſon malheur; je me le reprochai, & dès ce moment je formai la ferme réſolution de plutôt mourir que d'y contribuer davantage.

Vous êtes trop digne du triomphe que vous avez eſpéré, lui dis-je enfin en tombant à ſes genoux, pour ne le pas obtenir; oui, Madame, je veux aux dépens de ma vie vous prouver que vous ne vous trompez point, lorſque vous me croyez capable, malgré mon égarement, de quelque retour vertueux; je renonce dès cet inſtant, & pour toujours, à un cœur que vous ſeule êtes digne de poſſéder; & il ne dépendra pas de moi que revenu de ſon erreur, il n'aille bientôt en gémir à vos pieds, & y obtenir un

pardon que mon repentir vous demande, & pour lui & pour moi.

Les sanglots qui m'étoufferent la voix m'empêcherent d'en dire davantage. Madame de Morcour attendrie de mon action & de mes larmes, mêla les siennes aux miennes, & me contraignit de me relever pour me remettre auprès d'elle; ensuite donnant à ma résolution les éloges les plus flatteurs, elle me fit, avec ménagement, entrevoir qu'il ne me restoit pas de parti plus sûr à prendre que de l'exécuter promptement, puisque, si je différois, je courrois risque d'y être contrainte; & ayant apperçu dans mes réponses que le sort de ma fille m'inquiétoit, elle me rassura avec vivacité sur cet article, en me jurant qu'elle lui deviendroit aussi

chere que si elle lui appartenoit, soit que je voulusse lui faire suivre mon sort, soit ce qui conviendroit mieux pour elle, pour moi, & pour le secret de sa naissance, consentir à la lui confier quelques années ; que non-seulement elle se chargeroit alors de la faire élever comme sa propre fille, mais qu'elle se chargeroit encore de son établissement, & qu'elle étoit sûre d'y faire contribuer sa belle-mere, qui sans doute ne manqueroit pas d'être sensible au sacrifice que j'étois résolue de faire d'un amant aimé, & de qui j'étois adorée ; que ce qu'il alloit m'en coûter en m'y arrachant m'alloit faire de mes plus grands ennemis mes plus sinceres admirateurs ; qu'en renonçant, à l'âge que j'avois, à la plus violente des passions, je ferois oublier que je m'y étois livrée ; qu'il

étoit plus difficile de rentrer dans le devoir, que de ne s'en pas écarter ; & qu'elle seroit la premiere à faire valoir auprès de ses parens les efforts qu'elle sentoit bien qu'il alloit m'en coûter. Enfin Madame Morcour m'ajouta encore tant de choses tendres & touchantes, flatta si à propos ma vanité, intéressa avec tant d'adresse mon amour propre, qu'elle m'engagea insensiblement à consentir à tout ce qu'elle jugea convenable pour assurer irrévocablement, & mon retour à la vertu, & le bonheur qu'elle en attendoit. Monsieur de Morcour étoit, comme je vous l'ai dit, à la campagne pour quelques jours ; il fut arrêté que je profiterois de cette absence pour me retirer dans un couvent avec ma fille ; que je résolus de mener avec moi

jusqu'à ce que je pusse me déterminer à consentir qu'on prît pour elle d'autres arrangemens; nous convinmes aussi que j'écrirois à mon amant, que je donnerois pour raison de notre rupture le désordre que je causois dans sa famille, & que je lui tairois les résolutions violentes qu'on avoit prises contre moi, & l'avis qu'on m'en avoit donné.

Tout cela ayant été décidé, Madame de Morcour, après de nouveaux éloges de mon courage, qui toujours m'imposoient de plus en plus l'obligation de n'en pas manquer, voyant entrer Madame Deville, me quitta en me recommandant le secret sur sa visite, & en me promettant de me venir voir dans la retraite que je me serois choisie.

Il seroit difficile de vous rendre

l'état où je me trouvai, lorſqu'elle ſe fut retirée ; j'avois été en quelque ſorte tout le temps qu'elle avoit paſſé avec moi, plus pénétrée de ſes douleurs que des miennes, & uniquement occupée de la honte d'être coupable, & plus encore peut-être de celle de le paroître. Je n'allongerai point ce récit des affreux combats qu'il fallut me livrer à moi-même, je vous dirai ſeulement que Madame Deville effrayée du déſeſpoir où elle me vit, mit tout en uſage pour me faire renoncer à mon projet, que j'avois été forcée de lui confier ; mais lui ayant fait l'entiere confidence des deſſeins de la famille de Monſieur de Morcour, & fait ſentir de quelle importance il m'étoit de les prévenir, & de menager à ma fille les reſſources qui lui étoient of-

fertes ; elle se rendit à ces raisons, & se borna à me prier de permettre qu'elle ne me quittât pas : ce qu'ayant facilement obtenu, il ne fut plus question que de nous choisir une retraite sûre.

L'Abbaye de la S * * *, à une lieue de Paris, me parut être celle qui nous convenoit le mieux ; son éloignement me mettoit à l'abri des recherches que nous étions bien sûres que ne manqueroit pas de faire Monsieur de Morcour : je connoissois trop ma foiblesse pour ne pas redouter d'en être découverte. Madame Deville se chargea donc du soin de nous y aller arrêter un appartement ; & comme nous n'avions pas de temps à perdre, craignant toujours d'être surprise par le retour imprévu de mon Amant, ayant tout fait préparer à la hâte

pour notre départ, nous partîmes, elle, ma fille & moi pour nous y rendre.

Je me souviens encore de la Lettre que j'écrivis alors à M. de Morcour ; je ne sçais comment il l'a put lire, il n'y avoit pas un mot qui ne fût presqu'entiérement effacé par mes larmes : voici ce qu'elle contenoit.

Lettre de Lucie à Monsieur de Morcour.

« Vous sçavez si depuis que » je vous aime, c'est-à-dire dès » l'instant que je vous ai connu, » j'ai eu une pensée, fait un sou- » hait, formé un desir, qui ne » vous ait pas eu uniquement » pour objet ; tous les préjugés » reçus ont été mes premiers sa- » crifices, & vous n'avez sûre-

» ment point oublié ce qu'il m'en
» a coûté pour vous les faire ;
» combien d'autres ont suivi ,
» combien de remords il a fallu
» vous immoler ; mais comme il
» y alloit de mon repos autant
» que du vôtre à les surmonter ;
» peut-être ne croyez-vous pas
» devoir me tenir compte des
» combats que je me suis livrés
» pour y parvenir : il faut donc
» aujourd'hui vous prouver, que
» votre bonheur seul est & a tou-
» jours été ce que jai eu en vue.
» J'ai tout sacrifié à l'amour , lui
» seul me reste , il faut vous le
» sacrifier encore ; il faut m'ar-
» racher au vôtre , il faut briser
» ces nœuds si doux qu'avoit for-
» més une heureuse sympathie, &
» qu'a fortifiés une habitude de
» plusieurs années ; il faut, en les
» rompant sans retour, vous rendre

» à ce lien terrible & sacré qui
» vous engage : c'est trop porter
» le trouble dans le sein de votre
» famille, c'est trop déchirer ce-
» lui de l'aimable & vertueux
» objet à qui vous êtes uni ; c'est
» trop enfin prolonger ma honte
» & vous la faire partager. Puis-
» siez-vous être heureux autant
» que je vais être à plaindre ;
» puissiez - vous ignorer tout ce
» que va me faire souffrir la loi
» barbare que je m'impose de
» pleurer le reste de mes jours dans
» le fond d'une retraite les crimi-
» nels plaisirs, dont la perte, je
» ne le sens que trop, me coûte-
» ra plus de regrets que de repen-
» tirs. Adieu, ne cherchez point
» à me découvrir, vous le tente-
» riez inutilement. J'emmene ma
» fille avec moi ; lorsque le temps
» aura produit sur votre cœur

» l'effet que j'appréhende, & que
» je suis forcée de souhaitter, vous
» serez instruit de son sort, &
» maître de vous en charger:
» puisse-t-elle vous rappeller
» quelquefois l'idée de sa trop
» tendre mere; puisse-t-elle vous
» faire souvenir que vous l'avez
» aimée, qu'elle vous adoroit, &
» que quel que soit son sort & la
» rigueur du devoir qui nous sépare, qu'elle vous adorera jusqu'à son dernier soupir.

Lucie.

Cette Lettre étant partie, & n'ayant plus rien qui dût m'arrêter à Paris, il fallut enfin en sortir; je me rendis donc, comme je viens de vous le dire, à l'Abbaye de la S***. La solitude loin d'adoucir mes peines, en augmenta l'amertume; ma passion

loin de s'affoiblir sembloit s'accroître, & j'éprouvai pendant les premiers mois de mon séjour à la S***. des tourmens ausquels je n'aurois pas eu peut-être la force de m'exposer, si j'en avois pu concevoir l'idée. Je fus près de six mois sans voir Madame de Morcour ; elle m'écrivoit souvent, il est vrai, mais elle ne me parloit que très-légérement de son mari : ses lettres ne contenoient que les louanges excessives qu'elle prétendoit que sa famille donnoit à la courageuse démarche que j'avois faite ; & cela dans la vue sans doute de m'engager de plus en plus à la soutenir. Oserai-je l'avouer, l'idée d'être si facilement oubliée de M. de Morcour fit mon plus grand supplice ; quelque ferme que je fusse dans la résolution de ne renouer jamais

avec lui, je ne lui pouvois pardonner le peu d'empressement que je lui supposois pour en chercher les moyens. Une visite que je reçus alors de sa femme acheva de me désespérer; elle ne me cacha point que notre rupture avoit causé à son mari le plus violent chagrin; mais elle me dit en même temps qu'après plusieurs tentatives, qu'elle n'ignoroit pas qu'il avoit fait pour me découvrir, il paroissoit depuis deux mois beaucoup plus tranquille, & qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il le seroit bientôt entiérement: cette cruelle assurance qu'elle me donnoit,avec un air de satisfaction qui ne m'en prouvoit que trop la vérité, me pénétra de la plus vive douleur, & me fit une révolution qui en peu de jours me conduisit aux portes du tombeau. Madame

Deville, à qui je n'avois point caché ce qui se passoit dans mon ame, & l'amertume de mes sentimens, effrayée de mon état, & d'autant plus que je refusois très-opiniâtrement tous les secours qui m'étoient offerts, craignant avec raison de me perdre; se crut tout permis pour me conserver. Persuadée que des nouvelles directes de M. de Morcour, & la certitude d'en être aimée encore, seroient suffisantes pour me sauver la vie, elle prit sur elle, sans m'en parler, de lui écrire, de lui apprendre ma retraite, ma maladie, & de lui reprocher vivement d'y avoir contribué par son indifférence. M. de Morcour, qui n'étoit pas à beaucoup près aussi guéri de sa passion qu'on le supposoit; mais qui ayant découvert, je ne sçais

comment, ni par qui, la nouvelle persécution qui s'étoit élevée contre moi dans sa famille, avoit pris le parti de se contraindre pour laisser à cet orage le temps de se dissiper, ne fut plus le maître de ses transports lorsqu'il sçut que l'on craignoit pour mes jours. Dès qu'il eut reçu la lettre de Madame Deville, il accourut à la S***. Le hasard voulut que sa femme, que j'avois fait informer du danger où j'étois, & qui avoit eu la généreuse compassion de m'amener elle-même un des plus habiles Médecins de Paris, se trouva ce même jour à l'Abbaye. Quelque dangereusement malade que je fusse, l'Abbesse ayant refusé de laisser entrer Madame de Morcour dans l'intérieur du Couvent, je comptois qu'il me restoit si peu de jours à vivre, que le desir

de la voir encore une fois ; de lui remettre mon enfant, que je m'étois déterminée à lui confier, & que je voulois lui recommander moi-même, en la priant de l'emmener sur le champ, m'avoit donné le courage, toute mourante que j'étois, de sortir du lit; & de me faire traîner au parloir. Je venois de faire passer ma fille dans celui du dehors ; Madame de Morcour la tenoit étroitement embrassée, & tâchoit par ses caresses d'appaiser les cris que lui faisoient jetter les larmes qu'elle me voyoit répandre, & l'espece de violence dont il avoit fallu user pour l'arracher d'auprès de moi : enfin j'étois au douloureux moment de m'en séparer, lorsque l'effort terrible que je me faisois, joint à mon extrême foiblesse, me fit tomber sans connoissance

dans les bras de Madame Deville.

Ce fut précisément dans cet instant qu'arriva M. de Morcour. Frappé de l'état où il me vit, il s'élança avec toutes les marques du plus violent désespoir à la grille, où il se jetta à genoux en m'appellant des noms les plus doux & les plus tendres sans presque remarquer sa femme, qui, surprise, comme vous pouvez l'imaginer de cette subite apparition, à laquelle elle s'attendoit si peu, s'évanouit à son tour, & laissa de ses bras échapper ma fille qu'elle tenoit encore, dont la chute fut si malheureuse qu'elle se fit à la tête une blessure très-considérable. Les cris perçans de cet enfant m'ayant fait revenir à moi, j'ouvris les yeux; je suis encore à comprendre, comment il est possible que l'effroi que j'é-

prouvai ne me les ait pas refermés pour jamais. Ma fille couverte de ſang fut le premier objet qui ſe préſenta ; quel que fut mon amour pour ſon pere, mon premier mouvement fut pour elle ; & m'étant inſtruite de ce qui venoit de lui arriver, je priai qu'on la fit rentrer, & conjurai le Médecin, qu'on avoit amené de Paris, pour moi, & qui étoit heureuſement préſent, de viſiter & panſer ſa bleſſure ; pendant cet intervalle, Madame de Morcour avoit repris ſes eſprits. Il ſeroit difficile de vous donner une idée de la ſituation où nous nous trouvâmes alors, elle, ſon mari & moi.

M. de Morcour, toujours à genoux devant la grille ſur laquelle il avoit les mains appuyées, dont il ſe couvroit le viſage, répandoit un torrent de larmes ; ſa fem-

me, les yeux attachés ſur lui, pâle & tremblante, reſpiroit à peine; moi inquiette, éperdue, & preſqu'expirante, j'attendois avec ſaiſiſſement comment ſe termineroit cette étrange ſcene.

Lorſque l'on eut donné à ma fille les ſecours qui lui étoient néceſſaires, & que j'exigai qu'on lui donnât devant moi, j'ordonnai qu'on la tranſportât dans mon appartement, où le Médecin & Madame Deville l'ayant accompagné, je reſtai ſeule avec Monſieur & Madame de Morcour, qui fut enfin la premiere à rompre le triſte ſilence que nous gardâmes encore quelques momens tous trois: voici mot pour mot le diſcours qu'elle adreſſa à ſon mari; il m'eſt pour jamais reſté gravé dans la mémoire.

Je me figure à peu près, Mon-

sieur, lui dit-elle, quelles sont actuellement les idées qui vous occupent, & les soupçons que peuvent faire naître le lieu où vous me surprenez & les objets que vous y trouvez avec moi; peut-être que je redouterois l'impression que les unes & les autres sont capables de faire sur votre esprit, si je n'avois de ma façon de penser & de ma conduite un témoin irréprochable que votre cœur, sans doute, ne refusera point de croire; c'est Mademoiselle elle-même, continua-t'elle en me regardant; j'ose sans crainte vous supplier d'interroger ici sa droiture; c'est d'elle dont j'attens la justice que vous devez rendre à la mienne. Je ne nierai point que je n'aye contribué à sa retraite, je me suis cru obligée, par respect pour vous, de l'aver-

tir

tir du sort qu'on étoit au moment de lui faire éprouver, & que vous ne pouviez lui faire éviter vous-même. Je le répete, lorsque je hasardai cette singuliere démarche, je n'avois que vous en vue; mais la candeur du caractere de Lucie, la beauté de son ame, la tendresse même de son cœur, tout m'a intéressé pour elle, je ne m'en trouve que plus à plaindre d'être l'obstacle insurmontable qui s'oppose à son bonheur; & c'est, je vous le jure, sans nul sentiment de haine & de basse jalousie que je gémis en secret de la trouver si digne d'en être un éternel au mien; vous ne doutez point des sentimens dont je vous assure, n'est-il pas vrai, poursuivit-elle en s'adressant à moi? quelqu'extraordinaires qu'ils soient, ce n'est point à

un cœur comme le vôtre, ma chere Lucie, qu'ils doivent le paroître; vous seriez à ma place tout ce que je suis, cela est certain; vous m'en avez donné aujourd'hui une preuve sensible, en me confiant le dépôt précieux, dont le malheur qui vient d'arriver, & dont je suis l'innocente cause, me prive pour quelques jours; soyez assurée que je sens tout le prix de cette confiance : cependant quelle que soit la reconnoissance qu'elle m'inspire, il est possible qu'elle augmente encore; obtenez de M. de Morcour que son consentement, joint au vôtre, mette cette enfant chérie dans mes bras; ah! le bonheur de la tenir de lui, sans rien ajouter aux soins que je lui destine, ajouteroit, je l'avoue, au plaisir que je goûterois à les lui rendre. Ma-

dame de Morcour se leva en achevant ces mots, me tendit avec grace une de ses mains, que je portai respectueusement à ma bouche; me dit qu'elle reviendroit me voir le lendemain; fit donner ordre au Médecin qu'elle avoit amené de rester auprès de moi & de ma fille; partit ensuite, & me laissa, ainsi que son mari, dans un état qui peut à peine s'imaginer.

N'attendez point que je vous détaille ce qui se passa alors entre nous; le trouble de notre cœur, le désordre de notre esprit mit tant de confusion dans nos idées & dans nos sentimens, qu'il me seroit difficile de vous en rendre compte; tout ce que je ne remarquai, hélas! que trop distinctement, ce fut l'impression favorable que commençoit à faire sur

M. de Morcour le caractere doux, tendre, vertueux & soutenu de sa femme ; il ne put s'empêcher de m'en parler avec une admiration & un attendrissement, qui, je l'avoue à ma honte, excita dans mon ame le plus injuste & le plus vif mouvement de jalousie : je pris assez sur moi cependant pour l'empêcher de paroître ; mais la violence qu'il me fallut faire, jointe à toutes les différentes sensations que je venois d'éprouver, m'ayant donné un redoublement de fiévre des plus considérables, accompagné du plus furieux transport, Monsieur de Morcour effrayé ayant fait appeller du monde pour me secourir, & Madame Deville étant accourue, je fus transportée dans mon lit.

Enfin que vous dirai-je, après

avoir été plusieurs jours entre la vie & la mort, la force de l'âge l'emporta sur la maladie & les chagrins, & contre toute apparence je fus rendue à la vie, malgré les vœux sinceres que je formai pour la perdre. Madame de Morcour, qui, selon la promesse qu'elle m'en avoit faite, étoit revenue me voir le lendemain, me trouvant à toute extrémité, obtint alors facilement de l'Abbesse la permission d'entrer dans le Couvent, dont elle ne voulut plus sortir que je ne fusse absolument hors de danger. Son mari pareillement n'ayant pu se résoudre à s'éloigner, resta dans le dehors, où sa femme à toutes les heures avoit soin de lui faire dire de mes nouvelles, & souvent alloit elle-même lui en donner. Des procédés si suivis, dont je

suis forcée de convenir, qu'elle seule peut-être étoit capable, produisirent à la fin leur effet; l'estime parfaite qu'ils inspirerent à M. de Morcour, fit bientôt naître la plus tendre amitié, & l'amour peu-à-peu succéda à l'une & l'autre : en un mot elle réunit pour elle tous ces sentimens, & obtint avec le temps le triomphe qu'elle méritoit si bien, & qui lui avoit coûté si cher.

Pour moi dès que je fus rétablie, & que ma fille, qui avoit été aussi très-incommodée de sa chute, fut entiérement guérie, Madame de Morcour ayant renouvellé les instances pour m'engager à la lui remettre, ainsi que je le lui avois promis, l'intérêt de cet enfant m'y ayant fait consentir, je fis donc encore ce cruel sacrifice, qui me coûta d'autant

plus que cet enfant y parut d'une ſenſibilité fort au-deſſus de ſon âge. Après notre ſéparation il me fut impoſſible de reſter à la S***. tout, en m'y rapellant l'idée de ma fille, m'entretenoit trop dans l'amertume des regrets que me cauſoit ſa privation. Je propoſai donc à Madame Deville de changer de Couvent, & nous choiſîmes l'Abbaye de Chaillot, où j'ai paſſé deux années avec elle. Je ne revis plus M. de Morcour; immédiatement après ma maladie, je lui avois fait ſignifier par Madame Deville, que déſormais rien ne feroit plus capable d'ébranler la réſolution que j'avois priſe de prouver à ſa femme par ma conduite que je n'étois point indigne des bontés dont elle m'accabloit; & que c'étoit très-ſincérement que je le faiſois ſup-

plier de ne s'occuper plus que du soin de rendre justice à ses vertus & à ses charmes : le cruel, hélas ! n'étoit que trop bien disposé à m'obéir. A l'air satisfait & tranquille que je remarquai à Mde. de Morcour, je jugeai qu'elle étoit heureuse ; il est affreux d'en convenir, mais je vous ai promis d'être sincere ; malgré les obligations essentielles que j'avois à cette généreuse femme, je ne pus être certaine de son bonheur sans en sentir accroître mon désespoir ; l'amie, la bienfaitrice disparurent à mes yeux ; je ne vis plus en elle qu'une odieuse rivale ; & il s'éleva dans mon ame des mouvemens de haine, que toute ma raison eut bien de la peine à réprimer : je passai à les combattre, sans parvenir à les vaincre, les deux années que je demeurai à Chail-

lot. Au bout de ce temps, l'Abbesse, fille respectable, qui avoit pris beaucoup d'amitié pour moi, & à qui j'avois donné toute ma confiance, touchée de l'état où me réduisoit une passion sur laquelle le temps opéroit si peu, me conseilla d'essayer ce que pourroit produire l'éloignement; ce fut elle qui m'indiqua la Maison où je suis, & dont elle étoit religieuse avant sa nomination à l'Abbaye de Chaillot. Quoiqu'il m'en coûtât de mettre cet espace entre ma fille & moi, le supplice que me faisoient éprouver les fréquentes visites de Madame de Morcour m'y déterminerent : je pris donc des mesures secrettes pour mon départ ; je n'en prévins point Madame Deville, dans la crainte qu'elle ne voulût me suivre. Je lui fis mes adieux dans une lettre,

ainsi qu'à Madame de Morcour ; & je partis sans même voir ma fille. Mais ni l'éloignement, l'absence, ni les vœux sacrés, dont peu de temps après mon arrivée ici j'ai voulu me lier ; ni les devoirs austeres que mon état m'impose, n'ont encore pu depuis six ans arracher de mon cœur le trait cruel qui le déchire.

Madame de Morcour fut plus surprise qu'affligée de ma résolution ; pour Madame Deville elle en fut au désespoir, & tenta l'impossible pour obtenir de moi la permission de me venir joindre ; je ne me suis défendue d'y consentir qu'en lui faisant comprendre, combien il m'étoit important d'avoir sur les lieux où j'avois laissé ma fille quelqu'un de sûr, qui pût exactement m'instruire de ce qui lui pourroit arriver. Cette rai-

ſon, à laquelle elle s'eſt rendue, eſt la ſeule qui la retient à Paris; ce qu'elle me marque de ma fille, qu'elle voit ſouvent, & pour laquelle les bontés & la tendreſſe de Madame de Morcour ne ſe démentent point, fait toute ma conſolation. Je ne m'informe point de M. de Morcour, j'ai priai, une fois pour toutes, ſa femme & mon amie de ne me parler jamais de lui: il aime ſon enfant, je le ſçais, cela doit me ſuffire.

Tels ſont les malheurs, dont vous avez exigé le récit, ajouta triſtement, & en levant les yeux au Ciel, la trop tendre Lucie: j'oſe eſpérer que mon entiere confiance ne me fera rien perdre des ſentimens dont vous m'honorez l'une & l'autre.

Nous l'aſſurâmes, Mademoiſelle de Blémon & moi, que rien

n'altéreroit jamais notre amitié pour elle; que sa confiance, loin de l'affoiblir, ne nous la rendoit que plus intéressante & plus chere; & qu'en partageant ses peines, nous espérions les adoucir: effectivement la liberté de nous en parler sans cesse, & la sensibilité que nous lui faisions paroître les calmerent un peu; mais rien ne fut capable de lui rendre une parfaite tranquillité. Exemple infortuné autant que rare de la plus tendre & de la plus constante passion qui fût jamais. Elle finit enfin par en être entiérement la victime, comme on le verra par la suite.

Fin de la seconde Partie & du premier Tome.

